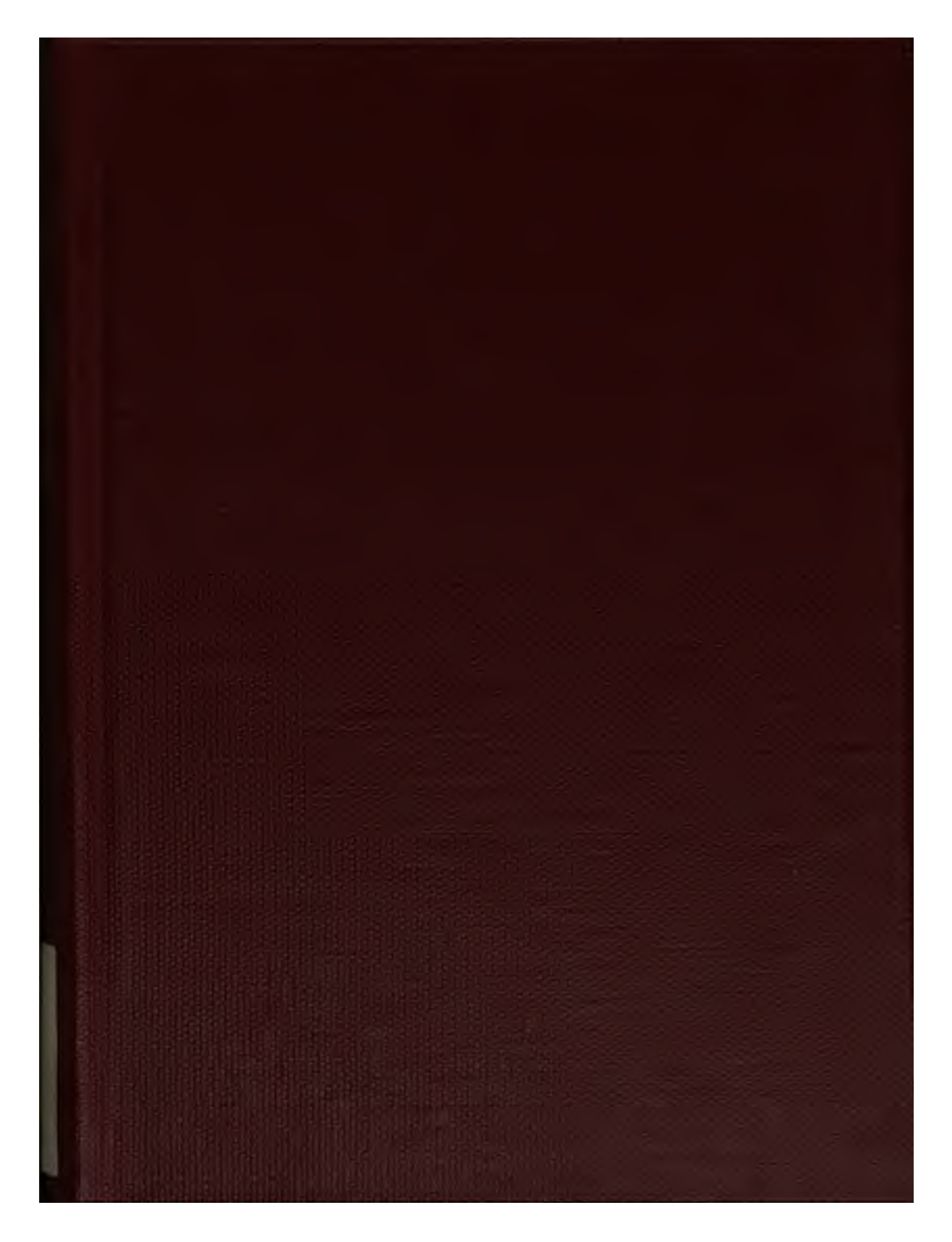
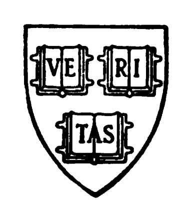
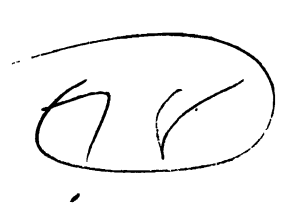



VE RI
TAS



LE ROMAN CONTEMPORAIN

A L'ÉTRANGER



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ÉCRIVAINS ÉTRANGERS. — 1re série. — Nietzsche — Thomas de Quincey — Tennyson — Edgar Poë — Walt Whitman — Walter Pater — Tourguéneff et Tolstoï — Henri Ibsen — La Littérature hollandaise — La Renaissance latine et les écrivains italiens, etc. 1 volume in-16 .... 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.

ÉCRIVAINS ÉTRANGERS. — 2e série. — Emily Brontë — Caroline de Günderode — Une maîtresse de Byron — Théodore Fontane — Henri Heine — Gogol — Goncharof — Tolstoï — Stevenson — Un moraliste américain — Le roman naturaliste en Angleterre — Littérature féministe. Un volume in-16 .... 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.

NOS MAITRES, études et portraits littéraires. — M. Stéphane Mallarmé — Villiers de l'Isle-Adam — Renan et Taine — M. Anatole France — Jules Laforgue (1860-1887) — L'art wagnérien — La Science — La Religion de l'amour et de la beauté. 1 volume in-16 .... 3 fr. 50

Contes chrétiens. LE BAPTÊME DE JÉSUS ou les quatre degrés du scepticisme. 1 plaquette in-32 .... 1 fr.

Contes chrétiens. LES DISCIPLES D'EMMAÜS ou les étapes d'une conversion. 1 plaquette in-32 .... 1 fr.

BEETHOVEN ET WAGNER. Essais d'histoire et de critique musicales. 1 volume in-16 .... 3 fr. 50

L'ART ET LES MOEURS CHEZ LES ALLEMANDS. 1 volume in-16. 3 fr. 50

LE MOUVEMENT SOCIALISTE EN EUROPE, les hommes et les idées. 1 volume in-12 .... 3 fr. 50

ÉCRIVAINS ÉTRANGERS

(3e SÉRIE)

LE
ROMAN CONTEMPORAIN
A L'ÉTRANGER

PAR

TEODOR DE WYZEWA

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1900

AU PEINTRE RENOIR

En témoignage de mon admiration
pour son noble et charmant génie

T. W.

AVANT-PROPOS

On ne trouvera point, dans ce livre, un tableau complet de la situation présente du roman à l'étranger. Je me suis borné à y analyser, le plus exactement possible, les principaux romans publiés hors de France, depuis trois ou quatre ans, et à dégager de chacun d'eux tous les renseignements qu'il m'a paru offrir sur le caractère, la pensée, les procédés de son auteur. De simples documents, recueillis sans l'ombre d'un parti pris ni d'une idée préconçue, c'est tout ce que contiennent les études qu'on va lire. Mais, pour rapides et sommaires qu'elles soient, peut-être leur ensemble ne laissera-t-il pas de suggérer certaines réflexions générales assez intéressantes; et il y a tout au moins deux de ces réflexions que je ne puis m'empêcher d'indiquer ici, sauf pour le lecteur à en contrôler lui-même la justesse en présence des divers romans qui comparaîtront devant lui.

Je crois, d'abord, que le « cosmopolitisme » est encore très loin d'avoir envahi toutes les littératures de l'Europe, comme nous sommes trop volontiers portés à l'imaginer. Les romans de Marivaux différaient moins de ceux de Fielding, et *Werther* de *la Nouvelle Héloïse*, que, par exemple, *Helbeck of Bannisdale* ou *Der Stechlin* diffèrent des romans français qui nous plaisent aujourd'hui. Parmi les nombreux romans que j'ai passés en revue, et qui tous ont eu dans leur patrie l'importance de véritables événements littéraires, je n'en vois pas un seul qui aurait pu être écrit en France, ou même dont la traduction aurait chance de toucher le public français. Et non seulement les romanciers de chaque pays gardent une façon spéciale de penser et de sentir, mais c'est comme si de plus en plus, dans chaque pays, ils avaient une façon particulière de concevoir l'objet, les ressources, la portée du roman. Jamais autant qu'à présent le « roman anglais » n'a été un genre distinct du « roman français »; et, tandis que je citerais sans peine, en dehors de l'Angleterre, plus d'un équivalent à *David Copperfield* ou à *la Foire aux Vanités*, je doute qu'on puisse découvrir, en France ou ailleurs, des œuvres ayant

le même caractère que *le Flot qui sépare* ou que les fantaisies de M. Kipling. Mais, plus frappante encore est la différence entre la conception française du roman et la conception allemande, telle qu'elle se manifeste dans les récits de Théodore Fontane ou de M. Rosegger. Là il n'y a plus, en vérité, rien de commun que le nom ; et le premier devoir du lecteur français qui veut prendre plaisir au *Stechlin* ou à *la Lumière éternelle* doit être de se dire qu'il va avoir affaire à une *chronique*, à une suite de paysages et de scènes familières, à un ouvrage d'un genre tout autre que ceux qu'il a l'habitude d'appeler des « romans ».

Je n'ignore pas, après cela, qu'à Berlin et à Londres, et à Milan et à Saint-Pétersbourg, se trouvent aujourd'hui des romanciers qui s'efforcent d'être cosmopolites, encore que le cosmopolitisme consiste surtout, pour eux, à imiter assez gauchement la manière des auteurs parisiens du jour ou de la veille. Et ce sont ceux-là qu'on traduit, ce sont eux qui se chargent de nous renseigner sur les nouvelles tendances des littératures étrangères. Mais la vérité est que, pour leurs compatriotes eux-mêmes, ces romanciers restent toujours,

plus ou moins, des étrangers. Leurs compatriotes achètent leurs livres, ils leur savent gré d'être plus brefs, plus élégants, plus faciles à lire que les écrivains nationaux ; mais personne ne s'avise de les prendre au sérieux. Si bien que ces cosmopolites finissent souvent par renoncer à l'imitation des modes de Paris, et qu'on les voit, un beau matin, se transformer brusquement en de farouches défenseurs du génie de leur race. N'était-ce pas déjà le cas du plus génial des cosmopolites, Ivan Tourguenef, dont on a pu dire qu'il était devenu de plus en plus « russe » à mesure qu'il s'accoutumait davantage à la vie française ?

Ni les chemins de fer, ni le télégraphe, ni cet enseignement des langues vivantes qui ne sert, en fin de compte, qu'à brouiller les cerveaux des jeunes gens et à leur ôter le sens de leur langue naturelle, rien de tout cela n'est encore parvenu à réduire, d'un pays à l'autre, la différence des goûts et des traditions littéraires : telle est la première conclusion qui me paraît ressortir de l'analyse des principaux romans étrangers d'à présent. Et cette analyse me semble pouvoir prouver, en second lieu, que, si même les romans

étrangers n'étaient pas d'avance condamnés à être mal compris en dehors de leur pays, il y aurait injustice, de notre part, à les mettre au-dessus des romans français. Nous nous plaignons tous les jours de la décadence du roman, et je ne prétends pas que nous ayons tort : mais cette décadence est aussi sensible dans les littératures étrangères que dans la nôtre. Ou plutôt même elle y est infiniment plus sensible : car les vertus que les romanciers français sont en train de perdre, le sens de l'ordre et de la mesure, la discrétion, la simplicité, ce sont choses que les meilleurs des romanciers étrangers n'ont jamais connues ; de sorte que l'on peut dire qu'un roman allemand ou anglais, quand il est médiocre, l'est avec bien plus d'évidence qu'un roman français.

Non que tous les romans dont je vais rendre compte soient des œuvres médiocres : deux ou trois d'entre eux, au contraire, sont vraiment de belles œuvres, le *Stechlin* de Fontane, *le Flot qui sépare* de William Morris, le roman en vers de C.-F. Meyer ; et la plupart des autres, sans avoir peut-être une valeur exceptionnelle, révèlent de précieuses qualités d'observation ou de fantaisie. Mais

Fontane, Meyer, William Morris sont morts, et personne, chez eux, ne les a remplacés. Les jeunes romanciers étrangers, tout comme leurs confrères français, s'ingénient à passer d'une manière à une autre, désapprennent sans cesse davantage les règles de leur métier, et, à force de vouloir être personnels, finissent par devenir absolument illisibles. Et ceux même dont je vais parler dans ce livre, malgré leurs qualités, restent bien inférieurs aux maîtres de la génération précédente : leurs romans s'accommodent aux goûts de leurs compatriotes, et, considérés à ce point de vue, ils peuvent nous paraître curieux; mais je ne crois pas qu'il y ait, pour nous, aucun autre profit à attendre d'eux.

Résignons-nous donc, une bonne fois, à admettre que le mal dont souffre aujourd'hui le roman français n'a point pour cause notre ignorance des œuvres étrangères! A l'étranger comme en France, le roman est malade, et, à l'étranger comme en France, son mal provient de la même cause, qui n'a rien à voir avec le manque d'échange d'idées d'un pays à l'autre. Cette cause, c'est simplement que, dans toute l'Europe, les romanciers ont désormais perdu le goût de conter. Les uns ont

cherché à décrire, d'autres à prêcher, d'autres à analyser le mécanisme de la pensée ou du sentiment ; et ces diverses préoccupations leur ont fait oublier que le seul objet véritable d'un roman était d'évoquer aux yeux du lecteur une action vivante. Sans compter que la plupart d'entre eux, sous toute sorte d'influences théoriques et pratiques, ont pris l'habitude de s'intéresser si fort à leur propre personne qu'ils se sont trouvés hors d'état d'en imaginer d'autres. Et ainsi tous, ou presque tous, ont perdu le goût de conter, ce goût qui jadis permettait à des auteurs plus médiocres de varier, de mouvementer, d'animer leurs récits. Ils ont fait du roman quelque chose comme le fameux cheval de Roland, qui réunissait toutes les perfections, mais dont le défaut était d'être mort. Ou plutôt les œuvres des romanciers contemporains, à l'étranger comme en France, sont loin de réunir toutes les perfections : mais je crois que, même moins parfaites encore, elles nous toucheraient davantage si leurs auteurs avaient pris plus de plaisir à les inventer, et si, au lieu de penser surtout à nous étonner, ils s'étaient davantage souciés de nous toucher.

C'est de quoi se sont souciés, avant tout, trois romanciers étrangers dont on trouvera les noms dans ce livre, bien que je n'aie pas eu l'occasion d'y analyser expressément leurs récits : Dostoïevsky, le comte Tolstoï et R. L. Stevenson. Ceux-là ont été de véritables conteurs, sentant et comprenant qu'ils avaient pour premier devoir de croire eux-mêmes à la réalité des figures et des événements qu'ils nous présentaient. Et de là vient que leurs œuvres sont pour nous vivantes : de là vient que, tout en ne pouvant être pleinement appréciées que de leurs compatriotes, elles ont cependant de quoi nous fournir à tous une source féconde de plaisir et de consolation. Puissent les quelques pages que j'ai consacrées à ces grands romanciers inspirer au lecteur le désir de se rapprocher d'eux, et d'oublier, en leur compagnie, la pénible insuffisance du roman contemporain !

T. W.

Paris, le 12 décembre 1899.

I

ALLEMAGNE

ET PAYS SCANDINAVES

I

THÉODORE FONTANE

Der Stechlin, 1898

La littérature allemande a perdu, coup sur coup, deux de ses meilleurs romanciers, le Berlinois Théodore Fontane et le Suisse Conrad Ferdinand Meyer. Tous deux étaient d'ailleurs fort âgés, et Conrad Ferdinand Meyer avait même, depuis longtemps, renoncé à écrire. Mais Fontane, au contraire, qui avait débuté dans le roman à soixante ans passés, a continué d'écrire jusqu'au dernier jour ; et, si le roman qu'il a publié la veille de sa mort, *Der Stechlin*, n'a peut-être pas la valeur littéraire de quelques-uns de ses ouvrages précédents, aucun de ses ouvrages n'est, en revanche, plus personnel, plus typique, mieux fait pour donner une idée de son talent et de sa manière. Le vieil écrivain s'y est mis tout entier ; il y a laissé libre cours à son humeur naturelle, s'affranchissant enfin de ces préoccupations de genre ou d'école qui souvent l'avaient conduit à forcer la part de l'intrigue dans ses romans, ou à choisir des sujets d'un ordre trop spécial ; et ainsi *Der Stechlin* est, en

quelque sorte, son testament littéraire, l'image fidèle de ses qualités comme de ses défauts. Tel du moins il m'apparaît, et c'est à ce point de vue que je vais essayer de l'analyser, sauf à revenir plus à loisir, une autre fois, sur la personne et l'œuvre de Conrad Ferdinand Meyer.

I

Der Stechlin est un roman de plus de cinq cents pages, aussi long que *David Copperfield* ou qu'*Anna Karénine* : mais son sujet pourrait se raconter en vingt lignes.

Un vieux gentilhomme prussien, Dubslav von Stechlin, reçoit un télégramme lui annonçant que son fils va venir le voir, en compagnie de deux de ses amis, dans le château désert où il achève sa vie. Et en effet les trois jeunes gens arrivent; le vieillard, en leur honneur, invite à dîner les notables du village ; et l'on dîne, et l'on cause, et l'on joue au billard ; et le lendemain les jeunes gens repartent pour Berlin, après avoir visité le château et les environs. Ils s'arrêtent cependant encore, en chemin, chez la sœur aînée du vieux Dubslav, qui est supérieure d'un couvent luthérien, à quelques kilomètres de Stechlin ; et là encore ils dînent, et ils causent ; puis, l'heure du train approchant, ils prennent congé. C'est la première partie du roman ; elle remplit un peu plus de cent trente pages.

La seconde partie nous transporte à Berlin. Woldemar de Stechlin, le fils du major, a fait la connaissance d'un ancien diplomate, le comte Barby, veuf, et qui demeure avec ses deux filles. Woldemar trouve un charme sans cesse plus fort dans la société de ces deux jeunes femmes, spirituelles et jolies; il passe auprès d'elles toutes ses heures de loisir; et, un dimanche d'été, il les conduit avec leur père dans un petit restaurant des bords de la Sprée. On goûte, on cause, et l'on rentre en ville. Cela tient environ cent pages du livre.

Troisième partie: le vieux Stechlin se présente aux élections du *Reichstag*, en remplacement d'un conservateur; il est battu par le candidat socialiste. Quatrième partie: au retour d'un voyage à Londres, Woldemar demande en mariage la plus jeune des filles du comte Barby; il va la présenter à son père et à sa tante; on célèbre la noce; et le jeune couple part pour l'Italie. Cinquième et dernière partie: le vieux Stechlin prend froid, son état empire de jour en jour, et il meurt. Son fils, prévenu trop tard, ne peut même assister à son enterrement; mais moins d'un an après il quitte l'armée pour s'installer à Stechlin avec sa jeune femme.

Voilà tout le roman. Je ne crois pas avoir omis un seul fait de quelque importance; et les faits que j'ai notés sont eux-mêmes entourés de tant de hors-d'œuvre, descriptions, dialogues, anecdotes, discussions politiques, historiques, ou mondaines, que c'est à peine si l'on s'avise de

les remarquer. La demande en mariage, par exemple, se cache à la fin d'un chapitre, où il n'a été question que de Londres, d'Edith au Col de Cygne, et de la peinture préraphaélite ; et rien, dans ce qui précède, ne nous indique que Woldemar se soit décidé à se marier; et pas un moment, jusque-là, nous ne devinons de laquelle des deux jeunes femmes il est amoureux. Il ne cesse pas de s'entretenir avec l'une ou l'autre durant des centaines de pages; mais leurs entretiens portent sur la musique, la théologie, les néologismes, la différence des mœurs anglaises et des mœurs allemandes. Nulle trace, non plus, d'une préoccupation générale; pas l'ombre d'un symbole ni d'une thèse. Loin de mettre en relief l'opposition de l'ancienne génération et de la nouvelle, à propos du vieux Stechlin et de son fils, c'est comme si l'auteur avait cherché à l'atténuer, en supprimant tout contact du père et du fils, en évitant d'insister sur les différences de leurs caractères, en leur prêtant à tous deux les mêmes pensées et les mêmes sentiments. On peut dire, d'ailleurs, que les diverses parties du livre n'ont entre elles aucun lien, ou plutôt que les parties relatives au père et celles qui se rapportent au fils sont comme deux récits distincts entremêlés après coup. Impossible d'imaginer une absence plus complète de plan, d'intrigue et d'action. Les personnages ne font que causer, le plus souvent à table; ils causent des sujets les plus variés et les plus imprévus, depuis le péché originel jusqu'aux romans du comte Tolstoï ; et

cela tient plus de cinq cents pages, d'un petit texte serré.

Tout porte à croire que, dans ces conditions, une traduction française du dernier roman de Fontane n'aurait guère de chances de nous émouvoir; nous soupçonnerions l'auteur de se moquer de nous, ou de radoter. Et cependant la vérité est que Fontane a écrit son livre le plus sérieusement du monde, et que, malgré ses quatre-vingts ans, il y a mis plus de verve, plus de souffle, plus de jeune fraîcheur que dans aucun autre. Mais c'était là sa façon de concevoir le roman; et les mêmes défauts se retrouvent dans tout le reste de son œuvre, dans l'*Adultera*, dans *Effi Briest*, dans *Stine*, dans ces *Irrungen Wirrungen*, que les lettrés allemands tiennent pour son chef-d'œuvre.

Irrungen Wirrungen, par exemple, n'est rien que le tableau des médiocres amours d'une blanchisseuse berlinoise et d'un jeune officier [1]. Les amants se promènent dans la campagne, au clair de lune, et causent entre deux baisers; l'officier parle de son régiment, l'ouvrière de son atelier; et l'auteur nous fait assister aussi aux conversations des parents de la jeune fille, des voisins, des clients de la blanchisserie. L'œuvre est, en vérité, moins longue que *Der Stechlin*, et elle aboutit à un dénouement, puisque l'officier quitte sa maîtresse pour faire

[1] On trouvera une analyse de ce roman, ainsi qu'une étude générale de l'œuvre de Fontane, dans la deuxième série des *Ecrivains Etrangers*, p. 114 et suiv.

un beau mariage. Mais il la quitte de la manière la plus naturelle, en ami, et elle s'y résigne aussitôt : de sorte que ce dénouement, prévu dès le début du livre, n'a rien de plus romanesque que la mort du vieux Stechlin. Et, si le dernier roman de Fontane est de moitié plus long, peut-être, en revanche, est-il plus rempli, ayant plus de personnages avec un décor plus varié.

D'autres fois cependant, comme je l'ai dit, Fontane parait avoir essayé de compliquer l'intrigue de ses récits, afin d'en faire des romans du genre des nôtres. Mais son instinct y répugnait si fort que, même avec une intrigue, ses romans restent presque toujours dépourvus d'action : les péripéties sont expédiées en quelques lignes, comme à contre-cœur, pour laisser de nouveau la place aux peintures, aux dialogues, à une notation infinie de menus détails. Et ces romans sont d'ailleurs la partie la plus faible de l'œuvre de Fontane, celle aussi que ses compatriotes ont le moins goûtée ; tandis que *Stine*, *Irrungen Wirrungen*, l'*Adultera*, tous ces livres où il ne se passe rien, deviennent sans cesse plus familiers au public allemand. Ils n'ont pas, et ne sauraient avoir, la vogue populaire des romans de M. Sudermann ou des nouvelles de M. Heyse ; mais, tout en les lisant moins, on les estime davantage. On sent que ce sont des œuvres qui compteront dans l'histoire de la littérature nationale, et que les connaisseurs ont raison de les admirer. Et en effet ceux-ci, les jeunes et les vieux, s'ac-

cordent dans l'éloge des romans de Fontane. Les défauts que nous y avons signalés ne semblent pas les choquer ; ils ne trouvent à redire ni à la pauvreté de l'action, ni à la longueur des dialogues, ni au manque d'unité ; et volontiers ils avoueraient que ces romans les touchent surtout par la perfection de leur forme, par ce qu'ils ont d'élégant, de pur, presque de classique.

II

Parfaits, les romans de Fontane ne le sont certes pas, ni classiques, au sens où nous avons coutume d'entendre ce mot. Mais ils sont allemands, et c'est ce qui les rend si chers aux lettrés allemands. Car les progrès de la civilisation ne sont pas encore parvenus, Dieu merci, à imposer à l'Europe entière un idéal uniforme. On ne se fait pas encore la même idée de la beauté en Italie qu'en Norwège, quelque zèle que mettent d'ailleurs les Italiens à devenir Scandinaves. Et pour ce qui est du roman, en particulier, la célébrité des romans de Fontane prouve que l'Allemagne reste fidèle à son ancienne manière de le concevoir, qui n'a rien de commun avec notre manière française. Ce qui, dans ces romans, nous paraît contraire aux règles essentielles du genre, la pauvreté de l'action, le manque d'unité, et la lenteur du développement, et la surabondance des hors-

d'œuvre, ces défauts se retrouvent dans tous les grands romans de la littérature allemande, depuis ceux de Gœthe et des romantiques jusqu'à ceux de Freytag et de Gottfried Keller; et ils n'y sont des défauts que pour nous, avec notre habitude d'exiger d'un roman les qualités opposées. Après comme avant le naturalisme, en effet, nous continuons à considérer le roman comme une sorte de drame écrit, où les personnages doivent agir, où les faits doivent « marcher », et marcher autour d'une idée ou d'un fait central. Mais, au contraire, pour les Allemands, la séparation est absolue entre le roman et le drame. Le roman, pour eux, n'a besoin ni d'action, ni d'intrigue; il peut même se passer d'un centre, et traiter à la fois plusieurs sujets différents : car le roman tel qu'ils le demandent, et tel que le leur ont donné tous leurs romanciers, est simplement quelque chose comme une *chronique*, une agréable restitution de types et de milieux qui leur sont familiers. Libre à l'auteur, après cela, d'y introduire toute la fantaisie ou tout le réalisme qu'il voudra, d'être Jean-Paul Richter ou Gustave Freytag : l'essentiel est qu'il leur présente des figures dont ils puissent imaginer la vie, et qu'ensuite il laisse ces figures vivre librement devant eux.

C'est ce qu'a toujours fait Théodore Fontane. Ses romans sont toujours restés de longues *chroniques*, où des personanges d'une humanité moyenne étalaient à l'aise, devant le lecteur, les

mille petits détails de leur vie journalière. Un chroniqueur, jamais il n'a été autre chose; il l'était d'instinct et d'éducation; et quand, à soixante ans, il a écrit son premier roman, il s'est borné à transporter dans un cadre nouveau les qualités qu'il avait employées, pendant les vingt années précédentes, à raconter par le menu l'histoire des villes et des villages de la Marche Prussienne. Les quatre volumes de ses *Promenades à travers la Marche de Brandebourg*, ses *Châteaux historiques*, sa biographie de *Christian-Frédéric Scherenberg*, tout cela peut servir de préface à *Irrungen Wirrungen*, à *Grete Minde* et à *Der Stechlin*. On y retrouve les mêmes procédés minutieux de description et de narration, le même dédain de l'action dramatique, le même mélange d'impressions actuelles et de vieux souvenirs.

On y retrouve aussi la même poésie. Car je me trompais en disant que Fontane n'avait été rien qu'un chroniqueur; il a été, de plus, un poète, et l'on s'en aperçoit bien quand on lit sa prose. On s'en aperçoit non seulement à la pureté et à la grâce du style, mais à la douceur du ton, au charme des images, à la délicate beauté des pensées et des émotions. Je ne crois pas qu'il y ait, dans ses quinze romans, un seul personnage tout à fait mauvais; et les plus mauvais ont encore un certain naturel qui nous empêche de les mépriser, tant nous sentons que la souriante indulgence du romancier intercède pour eux. Dans *Der Stechlin*, par exemple, l'usu-

rier qui rançonne le vieux baron, le parvenu grossier qui abuse de sa complaisance, ni l'un ni l'autre ne sont si méchants qu'ils n'aiment le vieillard et n'aient un vrai chagrin à le voir mourir. Et à côté d'eux, combien de braves gens : le pasteur, le maître d'école, le garde forestier, le valet de chambre! Tous ont leurs travers qu'ils ne cherchent pas à cacher, et la plupart sont, en somme, de pauvres esprits; mais la bonté de leur cœur nous fait aimer jusqu'à leurs défauts. Par mille nuances, graduées avec un art incomparable, l'auteur nous intéresse, nous attache à eux. Et nous en venons à souhaiter que la suite du récit les ramène devant nous; nous prenons plaisir à leurs longs bavardages; nous nous inquiétons de leurs tristesses et de leurs maladies.

III

Mais une figure domine toutes les autres: celle du vieux baron Dubslav de Stechlin. Elle n'occupe qu'une moitié du roman, dont la seconde moitié, la moitié berlinoise, est en somme assez médiocre, malgré de jolis passages; mais c'est certainement la plus belle figure d'homme que Fontane ait peinte jamais, la plus vigoureuse et la plus touchante. Aussi bien s'était-il, toute sa vie, preparé à la peindre, car il a incarné en elle une espèce d'hommes qu'il n'avait

pas cessé d'étudier et d'aimer, cette ancienne noblesse provinciale de la Marche de Brandebourg, qui s'obstine à dédaigner l'ordre de choses nouveau, garde fidèlement les traditions du passé, et, seule désormais, représente l'élément prussien dans l'Allemagne moderne. Ce petit monde déjà à demi disparu, personne ne l'a mieux connu que Théodore Fontane. Né avec lui, aux environs de 1815, il l'a vu se former, se développer, s'épanouir, et peu à peu s'effacer, pour céder la place à un monde plus jeune. Il lui a donné un rôle dans chacun de ses livres, aussi bien dans ses romans que dans ses chroniques, tantôt nous décrivant son éclat de jadis, tantôt opposant sa droiture et sa politesse aux mœurs cosmopolites du Berlin d'aujourd'hui. Lui-même, d'ailleurs, quoique d'origine bourgeoise, c'est à ce monde qu'il appartenait. Il en avait les manières et les sentiments, le patriotisme un peu étroit, la bonhomie courtoise et la fine malice. J'imagine qu'il aura dû prêter à son Stechlin plus d'un trait de sa propre nature ; du moins, à coup sûr, il a mis tout son cœur à nous le dépeindre.

Le portrait qu'il en a fait est malheureusement tout en petites touches successives, de sorte qu'on doit lire le livre entier pour pouvoir l'apprécier. Chacun des entretiens du vieillard, chacune des innombrables scènes où il paraît ajoutent à sa physionomie un détail nouveau ; et ainsi on le regarde vivre sans songer un instant à le définir. Voici cependant quelques pas-

sages qui indiqueront tout au moins son allure extérieure : et voici, d'abord, le cadre où l'auteur l'a placé :

Au nord du comté de Ruppin, tout contre la frontière du Mecklembourg, s'étend, de la petite ville de Gransee jusqu'au-delà de Rheinsberg, une longue chaine de petits lacs entourés de bois : pays pauvre et triste, à peine peuplé : un ou deux vieux villages, çà et là, quelques verreries, des maisons de gardes. Un de ces lacs s'appelle le Stechlin. Entre des bords plats il repose, garni tout à l'entour d'une ceinture de vieux hêtres, dont les branches effleurent l'eau de leur pointe, s'affaissant sous leur propre poids. Des bouquets de joncs et de roseaux émergent, par endroits, à la surface du lac ; mais aucune barque n'y trace son sillon, aucun oiseau n'y chante. Seul parfois un vautour y reflète son vol. Tout y est calme, silencieux, endormi. Et cependant, de temps à autre, le lac endormi se réveille. Cela se produit toutes les fois que, sur un point quelconque du globe, en Islande, ou à Java, le sol mugit et frémit, ou que les volcans des îles Hawaï lancent dans la mer une pluie de cendres. Alors le Stechlin s'émeut, et un mince filet d'eau jaillit, puis retombe. C'est ce que savent tous ceux qui habitent la région ; et, quand ils en parlent, ils ne manquent pas d'ajouter : « Oui, le jet d'eau, c'est l'ordinaire, presque le banal ; mais lorsque, là-bas, à l'autre bout du monde, se passe quelque chose de grand, comme il y a cent ans à Lisbonne, alors le Stechlin ne se contente pas de fumer et de s'agiter ; alors, au lieu du filet d'eau, on voit jaillir du lac un coq rouge, et de tout le pays on l'entend chanter !

Tel est le Stechlin, le lac Stechlin. Mais le lac n'est pas seul à porter ce nom : c'est aussi le nom du bois qui l'entoure. Et Stechlin est aussi le nom du long et étroit village qui se dresse à l'extrémité méridionale du lac. Une centaine de maisons et de cabanes, formant une rue, et, brusquement, à l'endroit où commence l'allée des châtaigniers qui conduit au couvent de Wutz, la rue s'élargit et devient une place. C'est là que se trouvent tous les édifices publics de Stechlin : le presbytère, l'école, l'auberge, cette dernière doublée d'une épicerie. Dans un coin, au milieu du cimetière, s'élève la vieille église romane, et plus loin, sur la hauteur, au-delà d'un petit pont de planches, on aperçoit la maison seigneuriale, une grande bâtisse peinte en jaune, avec un toit élevé et deux paratonnerres. Et cette maison, elle aussi, s'appelle Stechlin, le château de Stechlin...

Et de même que tout, à l'entour, portait le nom de Stechlin, de même faisait aussi le maître du château. Lui aussi était un Stechlin. Dubslav de Stechlin, major en retraite, et ayant déjà fortement dépassé la soixantaine, était le type d'un gentilhomme de la Marche, un de ces originaux chez qui il n'y a pas jusqu'aux faiblesses qui ne prennent l'apparence d'autant de qualités. Il gardait encore absolument intact l'orgueil commun à tous ceux qui ont conscience « d'avoir été là avant les Hohenzollern » ; mais il refoulait cet orgueil tout au fond de son âme ; et, quand par aventure il l'exprimait au dehors, il s'efforçait du moins de l'envelopper d'ironie. Aussi bien son instinct le portait-il à mettre derrière toute chose un point d'interrogation. Mais le plus beau trait de sa nature était une profonde, une sincère humanité ; l'obscurité et l'exagération étaient les deux seuls défauts qu'il n'excusait pas. Il écoutait

volontiers un libre avis, y prenant d'autant plus de plaisir qu'il était plus vif et plus radical ; et peu lui importait, après cela, que cet avis différât du sien. Les paradoxes étaient sa passion. — Je n'ai pas assez d'esprit pour en faire moi-même, disait-il, mais j'aime infiniment que les autres en fassent ; on y trouve toujours quelque chose à retenir. Des vérités inattaquables, il n'y en a pas ; ou, s'il y en a, elles sont trop ennuyeuses. — Et il se plaisait à entendre bavarder, et lui-même, à l'occasion, bavardait volontiers.

Il bavarde, en effet, à tout propos, mais avec tant d'imprévu et tant de sagesse qu'on ne se lasse pas de son bavardage. « Je n'ai reçu ta dépêche qu'une heure avant ton arrivée, dit-il à son fils. Ah ! le télégraphe ! Il a des avantages, c'est certain : mais il a aussi bien des inconvénients. Au point de vue de la politesse, par exemple, que de mal il a déjà fait ! J'admets que la brièveté soit une vertu ; mais vraiment la brièveté qu'impose le télégraphe ressemble trop à de la grossièreté. Toute trace de courtoisie disparaît ; le mot *Monsieur*, lui-même, est tout à fait supprimé. J'avais autrefois un ami qui disait qu'un carlin était d'autant plus beau qu'il était plus laid ; et de même un télégramme est d'autant meilleur qu'il est plus grossier. C'est sa nature qui le veut ainsi. Mais, du reste, il correspond bien à l'esprit nouveau. Tout homme qui découvre un moyen d'épargner 5 pfennigs est aussitôt tenu pour un génie ! »

« Tout déchoit, dit-il encore, après avoir constaté la décadence de la plaisanterie. Tout devient plus médiocre, et de plus mauvaise qualité. C'est ce qu'on appelle le temps nouveau : toujours quelques degrés plus bas ! Et mon pasteur, d'ailleurs un très brave homme, figurez-vous qu'il prétend que cela doit être ainsi ! Il m'affirme que c'est en cela que consiste la civilisation, à descendre toujours quelques degrés plus bas ! Il dit que le régime aristocratique a fait faillite, et que maintenant c'est le tour de la démocratie !... Et ce goût de la réclame, et ce culte du maître d'école ! Mais tous les maîtres d'école sont fous, je vous le certifie ! J'en ai un ici, dans mon village, que j'ai beaucoup étudié. Il s'appelle Krippenstappel, ce qui est déjà un signe assez inquiétant. Il a un an de plus que moi, et vraiment c'est, dans son genre, un exemplaire de luxe. Avec cela, un maître d'école excellent ; mais il est fou, lui aussi, comme les autres ! »

Le récit de l'élection, où il se résigne à être candidat, les réunions qu'il est forcé d'organiser, son voyage à la petite ville où a lieu le vote, le banquet qu'il offre à son Comité après son échec, son retour au château, sont autant de petites scènes d'un réalisme discret et charmant ; et chacune d'elles est pour Fontane une nouvelle occasion de nous faire pénétrer dans l'intimité du vieux gentilhomme. Voici, par exemple, le retour du candidat après la défaite :

La voiture de Stechlin était déjà devant l'auberge, et le cocher, pour se désennuyer, faisait claquer son fouet. Dubslav sortit sur le perron; mais le pasteur, qui devait revenir avec lui, n'arrivait toujours pas... Enfin on partit. Dans la ville tout bruit avait déjà cessé, mais sur la route cheminaient encore, par petites troupes, des ouvriers de la verrerie, qui s'étaient attardés à fêter le succès du candidat socialiste. Et ainsi la voiture courait, dans la nuit, lorsqu'en arrivant au lac Nehmitz le cocher aperçut une ombre qui barrait le chemin. Il arrêta les chevaux. — « Monsieur, il y a quelqu'un qui est couché; je crois que c'est le vieux Tuxen. — Tuxen, l'ivrogne de Dietrichs-Ofen? — Oui. Je vais un peu voir ce qu'il a. » Sur quoi, après avoir remis les rênes à Dubslav, le cocher descendit et se mit en devoir de réveiller l'ivrogne. — « Hé! Tuxen! Qu'est-ce que tu fais là? Sans le clair de lune nous t'aurions passé sur le corps! — Oui! oui! » grogna l'homme; mais on voyait qu'il ne comprenait pas. Alors Dubslav descendit aussi, et il aida le cocher à soulever le vieil ivrogne, pour l'asseoir dans le fond de la voiture. Mais le mouvement acheva de réveiller Tuxen. « Non, non, Martin, dit-il au cocher, mets-moi plutôt sur le siège, près de toi! » On le mit sur le siège, et longtemps il resta sans rien dire; car il avait honte, devant le vieux baron. Enfin celui-ci reprit la parole et dit : « Eh bien, Tuxen, tu ne peux donc pas renoncer à l'eau-de-vie? Tu te couches là, au milieu du chemin! Et par ce froid! Et sans doute tu auras voté pour Katzenstein? — Non, notre maître, pour Katzenstein nous n'avons pas voté! » Il y eut de nouveau un silence; puis Dubslav dit : « Allons, ne mens pas! Tu n'as pas voté pour Katzenstein; mais pour qui as-tu voté? — Pour le compagnon

Torgelow! » Dubslav se mit à rire : « Pour ce Torgelow, qu'on vous a envoyé de Berlin! A-t-il donc déjà fait quelque chose pour vous? — Non, pas encore! — Eh bien! alors, pourquoi as-tu voté pour lui? — Mais, notre maître, on dit qu'il va faire quelque chose pour nous, et qu'il est pour les pauvres gens. Et nous aurons, chacun, un morceau de terre. Et puis on dit qu'il est plus malin que les autres! — C'est possible; mais il n'est pas, à beaucoup près, aussi malin que vous êtes bêtes. As-tu déjà souffert de la faim? — Non, cela jamais. — Eh bien! cela pourra encore t'arriver! — Ah! notre maître, comment serait-ce possible? — Hé Tuxen, qui sait? Mais voici Dietrichs-Ofen! Allons, descends, et prends garde à ne pas tomber! Et puis, tiens, voilà quelques sous, mais que ce ne soit plus pour aujourd'hui, tu m'entends? Pour aujourd'hui tu as bu ton compte. Et maintenant va vite te coucher, et ne manque pas de rêver de ton « morceau de terre »!

Ainsi, peu à peu, le vieillard se rapproche de nous, et son bon sourire nous devient plus cher. Puis, un jour, il se sent malade; il continue à sourire et à bavarder, mais nous sentons que l'ombre de la mort s'est projetée sur lui. Et dès ce moment la chronique de Théodore Fontane se resserre, se concentre, prend un caractère d'émotion fiévreuse. Désormais Dubslav de Stechlin reste seul en scène, et chaque jour l'ombre s'allonge au-dessus de sa tête, et il la voit bien, mais il s'obstine à feindre de ne pas la voir. Ces cent dernières pages du livre sont certainement un des récits de mort les

plus beaux qu'on ait écrits; impossible de rien imaginer de plus simple, ni de plus touchant. Une discrétion parfaite, nulle trace d'emphase, pas un mot qui trahisse le chagrin de l'auteur. Et d'heure en heure, sous nos yeux, la vie du vieux Stechlin s'atténue, s'éteint.

Nous assistons à ses dernières promenades, à ses entretiens avec le pasteur, à la façon réservée et courtoise dont il prend congé de la vie. Quand il devine la fin toute proche, il fait venir près de lui un enfant, la petite-fille d'une mendiante du village. Il l'installe devant la fenêtre, dans la vaste chambre où il agonise; il lui montre des images, lui raconte des fables; et la vue de ces cheveux blonds apaise ses regrets.

Quelques semaines après avoir décrit la mort du vieux Stechlin, le vieux Fontane est mort, à son tour. J'imagine qu'il aura été heureux de pouvoir, en s'en allant, léguer à ce « monde nouveau » qu'il dédaignait, lui aussi, cette douce et noble peinture du seul monde qui lui tenait au cœur.

II

UN ROMANCIER SUISSE

CONRAD FERDINAND MEYER

(1825-1898)

I

Le dernier roman de Théodore Fontane, *Der Stechlin*, nous a fourni l'occasion de constater, une fois de plus, combien les habitudes littéraires restent différentes d'un pays à l'autre, en dépit des progrès de notre soi-disant cosmopolitisme. Absolument dénué d'action et de plan, énorme, encombré de dialogues interminables et hors de propos, *Der Stechlin* ne serait pas seulement ennuyeux, il serait tout à fait illisible pour un lecteur français; et cependant les lettrés allemands ont été unanimes à l'admirer, à goûter son charme poétique et la perfection de sa forme; et les lettrés allemands ont eu raison, car l'idéal du roman, tel qu'ils le conçoivent, n'a rien de commun avec notre idéal du roman français. Mais pour instructif que soit, à ce point de vue, l'exemple de Théodore Fontane, celui du romancier zurichois Conrad-Fer-

dinand Meyer l'est, peut-être, davantage encore.

Celui-là, en effet, s'est conquis à la fois l'admiration des lettrés et l'affection du public. Ses romans, ses nouvelles, même ses vers, lui ont rapporté des bénéfices qui l'auraient rendu riche, si déjà, de naissance, il ne l'avait été ; on a consacré des volumes entiers à l'étude de son œuvre ; et un de ces volumes, que j'ai sous les yeux, est la reproduction d'une série de leçons faites, en 1896, dans une grande université. Conrad-Ferdinand Meyer a vraiment été une des gloires littéraires de l'Allemagne contemporaine. Sauf Gustave Freytag, je ne crois pas qu'aucun romancier allemand ait eu, dans ces vingt dernières années, une réputation égale à la sienne. Et bien que depuis dix ans il eût cessé d'écrire, et presque de vivre, la nouvelle de sa mort a produit, en Allemagne comme en Suisse, une très profonde et pénible émotion.

Ajoutons que, tandis que Fontane s'est toujours efforcé de rester *brandebourgeois*, et d'écarter de son œuvre les influences étrangères, C.-F. Meyer a été au contraire un cosmopolite, infatigable à étudier toutes les littératures d'Europe. Né à Zurich (en 1825), mais élevé à Lausanne, à Genève et à Paris, c'est par une traduction d'Augustin Thierry qu'il a débuté dans les lettres. Et sans cesse, depuis lors, il s'est nourri des auteurs français, italiens, anglais, jusqu'au jour où, à cinquante ans passés, il a publié son premier roman. Encore ce roman, *Georges Jenatsch*, avait-il pour sujet un épisode de l'his-

toire des Grisons, de sorte qu'on pouvait, à la rigueur, le considérer comme un roman suisse; mais, si l'on excepte trois courtes nouvelles, jamais, plus tard, le conteur zurichois ne devait plus même placer dans sa patrie l'action d'un de ses récits. *Le Saint*, son second roman, met en scène la vie et le martyre de Thomas Becket; *la Tentation de Pescara* et *Angela Borgia* sont des tableaux des mœurs italiennes de la Renaissance; et, parmi les sept nouvelles qui forment, avec ces quatre romans et plusieurs recueils de vers, l'ensemble de son œuvre, deux conduisent le lecteur en France, une en Allemagne, une autre en Italie. On ne saurait imaginer un écrivain d'une curiosité plus universelle; et ce cosmopolitisme de Conrad-Ferdinand Meyer se reflète jusque dans son style, où abondent les tournures italiennes et françaises. « Ces mots lui firent une impression plus pénible qu'il *ne* voulait se l'avouer », lisons-nous, par exemple, dans *Georges Jenatsh*; le *ne*, ainsi employé, est en allemand un vrai barbarisme. Ailleurs, Meyer parle d'un changement survenu « entre la poire et le fromage »; ailleurs il écrit que quelqu'un « tint sa promesse, *bien qu'il lui en coutât* ». Et cette fréquence, chez lui, d'expressions empruntées à des langues étrangères, et son habitude de placer à l'étranger l'action de ses récits, et ses voyages, ses longs séjours en Italie, et son éducation française, tout cela achève de le distinguer non seulement de Théodore Fontane, mais de la plu-

part de ses confrères allemands. Aussi bien ses critiques s'accordent-ils à vanter ce qu'ils appellent son « humanisme », et la façon dont il a su rajeunir, renouveler la forme traditionnelle du roman allemand, la rendre plus moderne et plus « européenne ». Comment ne pas supposer, dans ces conditions, que l'œuvre d'un tel homme ait, entre toutes, de quoi être comprise et goûtée en dehors de son pays?

Abordons maintenant cette œuvre elle-même et, faute de pouvoir l'examiner tout entière, essayons d'analyser les deux récits de l'écrivain suisse qui, au jugement de ses admirateurs, sont à la fois ce qu'il a produit de plus parfait et de plus typique.

II

Voici d'abord *le Page de Gustave Adolphe*[1]. Un riche marchand de Nuremberg, Leubelfing, reçoit un jour une lettre de Gustave-Adolphe, qui lui apprend qu'il fait à son fils Auguste l'honneur de l'attacher à sa personne en qualité de page. Mais Auguste Leubelfing est lâche ; il s'épouvante d'un honneur aussi dangereux ; et c'est sa cousine, une belle jeune fille insouciante et hardie, qui consent à aller le remplacer au-

[1] *Le Page de Gustave-Adolphe* et deux autres récits de C.-F. Meyer ont été traduits en français par Mme H. S.., avec une très intéressante préface de M. G. Valette (Genève, librairie H. Robert, 1898).

près du roi de Suède. Celui-ci, très myope, ne s'aperçoit pas que son page est une jeune fille : il le traite avec une familiarité touchante, lui confie ses projets et ses espérances ; et Gustel, peu à peu, s'éprend de son maître.

Un soir, Gustave-Adolphe reçoit l'avis qu'un des chefs de son armée, Lauenbourg, marié à une de ses parentes, a abandonné sa femme et entretient publiquement, au camp, une belle esclave croate volée à sa famille. Le roi, indigné, ordonne que l'esclave lui soit amenée ; et c'est le page Gustel qui se trouve chargé de la recevoir. La Croate, aussitôt, reconnaît une femme sous le costume du page. Elle refuse pourtant de la dénoncer, à la condition que Gustel fasse célébrer des messes pour le repos de son âme ; car elle est résolue à se tuer plutôt que d'être séparée de Lauenbourg, et en effet elle se tue, sous les yeux du roi.

Celui-ci mande alors devant lui Lauenbourg, « incarnation du vice éhonté et sans scrupules ». Il l'accable de reproches, l'insulte, et commande à son grand-prévôt de lui mettre la main sur l'épaule, en signe d'infamie. Et Gustel, qui assiste à la scène, s'aperçoit avec surprise que le duc de Lauenbourg lui ressemble d'une façon à peine croyable, qu'il a la même taille qu'elle, le même visage, la même voix.

Quelques heures plus tard, un envoyé de Wallenstein arrive au camp suédois, porteur d'un message pour Gustave-Adolphe. Rencontrant Gustel, dans l'antichambre du roi, il l'exa-

mine longuement, et la prie d'essayer un gant qu'il a, dit-il, trouvé en chemin; le gant sied tout à fait à la main du jeune page.

« — Il est à vous? lui demande l'envoyé, d'un air sarcastique.

« — Non, capitaine. Je n'ai pas coutume de porter des gants d'une peau aussi fine! »

Cet envoyé n'est autre que Wallenstein lui-même. Mis en présence du roi, il lui dit qu'il vient l'avertir d'un attentat projeté contre lui.

« Un des vôtres me fut annoncé, tout à l'heure! et, comme j'étais en affaires, je donnai l'ordre de l'introduire dans la pièce voisine. Lorsque j'entrai dans cette pièce, l'homme s'était endormi, sous la lourde influence de la chaleur, et il parlait en rêve d'une manière incohérente. Le peu de mots qui lui échappèrent me permirent toutefois de deviner sa pensée. Si j'ai bien compris, Votre Majesté aurait, je ne sais de quelle manière, mortellement offensé cet homme, car il était décidé à se défaire de Votre Majesté à tout prix, ou plutôt, je suppose, à un prix convenu. Je l'éveillai, sans perdre avec lui mes paroles, sauf pour m'informer de l'affaire qui l'amenait auprès de moi. Il désirait obtenir des renseignements sur certain personnage passé au service de l'empereur. Je congédiai l'homme, devinant la ruse. Je ne lui demandai naturellement pas son nom; il ne m'eût pas donné son nom véritable. Quant à faire arrêter cet homme, sur le témoignage de quelques mots qui lui étaient échappés en rêve, cela ne pouvait se faire, car c'eût été d'une criante injustice... Mais j'ai cru devoir avertir Votre Majesté. J'ajouterai que le dormeur était mince, élancé; il

portait sur le visage un de ces masques, étroits et adhérents, qu'on fabrique à Venise avec un art consommé. Sa voix était agréablement timbrée, un contralto profond, une voix toute semblable à la voix de votre page; et le gant qu'a laissé tomber cet homme, et que voici, paraît fait exprès pour ce jeune page. »

L'homme qui est venu au camp de Wallenstein, c'est, naturellement, le duc de Lauenbourg; et Gustel doit le savoir, puisqu'elle a constaté déjà combien l'apparence et la voix de ce ténébreux seigneur ressemblaient aux siennes. Mais, ayant entendu l'entretien de Gustave-Adolphe et de Wallenstein, — car elle était cachée derrière une tenture, — elle prend peur; et quand le roi, ensuite, lui demande si le gant n'est pas à elle, au lieu de dire à qui il est, elle s'enfuit. Gustave-Adolphe ne la revoit plus qu'à Lützen, où elle se trouve à point pour le recueillir dans ses bras, lorsqu'une balle du traître Lauenbourg l'a mortellement blessé. Et le page fidèle meurt sur le cadavre de son maître; et son cousin Auguste Leubelfing a beau vouloir reprendre son nom, que jadis il lui a prêté, c'est sous le nom d'Auguste Leubelfing que Gustel est enterrée dans l'église de Naumbourg.

Telle est cette histoire, qui passe couramment pour le chef-d'œuvre de Conrad-Ferdinand Meyer. Dans ses leçons à l'Université de Bâle, M. Hans Trog l'appelle « la plus charmante des

idylles historiques ». Il ajoute « qu'un grand souffle d'héroïsme la traverse d'un bout à l'autre ». Un admirable sujet et une œuvre magnifique », écrit, de son côté, Mme Lina Frey. Et la visite de Wallenstein à Gustave-Adolphe, en particulier, nous est vantée comme un modèle de la façon dont le roman peut animer, ressusciter l'histoire.

Avons-nous besoin d'insister sur ce qu'ont d'enfantin, au point de vue français, cette visite et tout le reste de la nouvelle? L'aventure du gant, le rêve de Lauenbourg dans l'antichambre de Wallenstein, la ressemblance du duc et de la jeune fille, ce sont autant d'artifices que nous rougirions d'employer dans le plus médiocre des romans-feuilletons. Et non seulement la fable est banale, gauche, puérile, mais nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'un romancier n'a pas le droit de toucher aussi légèrement à d'aussi graves sujets. Les figures de Gustave-Adolphe et de Wallenstein ne sont pas faites pour servir de prétexte à une intrigue dont l'invraisemblance rejaillit sur elles; sans compter que la manière dont le roi de Suède nous est présenté nous donne plutôt l'idée d'un gros bourgeois allemand, sentimental et naïf, que du terrible héros d'Ingolstadt et de Lützen. Le fait qu'un certain Leubelfing ou Lasbelfin, comme l'appellent les *Mémoires de Richelieu*, a été, en effet, page de Gustave-Adolphe, et a assisté à ses derniers moments, un tel fait ne saurait suffire à justifier le romancier de la

liberté avec laquelle il a altéré la vérité historique, et prêté à des hommes fameux un rôle qui risquait de les rendre ridicules.

Angela Borgia, le dernier roman de Conrad-Ferdinand Meyer, repose sur une base historique plus solide. M. Pascal Villari raconte que Lucrèce Borgia avait près d'elle, à Ferrare, une de ses parentes, Angiola Borgia, dont deux des frères du duc Alphonse étaient devenus amoureux. « L'un de ces frères était un bâtard, Don Giulio, l'autre était le cardinal Hippolyte d'Este. Celui-ci, qui avait été évêque pendant sept ans, et qui était cardinal depuis quatorze ans, préférait à ses devoirs religieux la chasse, les femmes et le vin ; il est mort à quarante et un ans, pour avoir trop bu d'un vin doux qu'il avait dans sa cave. » Angiola Borgia ayant un jour dit qu'elle ne pouvait résister au charme des beaux yeux de don Giulio, le cardinal fit crever les yeux à son frère. M. Villari ajoute que don Giulio ne perdit cependant qu'un seul de ses yeux, et que, par vengeance, il complota avec son troisième frère, don Ferrante, la mort du cardinal Hippolyte et du duc Alphonse. Le complot fut découvert, don Giulio s'enfuit à Mantoue, don Ferrante fut jeté dans un cachot, après qu'Alphonse, de sa main, lui eut arraché un œil, « afin de le rendre pareil à son complice ».

D'autre part, on lit dans Villari que le poète florentin Hercule Strozzi fut trouvé assassiné, le 6 juin 1508, dans une rue de Ferrare, et qu'on

attribua sa mort à la jalousie du duc Alphonse, qui avait tenté de séduire sa femme et en avait été repoussé. Un parent d'Hercule Strozzi, Tito Strozzi, était juge à Ferrare ; sa femme, après sa mort, épousa en secondes noces le poète Arioste.

C'est de tous ces faits que Meyer a formé son roman, sauf à les modifier suivant sa fantaisie. Le premier chapitre décrit l'entrée à Ferrare de Lucrèce Borgia, amenant avec elle sa cousine Angela, jeune fille d'une beauté et d'une fierté toutes romaines. Arrivé devant le Palais ducal, le cortège s'arrête, et la nouvelle duchesse, suivant l'usage, va ouvrir aux prisonniers la porte de leurs cachots. Un de ces prisonniers est le frère du duc Alphonse, don Giulio, incarcéré pour avoir poignardé le mari d'une de ses maîtresses : et, au moment où il s'incline devant sa libératrice, Angela lui crie, en présence de la cour et du peuple de Ferrare : « Honte, honte éternelle à vous, don Giulio ! Craignez la justice de Dieu ! »

Le jeune prince, cependant, ne songe pas à s'amender. Dans un entretien avec le juge Hercule Strozzi, il avoue que la beauté d'Angela lui fait paraître laides toutes ses maîtresses ; mais il craint que l'austère jeune fille ne le méprise, et lui-même, d'ailleurs, commence à se sentir plein de mépris pour sa dégradation. Strozzi, de son côté, confesse qu'il aime éperdument Lucrèce Borgia. Puis les deux amis se séparent ; et don Giulio, s'étant étendu sur

un banc du parc de Belriguardo, et s'étant endormi, voit en rêve Angela, qui lui verse dans les yeux un liquide brûlant. Hélas ! son rêve va se changer bientôt en réalité. Le cardinal Hippolyte d'Este, en effet, par jalousie de son frère Giulio, s'emporte à parler de lui en des termes si injurieux qu'Angela, révoltée, lui dit : « Don Giulio a du moins pour lui d'avoir de beaux yeux ! » Et le cardinal ordonne à ses gens de crever ces beaux yeux.

Giulio, aveugle, traîne son ennui dans sa villa de Pratello. Un jour, Angela s'approche de lui, dans le jardin de la villa, essaie de le consoler, lui demande pardon d'avoir été involontairement la cause de son infortune. Et Giulio, sans comprendre ce qu'elle entend par là, comprend qu'elle souffre, elle aussi. Rentré chez lui, il écrit quelques mots à son frère don Ferrante, qui, maintes fois déjà, lui a proposé de s'unir à lui pour tuer le duc et le cardinal. Giulio, qui s'était toujours refusé à ce projet, écrit, cette fois, qu'il y consent. Quelques heures après, on vient l'arrêter ; sa lettre imprudente a été saisie et remise au duc.

Dans une petite salle du palais, le duc Alphonse fait venir devant lui don Giulio et don Ferrante. En vain Angela le supplie de leur pardonner ; il a résolu qu'ils mourraient, et déjà le bourreau les attend pour les tuer. Mais voici que le cardinal Hippolyte vient, à son tour, intercéder pour eux. Depuis son attentat sur don Giulio, le cardinal est hanté d'affreuses

visions : il craint que la mort de son frère ne lui rende le remords encore plus cruel. Et Alphonse fait grâce de la vie aux deux conjurés; mais Ferrante, fatigué de vivre, se tue, tandis que Giulio, ramené par le malheur à des sentiments chrétiens, accepte avec joie l'emprisonnement perpétuel, qui va lui permettre de racheter ses fautes.

Dans la seconde moitié du roman, à peine un peu moins longue que la première, Giulio et Angela ne paraissent, pour ainsi dire, plus. Nous voyons seulement, au dernier chapitre, Angela se mariant en secret avec le jeune aveugle, et obtenant du duc sa mise en liberté. Et tout le reste de cette seconde partie est consacré au récit des aventures du juge Hercule Strozzi, victime de son amour pour Lucrèce Borgia.

Celle-ci, en effet, reçoit une lettre de son frère César, lui annonçant qu'il s'est échappé de sa prison, et lui demandant de déléguer auprès de lui un homme en qui il puisse avoir une confiance absolue. Lucrèce, incapable de résister à la fascination que son frère exerce sur elle, passe outre à la défense de son mari, qui a juré de punir sans pitié quiconque entrerait en relations avec César Borgia. Se rappelant l'amour qu'éprouve pour elle le juge Strozzi, elle lui donne un rendez-vous, le flatte, le cajole, lui promet d'être à lui s'il consent à aller se mettre au service de son frère. Et Hercule y consent : il s'enfuit de Ferrare, rejoint le

Borgia, l'encourage dans son projet de conquérir l'Italie. Mais le Borgia est tué; Lucrèce, délivrée de son charme, redevient une épouse fidèle : et quand Strozzi, accouru à Ferrare, lui réclame les baisers qu'elle lui a promis, elle le livre sans pitié à la vengeance de son mari. Celui-ci, qui ne veut point que mention soit faite de Lucrèce dans un procès, accueille Strozzi avec grande amitié, l'interroge sur diverses affaires en cours, le reconduit aimablement jusqu'à la porte du palais; et l'on retrouve, le lendemain, le cadavre du malheureux juge, la tête séparée du tronc, le corps percé de vingt-deux coups de poignard. Sa veuve, quelque temps après, se marie avec l'Arioste.

Ainsi, de deux épisodes historiques, C.-F. Meyer a fait un roman, ou plutôt deux romans accolés l'un à l'autre. C'est de la même façon qu'il a, dans *Georges Jenatsch*, raconté la révolte de la Valteline et l'émancipation des Grisons; que, dans *le Saint*, il a pris pour sujet la longue et aventureuse carrière de Thomas Becket; et que sa *Tentation de Pescara* est une véritable biographie du fameux vainqueur de Pavie. On peut dire, d'une manière générale, que si, dans ses nouvelles, les grands hommes et les grands événements ne jouent qu'un rôle secondaire, ce sont eux qui, dans ses romans, tiennent le premier plan. Et la comparaison de son récit avec celui de M. Villari, en ce qui touche les sujets traités dans *Angela Borgia*,

suffit à montrer combien est restreinte la portée historique de ces romans, où la fantaisie se mêle sans cesse à l'érudition. Encore *Angela Borgia* est-il, à ce point de vue, le plus irréprochable des romans de Meyer. Les erreurs de détail y abondent, comme on a pu voir; et on y rencontre même des contradictions tout à fait singulières, l'auteur n'arrivant point, par exemple, à savoir au juste sous le pontificat de quel pape se passe son récit : car tantôt Lucrèce parle de son père, « qui est pape à Rome », tantôt le pape s'appelle Jules II, tantôt Léon X, tantôt, de nouveau, Jules II. Mais, en somme, les faits principaux sont conformes au témoignage des historiens, tandis qu'il en est tout autrement dans *le Saint* et dans *la Tentation de Pescara*. Dans ce dernier roman, Pescara nous est présenté comme un héros, que nulle séduction ne détourne de la foi jurée à Charles-Quint. Il a reçu à Pavie une blessure qu'il sait mortelle; et, en effet, il meurt aussitôt après avoir repris Milan et rendu la liberté à Francesco Sforza.

Pareillement Schiller a, jadis, « adapté » à sa guise l'histoire de Jeanne d'Arc; et je n'oublie pas que Victor Hugo s'est livré sur l'histoire de Lucrèce Borgia à une « adaptation » autrement hardie que celle de Conrad-Ferdinand Meyer. Mais celui-ci est un romancier grave, qui se pique de science et prétend nous instruire. Et, d'ailleurs, nous lui pardonnerions volontiers l'inexactitude des faits particuliers,

dans ses romans et ses contes, si elle ne s'accompagnait d'une sorte d'invraisemblance générale infiniment plus choquante pour un lecteur français. Je ne sais point, par exemple, si les mœurs italiennes de la Renaissance, telles que nous nous les figurons, sont conformes ou non à la réalité historique; mais, certes, il n'y a rien de commun entre elles et les mœurs essentiellement bourgeoises que nous décrit l'auteur d'*Angela Borgia*. Je voudrais pouvoir citer tout entière, à ce point de vue, la scène où le duc Alphonse d'Este fait grâce de la vie à ses deux frères. Le duc, sa femme et Angela causent familièrement, au coin du feu, en attendant la comparution des deux condamnés. Puis c'est le cardinal Hippolyte d'Este qui, malade, tremblant de fièvre, vient se mêler à leur entretien. Ses serviteurs l'installent sur un siège, devant la cheminée, et le duc et la duchesse se rapprochent de lui. « Je suis venu sans être invité, dit-il d'une voix défaillante; mais c'est que j'ai une requête à t'adresser, mon frère. » Et il profite de l'occasion pour faire une profession de foi des plus imprévues : « Que sait-on du Nazaréen? Ce que l'on raconte de ses actes et de ses paroles est incroyable, et, du reste, sans importance. Je ne le connais pas. Un Dieu, se laisserait-il crucifier? Je connais seulement le roi que l'Eglise a placé dans le ciel, le second Dieu de la Trinité, tel que l'a créé la théologie. A lui le ciel, à nous la terre! A nous, ici-bas, la force et le pouvoir!... Mais nous sommes

là à philosopher, et, derrière cette porte, deux hommes attendent la mort! » On amène les deux princes; le duc fait ouvrir le balcon. Aussitôt les domestiques apportent aux dames des manteaux, des capuchons, des couvertures; et un page, s'approchant furtivement de la duchesse, lui remet deux lettres, qu'elle cache dans la manche de sa robe. De paisibles bourgeois de Zurich : voilà de quoi nous font l'effet tous les personnages de Conrad-Ferdinand Meyer. Et le luxe du décor où ils nous apparaissent ne sert qu'à nous rendre cette impression plus sensible.

Mais le défaut principal des romans de Meyer, pour un lecteur français, c'est leur manque d'action. *Angela Borgia*, par exemple, n'est pas seulement formée de deux histoires juxtaposées; chacune de ces histoires est elle-même formée de petites scènes sans aucun lien entre elles. L'auteur nous décrit tour à tour l'entrée de Lucrèce Borgia à Ferrare, l'entretien de don Giulio et d'Hercule Strozzi, le rêve de don Giulio; jamais nous ne sentons que le récit marche, que chacun de ces épisodes successifs dérive du précédent et amène le suivant. Et sans cesse des digressions, des hors-d'œuvre, et des rêves, tout un appareil d'artifices puérils. Des personnages que tout sépare se rencontrent à point nommé. Gustel Leubelfing retrouve Gustave-Adolphe au moment où il va mourir. Georges Jenatsch n'a pas une aventure sans que le hasard y fasse assister aussi Lucrèce Planta,

une jeune fille dont il a tué le père, mais qui l'aime, et qui lui sauve la vie en attendant de le tuer.

III

Est-ce à dire que Conrad-Ferdinand Meyer soit un mauvais écrivain? Sa réputation suffirait à nous prouver le contraire; car les lettrés et la foule ne s'accorderaient pas pour l'admirer; il n'occuperait pas la situation qu'il occupe dans la littérature allemande, si son œuvre n'avait pas une valeur réelle. La vérité est que cette œuvre ne s'adresse qu'aux lecteurs allemands. Les traits qui nous choquent en elle nous choquent, simplement, parce que les romanciers français nous ont habitués à nous faire du roman un idéal particulier, d'où ces traits sont exclus; mais les mêmes traits se retrouvent chez tous les écrivains allemands, chez Gœthe, chez Schiller, chez Fontaine et chez Freytag; et il n'y a personne, en Allemagne, qui s'avise d'en être choqué. Les libertés que Meyer prend avec l'histoire, tous ces écrivains les ont prises avant lui. Son manque de mouvement et d'actions, lui est commun avec eux. Et la ressemblance des mœurs qu'il décrit avec les mœurs allemandes ne peut que paraître naturelle à un public qui, ayant ces mœurs, est forcément empêché d'en concevoir d'autres.

Ainsi ce qui constitue, à nos yeux, les défauts de l'œuvre du romancier suisse ne saurait avoir la même importance aux yeux d'un lecteur de Suisse ou d'Allemagne. Et, sous ces défauts, il y a, dans l'œuvre de Conrad-Ferdinand Meyer, une foule de qualités de l'ordre le plus haut, qui, elles aussi, ne peuvent guère être appréciées que des compatriotes de l'auteur.

Il y a d'abord ce cosmopolitisme, cet « humanisme », que les critiques sont unanimes à louer. Quand les Allemands empruntent des mots ou des expressions aux langues des autres peuples, ils ne manquent point de leur donner un sens tout nouveau : mais ce sens n'en correspond pas moins à des idées précises, qu'aucun terme, jusque-là, ne traduisait aussi bien. Le cas est un peu le même en ce qui touche les emprunts faits par Meyer aux littératures étrangères. Pour avoir subi l'influence de Victor Hugo, de Flaubert et de Leconte de Lisle, son œuvre ne ressemble en rien à celle de ces écrivains ; mais cette influence l'a certainement aidé à renouveler la forme du roman allemand. Elle lui a permis, en particulier, de serrer le développement, d'éviter les longueurs et les répétitions. Ses quatre romans sont très courts, et chaque scène y tient au plus quatre ou cinq petites pages. Une constante préoccupation du décor, des costumes, des attitudes, une « plasticité » très supérieure à celle de la plupart des romanciers allemands, cela encore est sans

doute venu à Meyer du commerce des romanciers et des poètes français. Son œuvre, en tout cas, malgré la pauvreté de l'intrigue et l'absence de plan, a vraiment une belle tenue littéraire. Elle est sobre, rapide, nerveuse, sans ombre de parti pris ni de déclamation.

Ajoutons que ce peintre est aussi un psychologue. Ses personnages manquent de vérité historique, et, sous leurs costumes italiens ou français, ont toujours un air de Suisses ou d'Allemands ; mais leurs caractères sont tracés avec une netteté admirable, qui en fait autant de types réels et vivants. Et non seulement ces caractères vivent, mais Meyer se plaît à leur prêter une nature étrange et un peu perverse (ou tout au moins anormale), d'autant plus piquante qu'elle contraste davantage avec la simple bonhomie des mœurs qui les entourent. Telle Lucrèce Borgia, fidèlement attachée à son mari, pieuse, charitable, mais subissant l'influence fatale de son frère César. Elle sent que son frère la perdra ; elle sent que son devoir serait de lui désobéir ; mais à peine lui donne-t-il un ordre qu'elle cède aussitôt, prête à sacrifier tout ce qu'elle aime au monde. Et les autres personnages du roman, Giulio, Ferrante, Hippolyte, le duc Alphonse, Strozzi, tous ils ont en eux un coin de mystère. De même, dans *le Saint*, Thomas Becket ; de même, dans *les Noces du Moine*, le jeune Astorre, et, dans *la Justicière*, Stemma, une terrible femme qui, de longues années, porte tranquillement le poids de ses

crimes. De même encore Georges Jenatsch, le héros du premier roman de Conrad-Ferdinand Meyer. Celui-là est un vrai héros, dans sa perversité. Assassin, traitre, parjure, tous les moyens lui sont bons pour délivrer son pays de la domination étrangère ; et ce n'est point la grandeur de son but qui, seule, nous empêche de le mépriser, c'est aussi la grandeur même de son âme, la profonde sérénité avec laquelle il renonce à l'amour, à l'amitié, à ses sentiments les plus chers, dès qu'ils risquent de retarder l'accomplissement de son rêve.

Mais le principal mérite de l'œuvre de C.-F. Meyer lui vient de l'élégance et de la pureté de son style. Cet imitateur de Walter Scott avait commencé par être un poète parnassien ; et l'on peut bien dire que, toute sa vie, il l'est resté. Sa prose et ses vers, malgré leurs gallicismes, sont d'un « métier » vraiment exemplaire. Les mots y ont une justesse, un relief, dont on aurait peine à trouver l'équivalent dans la littérature allemande contemporaine ; et peu d'écrivains ont su adapter aussi heureusement la musique de leurs phrases à l'émotion spéciale qu'ils voulaient produire. Les plus médiocres des récits de Meyer ont, à ce point de vue, un charme que tout lecteur allemand doit sentir et aimer.

Et parmi ces récits il y en a un où toutes les qualités de l'auteur se sont librement déployées. C'est, je crois, le plus beau de tous ; mais, hélas ! c'en est aussi le plus intraduisible, étant

écrit en vers. Il est intitulé : *les Derniers Jours d'Ulrich de Hutten.* Meyer nous y fait assister aux pensées, aux souvenirs, aux rêves de ce fameux précurseur de la Réforme, qui a fini sa vie, comme l'on sait, dans une petite île du lac de Zurich. Et l'on ne saurait assez admirer l'art délicat et subtil avec lequel, dans cette série de courts poèmes, il a su vraiment évoquer, ressusciter la figure du hardi pamphlétaire. Voici d'abord l'arrivée de Hutten dans l'île où son ami Zwingli lui a procuré un refuge, la première nuit passée à Ufenau, l'installation, un entretien avec le pasteur. Puis le solitaire se rappelle son passé, l'école, les amours de jeunesse, les premières luttes, le voyage à Rome ; puis il s'abandonne aux délices de la solitude. Le livre qu'il lit, un bruit du monde extérieur qui parvient à lui, un coucher de soleil à son horizon, tout lui fournit matière à de poétiques rêveries, où la poésie, en vérité, manque un peu de souffle, mais que relèvent la force du rythme et l'éclat des images. Et c'est ensuite la mort qui approche. D'heure en heure Hutten la sent venir ; en vain Paracelse, appelé près de lui, essaie de le distraire de la sombre pensée. « Il m'a appelé le rempart de la liberté allemande, — mais de mon mal il ne m'a rien dit. — Et j'ai cru voir qu'un soupir lui échappait, — lorsque son doigt s'est posé sur mon pouls. — Puis il m'a vanté mes vers, — le fou ! Il les a appelés *fiers* et *fleuris !* — et moi je songeais : Comme ton nom te sied ! Tu te nommes Bom-

bastus. et toutes tes paroles ne sont que *bombast*[1] !

La dernière promenade, la dernière lecture : d'heure en heure la vie s'en va. « Ami Holbein, si, dans ta *Danse des morts*, — tu n'as pas dessiné encore le poète, viens ici, et peins-moi, — étendu, sommeillant, dans mon fauteuil, — le visage couvert d'une pâleur tranquille ! — Et voici que doucement la Mort se glisse dans la maison... — Mais non, ne peins pas une scène aussi laide ! — Vois-tu cette grappe de raisin, qui pend au-dessus de la fenêtre à ogive ? — Peins-la, mûre et dorée comme elle sera bientôt ; — et mets un ciseau de vigneron — dans la main du squelette macabre ! — Et tout homme d'esprit comprendra le sens de l'image, — et comment je suis moi-même la grappe de raisin — qui, aujourd'hui cueillie, revivra demain — sous la forme d'un feu vivant dans les veines allemandes ! »

Tout cela est, dans le texte original, très pur et très beau, digne d'un grand poète. Et si l'étude de Flaubert et de Leconte de Lisle n'est point parvenue à faire de Conrad-Ferdinand Meyer un écrivain français, ni cosmopolite, c'est elle du moins qui lui a permis d'introduire, dans la littérature allemande, une couleur plus vivante et des rythmes plus nets.

[1] *Bombast*, en allemand, signifie enflure, vaine rhétorique.

III

M. PETER ROSEGGER

Das Ewige Licht, 1897

I

Le samedi 20 mars 1875, veille du jour des Rameaux, l'évêque de B..., en Styrie, manda près de lui et reçut en audience, dans le grand salon bleu de son palais, un des prêtres les plus distingués de son diocèse, l'abbé Wolfgang Wieser, vicaire de la cathédrale, qui venait de publier, quelques jours auparavant, un recueil de contes et de légendes populaires.

— Mon cher abbé, lui dit-il, je ne suis pas content de vous. Avez-vous donc oublié mes paternels avertissements? Si vous ne pouvez pas mettre plus de prudence dans vos écrits, jetez plutôt votre plume au diable, et dans votre main prenez un rosaire! Vous compromettez l'Eglise et le clergé!

Et comme l'abbé protestait, se défendant d'avoir jamais « manqué à l'esprit chrétien » :

— Des phrases que tout cela! interrompit son évêque. Nous avons à représenter le *christia-*

nisme pratique, entendez-vous bien ? Et c'est le desservir que d'adhérer à des idées nouvelles, comme vous l'avez fait dans de récents articles. Et puis vous parlez trop souvent, — et, à ce qu'il me semble, trop à dessein, — des premiers chrétiens, et des modifications survenues dans l'Eglise. On croirait parfois, — Dieu me pardonne ! — entendre un franc-maçon et non pas un prêtre !

En vain l'abbé réitérait ses protestations ; ses articles, ses livres étaient là qui fournissaient sans cesse une nouvelle matière aux observations de l'évêque.

— Mon vénéré et bien-aimé pasteur, s'écria-t-il enfin, je ne puis nier qu'en effet plusieurs de mes écrits ont eu pour objet d'amener des réformes dans l'Eglise que nous servons.

— Des réformes dans l'Eglise catholique ! dans la seule institution qui, sur notre terre toujours en changement, soit jusqu'ici restée immuable ! Vous voulez ruiner, par de soi-disant réformes, notre sainte Eglise catholique.

— Je sais que mon aveu me perd, Monseigneur : mais je ne puis le retenir. Je cherche le royaume de Dieu, et je doute et je tâtonne dans cette recherche, et je suis seul. Au confessionnal, lorsque j'y ai porté mes doutes, et les angoisses qui en résultent pour moi, il m'a été répondu : « Prie, demande à Dieu la grâce de ne plus douter ! » Mais rien d'autre, rien pour me convaincre ni pour me consoler ! Vous,

Monseigneur, venez à mon secours, faites en sorte que je comprenne, par exemple, que le célibat des prêtres...

Car l'abbé Wieser croyait, entre autres choses, que le temps était venu pour l'Église d'autoriser le mariage des prêtres, et que, dans un âge d'universel affaiblissement, le clergé n'avait de chance de se rapprocher de Dieu qu'en « devenant plus humain ». Et il le dit à son évêque, qui lui répondit, lui aussi, en l'engageant à prier pour retrouver la foi : « La foi, lui dit-il, est la seule *lumière éternelle*. Vainement vous essaieriez d'en chercher une autre. » Sur quoi, il se radoucit, car il l'aimait malgré ses erreurs. « Mon fils, ajouta-t-il en le congédiant, écoutez mon conseil. Cessez d'écrire des folies de ce genre; mais plutôt employez au service de notre Église le précieux talent que Dieu vous a donné. J'ai toujours reconnu vos aptitudes : fournissez-moi l'occasion de les apprécier. Vous ne comptez pas, n'est-ce pas, rester vicaire toute votre vie ? Allez, et que Dieu vous garde ! »

L'abbé s'en alla, touché de tant de bonté. Le souvenir lui revint d'un article qu'il avait écrit, le matin même, pour un journal qui devait paraître le lundi suivant; il y avait affirmé que l'enseignement religieux, dans les écoles, devait avoir pour base l'Evangile et non le catéchisme. Il craignit que cet article, paraissant au lendemain de son audience chez l'évêque, ne contristât le cœur paternel du vieillard, et il courut à l'imprimerie pour demander qu'on l'ajournât.

Mais il venait trop tard. L'article était imprimé et prêt à paraître.

Une semaine après, le lundi de Pâques, l'abbé Wieser reçut l'avis que l'évêque venait de le nommer curé d'un village des Alpes, Sainte-Marie-en-Torwald. Un village de sept cents âmes, perdu dans les neiges, à 1.500 mètres d'altitude. Un village qui, plusieurs mois durant, était privé de toute communication avec le dehors. Le prêtre qu'il s'agissait d'y remplacer était devenu fou après y être resté une vingtaine d'années.

Avant de partir, l'abbé se rendit chez l'évêque pour le « remercier », suivant l'usage. Le vieillard lui fit l'accueil le plus affectueux. « Mon enfant, lui dit-il, ne croyez pas que j'aie voulu vous punir ! Au contraire ! Vous voici désormais curé, vous voici libre. En vous nommant à ce poste, j'ai voulu vous mettre à même de tenter, dans ce coin isolé et lointain, la réalisation pratique de maintes de ces réformes que vous avez, dans vos écrits, théoriquement énoncées. Je ne vous défends pas de continuer à écrire ; mais je crois que, là-haut, vous aurez mieux à faire. Sept cents âmes vous sont confiées. Que Dieu vous donne des forces et vous garde ! Adieu, Wieser ! » Le cinquième dimanche après Pâques, l'abbé Wieser faisait son premier sermon dans la petite église de Sainte-Marie-en-Torwald.

Tel est, en résumé, le prologue d'un roman qui vient de paraître en Allemagne, et qui, depuis

son apparition, y mène grand bruit. Il est intitulé : *la Lumière éternelle, récit tiré du journal d'un prêtre de la forêt*. Et comme le livre a près de cinq cents pages in-octavo, comme il porte sur la couverture l'image d'une grande croix, d'où sortent des rayons de clarté, on s'attend, après ce prologue, à une sorte de roman philosophique et religieux, discutant, sous la forme d'un récit, les plus graves problèmes de la conscience humaine. On se dit que, abandonné ainsi à lui-même, dans ce village perdu, l'abbé Wieser ne peut manquer de prendre les proportions d'un apôtre et de tenter, en effet, « la réalisation pratique » des réformes qu'il rêve. On le voit s'essayant à un rôle sublime, luttant pour assurer le triomphe de l'Evangile et pour rendre à la croix son « éternelle lumière ». On songe à la fois aux prédications du comte Tolstoï et aux beaux ouvrages de M. Ferdinand Fabre. Mais surtout on se rappelle ce mouvement de *christianisme social*, et qui, depuis quelques années, a poussé un si grand nombre de prêtres allemands, protestants et catholiques, à se mêler d'une façon très active à la lutte des classes. C'est un des héros de ce mouvement, sans doute, que l'auteur de *la Lumière éternelle* aura voulu nous montrer; un de ses héros, et peut-être un de ses martyrs; car la révolte n'est point aisée et risque fort d'être dangereuse, pour un humble curé de village autrichien ; et l'abbé qui prêche à son évêque la nécessité du mariage des prêtres semble bien avoir en lui toute l'étoffe d'un ré-

volté. Entre cet abbé indomptable et cet évêque inflexible, à quelle tragédie va-t-on assister?

II

On entre dans la lecture du roman, après ce prologue, et la première impression est toute de surprise. C'est, en effet, comme si ce prologue n'avait pas existé, et comme si l'abbé Wieser était simplement un brave homme de curé de campagne, doux et timide, envoyé, sur sa demande, dans un village du creux de la montagne. Pas une fois, durant les cinq cents pages, il ne fait mine de vouloir réaliser une seule « réforme » dans l'Eglise. Il dit sa messe, il prêche, il enseigne le catéchisme, il confesse et donne les sacrements, tout comme eût fait n'importe lequel de ses compagnons de séminaire. Nulle trace du révolté qui rêvait le mariage des prêtres, ni du hardi journaliste, ni de l'auteur de contes populaires. L'évêque, non plus, ne reparaît point : l'abbé Wieser se borne à lire en chaire ses mandements, pendant le carême, et à regretter que le style en soit trop fleuri. Ce n'est pas un apôtre que nous retrouvons, installé dans le vieux presbytère de Sainte-Marie-en-Torwald, mais seulement un témoin, un fidèle et minutieux chroniqueur travaillant à noter, jour par jour, les divers épisodes de la vie du village.

Tel il nous apparaît surtout dans la première

moitié du roman, qui forme, par elle-même, un roman entier. Six ans durant, de 1875 à 1881, son *Journal* nous renseigne sur les naissances et les morts, et les accidents, et les crimes, et sur l'état des récoltes, et sur les fêtes, sur tout ce qui se produit de nouveau dans ce petit village des Alpes styriennes. Nous apprenons à en connaître un à un tous les habitants : le forgeron Eschgartner, qui fait fonction de bourgmestre; son fils le petit Rolf, amoureux des livres et de la vie en plein air; la servante Regina, le sacristain Charles Gross, l'aubergiste, le maître d'école, et des paysans pauvres, et d'autres plus riches, et jusqu'à deux vauriens, Holz-Hoisel et Peter-Heissel, dont l'un a déjà commis un meurtre, et dont l'autre ne va point tarder à en commettre un. Tous ces personnages nous sont présentés tantôt de face et tantôt de profil, reparaissant, puis cédant la place à d'autres, sur la trame du récit de l'excellent curé. Point d'action centrale, mais une dizaine d'actions qui se poursuivent avec des intervalles et, dans l'ensemble, une longue chronique, nous initiant à tous les événements, petits ou gros, ordinaires ou exceptionnels, tragiques ou familiers, de cette humble paroisse de Sainte-Marie-en-Torwald.

C'est une paroisse très humble et ignorée du monde, très pauvre aussi, et exposée par sa situation à de continuels désastres. Inondations, avalanches, incendies, dures épidémies, pas une année ne se passe sans qu'un nouveau fléau

s'abatte sur elle. Et cependant c'est une paroisse parfaitement heureuse, s'accommodant si bien de son isolement, et de sa pauvreté, et de ses fléaux mêmes, qu'on comprend que l'abbé Wieser y ait perdu son envie de « réaliser des réformes ». Avec toute sorte d'instincts brutaux et d'habitudes grossières, les habitants de Sainte-Marie ont fidèlement gardé les mœurs d'autrefois. Ils sont naïfs, pieux, attachés à leur sol, toujours prêts à s'entr'aider en cas de besoin. Des siècles de vie commune ont fait d'eux une seule famille. Et quand quelque bonne fortune échoit à l'un d'entre eux, c'est une fête pour le village entier; et quand l'un d'entre eux perd sa maison ou son bien, c'est le village entier qui lui vient en aide. Riches et pauvres, d'ailleurs, obéissent également à l'autorité paternelle du bourgmestre, le prenant pour conseil en toute circonstance : allant jusqu'à lui permettre, s'il le juge à propos, de vider leurs greniers pour le salut de la commune. Ce digne bourgmestre et le curé sont les deux chefs de la famille. Nulle trace de police, ni de tribunal, ni de prison. Et puis chacun, après cela, se fait justice s'il le faut.

Mais le bonheur de ces braves gens leur vient surtout de ce qu'ils ignorent le reste du monde. Ne connaissant pas d'autre existence que la leur, ils n'ont aucune peine à s'en contenter. Et c'est, en vérité, le seul point par où la première partie du roman se rattache à la seconde, qui

occupe, dans le livre, les deux cents pages suivantes.

Cette seconde partie est, en effet, expressément consacrée à soutenir une thèse, mais non pas une thèse religieuse, comme semblait l'annoncer le prologue : elle a pour objet de prouver que ce qu'on appelle le progrès n'est pour les hommes qu'une source de souffrances, et que rien n'est tel, si l'on veut vivre heureux, que de rester attaché aux coutumes anciennes. Du jour où le progrès pénètre à Sainte-Marie, c'en est fait du bonheur de ce tranquille village. Et de quelle façon le progrès y pénètre, les formes diverses qu'il y revêt tour à tour, et les ravages profonds qu'y laisse chacune d'elles, c'est encore l'abbé Wieser qui se charge de nous le montrer, sans cesser toutefois de s'en tenir à son rôle de témoin et de chroniqueur.

Il nous présente d'abord des touristes arrivant par hasard à Sainte-Marie, admirant la sauvagerie et la beauté du site, s'y installant pour l'été, y amenant, l'été suivant, d'autres « amis de la nature ». Le village devient célèbre. On y ouvre des hôtels, un casino ; on y construit des routes, et bientôt un chemin de fer. Et les habitants, au contact de la « civilisation », ne tardent pas eux-mêmes à se « civiliser ». L'argent, que jusque-là ils ignoraient, est désormais leur principal souci ; encore dédaignent-ils de le gagner par un long travail, tandis qu'il leur suffit, pour s'enrichir, de louer leurs maisons et d'écorcher les touristes. La foi s'en va,

et l'église se vide. Et du même coup s'en vont la confiance mutuelle, l'attachement au sol, la résignation, le bonheur de vivre. Nous avons là, en quelque cent pages, un tableau complet de la naissance d'une « station » au sommet des Alpes.

Mais, à Sainte-Marie-en-Torwald, ce changement en entraine un autre, plus funeste encore. La « station alpestre » peu à peu se transforme en centre industriel, et les hôtels, les pensions cèdent la place à de sombres usines. Un Juif converti, le baron de Yark, venu d'abord en touriste, s'aperçoit que le pays est riche en divers minerais et capable de fournir une excellente matière à la spéculation. Mines, fonderies, verreries, il y installe tout cela, en même temps qu'il se fait construire un château dominant le village. Il devient le seigneur de Sainte-Marie, maître absolu de la région, disposant à son gré des malheureux habitants. C'est une ère de dure servitude qui s'ouvre pour eux, jusque-là si libres et si jaloux de leur liberté. Leurs terres, leurs maisons, tout ce que de père en fils ils avaient précieusement gardé, tout finit par tomber entre les mains du baron ; et quand ils n'ont plus rien que leurs bras, ils lui vendent leurs bras, se résignant à la pénible et fatigante condition d'ouvriers. Un beau jour, leur maître baisse leurs salaires; ils se mettent en grève, incendient le château, s'apprêtent à massacrer patrons et contremaîtres, et à se massacrer les uns les autres par-dessus le marché, lorsque les

gendarmes réussissent à les maîtriser. Car, avec la servitude, deux autres maux sont tombés sur ces misérables : l'alcoolisme et le socialisme. Et d'aucun des trois ils ne pourront se guérir.

C'est la véritable conclusion du roman, la seule qui découle des faits racontés. Il n'y a pas jusqu'à la première partie qui ne contribue à la renforcer, par le contraste même de l'impression de paix et de bonheur qui s'en dégage avec les sinistres tableaux des pages suivantes. L'auteur, évidemment, a voulu nous montrer combien il y avait peu de profit, pour un peuple, à échanger son ancien état de vie contre les soi-disant conquêtes de la civilisation. Mais la religion, comme l'on voit, ne joue aucun rôle dans toute l'histoire, à cela près que, dans la mesure où le progrès envahit le village, l'église se dépeuple et la foi diminue. Avec le flot des touristes, Darwin, Büchner, Nietzsche pénètrent à Sainte-Marie, où les suivront bientôt Karl Marx et Bakounine. Les paysans ne retiennent d'eux que de vaines formules qu'ils ne comprennent pas ; mais ils comprennent du moins que l'autorité du catéchisme n'est pas aussi universelle qu'ils se l'imaginaient ; et il ne leur en faut point davantage pour les conduire désormais à la dédaigner.

L'auteur aurait donc pu arrêter son récit à la ruine définitive de Sainte-Marie-en-Torwald. Le roman aurait été un plaidoyer contre le soi-disant progrès; il aurait signifié que « l'éternelle lumière » qui vient aux hommes de la

parole de Dieu valait mieux pour leur bonheur que les « lumières » de toute sorte qu'on s'efforce aujourd'hui de lui substituer. Mais sans doute cette signification, qui est pourtant la seule qui ressorte de son livre, lui aura, en fin de compte, paru trop banale, ou trop « cléricale ». Toujours est-il que, se rappelant son prologue, il a cru devoir lui donner pour pendant une sorte d'épilogue, où, brusquement et sans l'ombre de motif, l'abbé Wieser recommence à se révolter. Lui qui, durant le cours du récit, a été si sage et s'est tenu si tranquille, tout entier à l'accomplissement de ses devoirs de prêtre, le voici qui, vers la fin du livre, découvre que sa religion est insuffisante et vaine, et cela simplement parce qu'elle ne lui a point donné le moyen de préserver ses paroissiens de la ruine et de la corruption où il les voit tombés. Il découvre tout d'un coup que les trois seuls hommes de sa paroisse qui soient restés honnêtes sont aussi les seuls qui n'aient jamais admis la doctrine catholique : l'un est un Juif, l'autre un athée, le troisième un *évangéliste* à la manière de Tolstoï : et c'est encore une découverte qui réveille ses doutes. Et le malheureux meurt fou, comme était mort son prédécesseur. Mais on ne peut s'empêcher de croire que sa folie a commencé dès le début de cet épilogue, dès qu'il a eu l'idée extraordinaire de détourner de la foi catholique un jeune orateur socialiste, qui de tout son cœur voulait s'y convertir. « Allez plutôt là-haut voir Rolf le bûcheron, lui

seul vous dira ce qu'il convient de croire », dit cet invraisemblable prêtre au jeune néophyte ; et ce Rolf qu'il admet pour maître est un vrai mécréant, contempteur déclaré des prêtres et de l'Eglise et de tout ce qui ressemble à un culte ou à une prière. C'est ce Rolf qui enterre le curé, à la dernière page du livre ; il élève sur son tombeau une croix de fer où il inscrit cette devise : *La lumière éternelle est l'amour.*

III

Encore ai-je peur de n'avoir pas suffisamment expliqué, dans cette analyse sommaire, la profonde incohérence des diverses parties du roman. Ce n'est pas seulement un ouvrage mal composé : quatre histoires s'y trouvent en quelque sorte accolées, dont trois au moins, loin de s'enchaîner, se contredisent l'une l'autre. Le soi-disant auteur du *Journal*, l'abbé Wieser, se montre à nous sous trois aspects différents, sans que nous puissions deviner les raisons de ces différences. Et l'on dirait que M. Rosegger s'est fait un jeu de nous dérouter, ou bien encore que lui-même n'a pas pris le temps de faire son choix parmi les divers sujets qui lui étaient venus à l'esprit.

Mais son livre, avec tout cela, n'est pas banal ; et le succès qu'il a obtenu en Allemagne s'explique aisément. Ses défauts, d'abord, sont de ceux pour lesquels le public allemand n'a jamais

été bien sévère. A peine si l'on semble s'être aperçu de son désordre, de son manque de suite, du désaccord entre la thèse qu'il annonçait et celle qui s'y trouvait réellement soutenue. On n'y a vu que l'intention de soutenir des thèses, de remuer de grandes idées religieuses et morales. Et, comme l'auteur, au début et à la fin du récit, parlait de l'incompatibilité de l'état présent de l'Eglise avec l'état présent de la société, on n'a point fait difficulté d'admettre que le récit tout entier avait pour objet de le démontrer. Dans la chronique villageoise de l'abbé Wieser, on s'est accordé à découvrir un pamphlet anticatholique : un pamphlet *chrétien-social*, ont ajouté les uns ; d'autres ont dit *libertaire*.

Et puis, l'auteur de *la Lumière éternelle*, M. Peter Rosegger, n'est pas le premier venu. C'est au contraire l'un des auteurs les plus lus de l'Allemagne, et l'un des plus aimés. Depuis quarante ans bientôt qu'il décrit les mœurs et les paysages de son pays natal, la critique n'a guère pris la peine de s'occuper de lui ; mais il en va en Allemagne un peu comme en France : les œuvres qui font le plus de bruit ne sont pas celles qu'on achète le plus. Ou plutôt il en va ainsi en Allemagne bien davantage encore qu'en France, car on y trouve des auteurs dont personne, pour ainsi dire, n'a jamais parlé, et qui sont cependant devenus populaires. Ce sont pour la plupart des auteurs provinciaux, n'ayant pas d'autre objet que de peindre le coin de

terre où ils se sont fixés. Plusieurs écrivent même dans des dialectes locaux, fort malaisés à comprendre pour des étrangers. Il y en a de Suisses et de Westphaliens, et des Hanovriens, et des Badois et des Tyroliens. Mais, depuis la mort de Gottfried Keller et de Fritz Reuter, aucun n'est aussi goûté que le Styrien Rosegger, auteur de *Ma Forêt natale*, du *Journal d'un Maître d'école*, du *Chercheur de Dieu* de *Jacob le dernier*, de *Pierre Mayr l'aubergiste*, et d'une trentaine d'autres romans et recueils de contes, sans compter cette *Lumière éternelle*, qui nous occupe aujourd'hui.

En France même, durant ces dernières années, on a maintes fois essayé de le présenter au public. Mais le charme ténu de ses récits s'évapore dès qu'on tente de les traduire : et puis on les a, jusqu'à présent, assez mal traduits ; et c'est encore une détestable méthode, pour nous intéresser à un auteur étranger, de nous déclarer tout d'abord qu'on va nous offrir des chefs-d'œuvre.

Des chefs-d'œuvre, M. Pierre Rosegger n'en a point produits; et si populaire qu'il soit dans l'Allemagne entière, ce n'est certainement pas un grand écrivain. Fils de paysans, d'abord berger, puis apprenti tailleur, il avait dix ans quand il apprit à lire; et il y a bien des secrets du métier des lettres qu'on sent trop qu'il a toujours négligé d'apprendre. Il ne sait ni composer un récit, ni pousser à fond le développe-

ment d'une idée. Se restreindre, donner à sa pensée une forme serrée et précise, éviter les répétitions et les détails inutiles, cela non plus, il ne le sait guère. Les défauts de son dernier roman se retrouvent jusque dans ses contes; et un critique a même pu dire que, de toutes ses œuvres, *la Lumière éternelle* était, littérairement, la plus irréprochable.

Quarante ans de littérature, ni de nombreux voyages, ni la fortune, ni la gloire, n'ont empêché M. Rosegger de rester un paysan. Mais rien aussi ne l'a empêché de garder au fond de son cœur tous les instincts de sa race ; et je ne crois pas que jamais un conteur provincial ait mieux connu, mieux compris, et mieux senti les caractères particuliers de sa petite patrie. Ses récits ne sont pas des récits de lettré; mais non seulement ils nous dépeignent exactement la physionomie des villages styriens, ils nous en révèlent l'âme tout entière, avec une vérité d'autant plus frappante qu'on la devine plus irréfléchie, et, en quelque sorte, inconsciente.

Son nouveau roman en est une preuve nouvelle, et des plus curieuses et des plus typiques. Il s'y est efforcé, évidemment, de s'élever au-dessus du niveau ordinaire de ses tableaux styriens. Entraîné dans le courant général, il a voulu, lui aussi, écrire un roman philosophique, un grand roman où il traiterait des problèmes religieux et sociaux à l'ordre du jour. Et, au lieu d'un grand roman, il a produit, en réalité, quatre tableaux de mœurs maladroitement accouplés;

et, au lieu de la thèse religieuse qu'il rêvait de soutenir, la seule thèse qu'il ait réellement soutenue, la seule qu'il ait développée tout au long et appuyée sur des arguments sérieux, est une thèse pour ainsi dire *paysanne*, celle-là même qui devait tenir le plus au cœur d'un ancien berger : il a fait de son roman une protestation, au nom de la nature, contre la soi-disant civilisation, meurtrière des beaux sites et des belles coutumes. Oubliant ses ambitions de philosophe et de théologien, il ne s'est souvenu que de l'heureuse vie dont il avait été témoin jadis, dans sa forêt natale, et des influences funestes qui, peu à peu, sont venues la détruire. Bien d'autres avant lui avaient soutenu la même thèse ; mais personne n'y avait mis une passion aussi ardente, personne n'y avait dépensé autant de lui-même. Les autres avaient haï le « progrès » par réflexion ; M. Rosegger le hait comme un ennemi personnel ; et l'on sent qu'il se serait fort bien accommodé de voir le reste du monde corrompu et gangrené par la civilisation, si seulement elle avait épargné les hameaux forestiers des Alpes de Styrie.

La partie de son livre qu'il a consacrée à cette thèse est loin, cependant, d'être la meilleure. Il a voulu trop prouver ; et plusieurs des faits qu'il raconte ont des airs d'arguments qui nous empêchent d'en être touchés ; tandis que jamais, au contraire, il n'a rien écrit de plus touchant,

ni de plus naturel, ni de plus charmant, que l'autre partie, celle où il a dépeint la prospérité de Sainte-Marie-en-Torwald avant la malfaisante invasion du progrès. J'ai dit combien de types divers il y avait mis en scène; mais je voudrais pouvoir dire encore la vie qu'il leur a prêtée, et avec quelle pénétrante sympathie il les a étudiés. A elle seule, cette partie suffirait à justifier le succès du livre. Avec toutes ses maladresses de forme, elle est à la fois éloquente et simple, pleine d'émotion et de vérité. La nature aussi y joue son rôle à côté des hommes: une nature tantôt terrible et d'une féroce grandeur, tantôt infiniment douce, souriant aux parfums des fleurs et à la chanson des oiseaux. Sans cesse des paysages s'entremêlent au récit; ou plutôt la nature et les hommes nous apparaissent intimement unis, fondus par le long contact en une vie commune. Et ce sont des scènes tour à tour tragiques et familières : des inondations, des avalanches, et puis des bénédictions de moissons, des danses sur l'herbe au soleil couchant; ou bien encore de naïfs épisodes tels que celui-ci :

« En sortant de la forêt, ce matin, j'ai aperçu le petit Rolf, le fils du forgeron. Il se tenait immobile devant un buisson de ronces. — Que fais-tu là, Rolf? — Il ne répond rien et me regarde dans les yeux. Et je découvre alors un spectacle horrible. A une branche d'épine des scarabées sont accrochés, par rang de taille, chacun ayant le corps traversé d'une pointe. —

Qui a fait cela ? demandé-je au gamin. — Un oiseau, Monsieur le curé ! — Un oiseau ? Martyriser ainsi de pauvres créatures ! Jamais un oiseau n'en serait capable ! — Je l'ai vu, Monsieur le curé. — Silence ! lui dis-je. C'est toi qui l'as fait !

« Il me regarde de nouveau bien en face, et se tait. Et moi, tout bouillant de colère, je lui crie : — Méchant garçon, combien je me suis trompé sur ton compte ! Avoir l'air d'un petit saint, se plonger dans la lecture de livres pieux, et torturer ainsi des bêtes sans défense ! Est-ce donc là ce que le Christ t'a appris ? Va-t'en d'ici, misérable !

« Il s'est détourné, puis, baissant la tête, a poursuivi son chemin.

« Ce soir, je rencontre le maître d'école : — Quelle éducation donnez-vous donc aux enfants ? Voilà qu'un de ces petits drôles s'amuse à enfiler des insectes sur des épines ! Et il ment, pardessus le marché ! Il nie ! Il dit que c'est un oiseau qui est le seul coupable !

« Le maître d'école est d'abord un peu interloqué. Et quand enfin il m'a compris : — C'est en vérité chose possible que l'enfant ait dit vrai, Monsieur le curé. *Lanius collurio*, c'est le nom de cet oiseau, l'émerillon à dos rouge, qui imite si gaîment la voix des autres oiseaux. Bien souvent on peut l'entendre dans notre forêt. C'est lui qui attrape les insectes et les enfile aux épines, tout comme le boucher accroche ses veaux, par rang de grandeur.

Sur quoi me voici tout confus de la leçon. J'ai honte de mon ignorance, honte d'avoir été si injuste. Je cours chez le forgeron, et, avisant l'enfant : — Pourquoi, lui crié-je, ne t'es-tu pas défendu? Tu mériterais qu'on te tirât les oreilles! On t'accuse à tort et, méchamment, tu te tais!

« — Ce n'est pas méchamment, me répond le gamin. Que c'est l'oiseau qui a fait la chose, je vous l'ai dit tout de suite. Et quand j'ai vu que vous ne me croyiez pas, j'ai pensé qu'il n'y avait rien à tenter contre cela. Je savais qu'on ne doit jamais contredire M. le curé. »

IV

UN ROMANCIER DANOIS

M. PETER NANSEN[1]

I

« Il n'y a pas de nos jours un seul écrivain dont l'œuvre soit aussi une que celle de Peter Nansen, et traduise aussi profondément l'évolution d'une âme. Chacun des livres du jeune romancier danois fait corps avec les autres; ils sont tous comme les branches d'un grand arbre, plein de vigueur et de beauté. Et il n'y a pas non plus d'écrivain moderne qui mette dans son œuvre autant de lui-même, de sorte que ses livres ont un double intérêt, nous touchant à la fois par leur haute valeur littéraire et par l'aspect nouveau sous lequel la personne de leur auteur s'y révèle à nous. »

C'est en ces termes qu'un critique allemand, M. Félix Poppenberg, appréciait naguère le talent de M. Peter Nansen; passant ensuite à

[1] *Un Heureux Mariage; — le Journal de Julie; — Marie; — la Paix de Dieu; — la Première Année à l'Université.* 5 volumes, Copenhague et Berlin, 1892-1897.

l'analyse de ses romans, il y découvrait mille vertus plus fortes, plus nouvelles, plus précieuses les unes que les autres, la vérité des peintures et leur poésie, la grâce des sentiments, l'éloquence du style, sans compter cette « modernité », cette hardiesse dans le choix des sujets et dans leur expression, qui paraît constituer désormais, aux yeux des critiques allemands, une des conditions essentielles de l'origine littéraire. Et, quant à la « personne » de M. Nansen, cette personne qui se reflète si fidèlement dans son œuvre et d'où vient à celle-ci un tel surcroît d'intérêt, voici comment M. Poppenberg essayait de la définir : « Nous y retrouvons avec une émotion infinie, disait-il, tous ces mélanges et toutes ces contradictions, toute cette variété d'associations et de nuances dont est faite aujourd'hui notre sensibilité. L'amour de la vie y alterne avec une profonde lassitude, la soif du plaisir avec le dégoût. Joignez à cela des nerfs si impressionnables que ce qui est antipathique à l'homme raffiné leur cause, à eux, une véritable souffrance physique. Un besoin d'indépendance constant et foncier, une horreur instinctive de tout programme et de toute réglementation. Car Peter Nansen est avant tout un artiste; il entend se créer à soi-même sa vie et en rester maître, et rejeter loin d'elle les misères et les platitudes de la réalité. C'est un artiste, et du seul point de vue de l'art il juge toutes les choses de ce monde. Il aime le luxe, et il aime l'or, mais seulement comme

un moyen d'atténuer un peu la laideur de la vie. Et c'est de la même façon qu'il aime l'amour. Rien ne lui plaît autant que le jeu de sentiments délicats et légers, sans cesse changeants. Dans l'amour aussi il sait rester un artiste plein de fantaisie et de raffinement. Et d'année en année, à travers les crises amoureuses, son cœur devient plus jeune, plus pur et plus riche. Il a beau jeter au vent ses trésors, comme un roi prodigue, il ne fait point banqueroute. Toujours de nouvelles étincelles jaillissent de la cendre. »

Le portrait se poursuivait longtemps encore, sur ce même ton d'enthousiasme lyrique, et avec cette même abondance de renseignements imprévus. Il nous révélait, par exemple, que M. Peter Nansen déteste le mariage, qu'il « dépense ses krones en bibelots, en étoffes, en dentelles, dont il fait hommage aux passagères maîtresses de son cœur », qu'en amour il ne « cherche pas la grande passion, par peur des responsabilités, par haine des gros mots et des scènes violentes », et que d'ailleurs ses oreilles « commencent à se fatiguer d'entendre, à sa porte, le continuel frou-frou de robes de soie ».

Mais ce n'est point pour sa valeur littéraire que j'ai cité cette étude de M. Poppenberg, ni même pour la portée de ses renseignements biographiques et critiques. Je l'ai choisie, un peu au hasard, comme un spécimen de la façon dont l'œuvre de M. Peter Nansen est aujourd'hui appréciée en Allemagne, ou plutôt de la

façon dont elle y était appréciée, il y a un an ou deux, car, depuis lors, la situation littéraire du jeune écrivain danois s'y est encore accrue considérablement. Je ne crois pas qu'il y ait désormais un romancier, allemand ou étranger, dont les nouveaux livres soient attendus avec plus d'impatience. La gloire de ce débutant a laissé bien loin derrière elle les renommées, un moment si brillantes, de MM. Strindberg, Arne Garborg, Knut Hamsun, et des autres jeunes auteurs scandinaves. Ses livres paraissent maintenant à Berlin en même temps qu'à Copenhague : on les traduit dans toutes les langues, et je pourrais citer des critiques russes, hollandais, voire français, qui en parlent avec au moins autant d'enthousiasme que M. Félix Poppenberg. Le Danemark, grâce à lui, est en train de se substituer à la Norvège dans l'admiration de l'Europe, réalisant ainsi un vœu qu'il exprimait lui-même, le plus ingénument du monde, l'année passée, dans un article de la *Neue Deutsche Rundschau*. « Nous autres Danois, disait-il, nous avons la conviction de mériter autant que les Norvégiens qu'on prenne garde à nous. Quand l'Europe daigne abaisser son regard sur les pays scandinaves, c'est la Norvège qu'elle aperçoit au premier rang ; mais cela provient de ce que les Norvégiens, plus adroits que nous et plus entreprenants, ont seuls eu le courage de faire appel à l'Europe. Et moi, Danois, je dis maintenant aux lecteurs de l'étranger : « Quand vous daignerez encore

« abaisser vos regards sur les pays scandinaves, « ne manquez pas de prendre garde au Dane- « mark ; c'est lui qui vous paraîtra le plus proche « de vous. »

L'Europe s'est rendue à cette invitation. Et si peut-être M. Ibsen et M. Biörnson restent plus fameux que M. Nansen, certainement du moins on ne lit pas leurs livres davantage que les siens. En Allemagne surtout, sa popularité grandit de jour en jour. Ses romans ont beau être tirés à plusieurs éditions, il faut les attendre des semaines entières, dans les cabinets de lecture, avant d'être enfin admis à les lire. La presse, d'autre part, est unanime à les louer. « Peter Nansen, disent *les Nouvelles de Hambourg*, est un poète d'une originalité merveilleuse, un vrai *minnesinger* qui nous fait entendre, dans sa prose rythmée, des accords jusque-là ignorés de nous. » *La Revue de l'Allemagne de l'Est* déclare que ses romans abondent en beautés si profondes et si nouvelles qu'on ne voit guère personne qui puisse lui être comparé. *La Gazette de Francfort* admire la façon dont « toutes les pages de son œuvre débordent de tempérament et de flamme, et dont une adorable naïveté s'y mêle aux sentiments les plus raffinés de la *superculture*. » La *Gazette de Voss* affirme que ses livres « appartiennent à la catégorie si rare, et d'autant plus précieuse, des petits livres du cœur. » Ce n'est ainsi qu'un concert de louanges, et tel que depuis longtemps on n'en avait pas entendu. M. Nan-

sen est, décidément, l'écrivain à la mode. Quatre ou cinq ans lui ont suffi pour prendre, dans les pays scandinaves et germaniques, une situation analogue à celle qu'occupent, en Italie, M. d'Annunzio et M. Couperus en Hollande. Et tôt ou tard, sans doute, sa célébrité essaiera de pénétrer jusque chez nous, où déjà une « jeune revue » a publié la traduction d'un de ses romans. D'où lui vient donc cette célébrité, et qu'a-t-il mis dans son œuvre qui lui ait valu un si rapide et si éclatant succès ?

II

Si l'on en excepte de nombreux articles de journal, et quelques nouvelles assez insignifiantes, l'œuvre de M. Peter Nansen tient tout entière en cinq romans : *Un heureux mariage*, *le Journal de Julie*, *Marie*, *la Paix de Dieu* et *la Première année à l'Université*. Je viens de les lire tous les cinq, dans leur suite, puisque aussi bien M. Poppenberg m'avait prévenu qu'ils étaient « comme les branches d'un grand arbre »; et je veux essayer d'abord d'en raconter les sujets, le plus brièvement, mais le plus exactement possible.

Iermer, le héros d'*Un heureux mariage*, apprend le mariage d'un de ses camarades de collège, Mogensen, avec une très jolie jeune fille qu'il a deux ou trois fois remarquée dans la rue. Il s'empresse de renouer connaissance

avec Mogensen, devient l'amant de sa femme; et le ménage à trois mène la vie la plus douce et la plus paisible, jusqu'au jour où Mme Mogensen introduit dans la maison un nouvel ami, un jeune viveur, dont Iermer ne manque pas d'être bientôt jaloux. Explication, querelles, menaces de rupture. Et comme Mme Mogensen s'obstine à ne point chasser le nouvel ami, Iermer, exaspéré, engage le mari à surveiller ses sorties. Mais le mari a dans la vertu de sa femme une confiance que rien ne saurait ébranler; il transporte sur le second amant l'affection qu'il avait accordée au premier; et, à la fin du livre, Iermer, marié lui-même et déjà trompé, apprend que son remplaçant auprès de Mme Mogensen est à son tour sur le point d'être remplacé.

Le *Journal de Julie* nous raconte les aventures psychologiques d'une petite jeune fille de bonne race bourgeoise qui se désole de la médiocrité de son entourage, et s'ennuie, et pleure, rêvant d'un prince inconnu qu'elle pourrait aimer. Elle trouve son prince, un beau jour, sous les espèces du comédien Alfred Mœrk; aussitôt elle lui écrit; le comédien répond, et des relations galantes ne tardent pas à s'engager entre eux. Mais Julie est trop amoureuse du comédien; elle le fatigue de ses lettres interminables, de ses continuels rendez-vous; et Alfred Mœrk finit par lui déclarer qu'il a assez d'elle.

Marie porte en sous-titre: *le Livre de l'Amour*. C'est l'histoire d'un jeune homme qui, après avoir

séduit la jeune et naïve Marie, essaie de l'abandonner, pour passer à d'autres conquêtes. Mais il découvre que son cœur est pris. Et comme sa maitresse est sur le point de se marier, il convient avec elle qu'elle devra se partager entre son mari et lui. Encore l'idée de ce partage, à son tour, lui paraît-elle trop pénible ; et c'est lui-même qui, au dénouement, épouse Marie.

Dans *la Paix de Dieu*, un poète, chassé de Copenhague par son dégoût du monde, rencontre à la campagne une belle et noble jeune fille qui s'éprend de lui. Elle lui propose de devenir sa femme, il y consent, et le mariage est sur le point d'être célébré, lorsque la jeune fille meurt, tuée par le mouvement brusque des ailes d'un moulin à vent. Le poète l'enterre et s'en retourne à Copenhague pour y reprendre sa vie d'autrefois.

Enfin *la Première Année à l'Université* est un roman par lettres. Nous y voyons comment, en quelques mois, le séjour d'une grande ville change l'âme d'un jeune homme, l'affranchissant d'une foule de scrupules et de préjugés. De la fin d'août aux premiers jours de décembre, l'étudiant Emile Holm trouve le moyen de se brouiller avec sa famille, de rompre avec une jeune fille qui l'aime et avec qui il s'est secrètement fiancé, de séduire et d'abandonner une autre jeune fille, de faire d'innombrables dettes, de perdre jusqu'aux moindres vestiges de son ancienne foi religieuse, et de quitter l'Université pour devenir journaliste, après avoir vendu

à M. Peter Nansen toutes les lettres qu'il a reçues de ses parents, de ses amis, et de ses maîtresses, durant ces quelques mois si excellemment employés.

Voilà quels sont les sujets des cinq romans de M. Nansen. Ils n'ont, comme l'on voit, rien de très nouveau, et il n'y en a pas un seul qu'on ne se souvienne d'avoir déjà rencontré autre part. Mais surtout ils n'ont rien de très relevé, ni, pour ainsi parler, de particulièrement « scandinave ». En vain on y chercherait l'ombre d'un symbole ou d'une thèse, ou même d'une observation un peu générale. Ce sont de simples épisodes de la vie amoureuse ; et à l'exception de la petite idylle provinciale de *la Paix de Dieu*, qui fait songer à *Graziella* et à certains romans de M. Loti, on les dirait sortis directement de l'œuvre de nos naturalistes d'il y a quinze ans, ou des premiers auteurs du Théâtre-Libre.

Peut-être, après cela, M. Nansen répondra-t-il qu'il ne connaît aucun de ces écrivains, n'ayant jamais lu que son compatriote le philosophe Kirkegaard, ce mystérieux Kirkegaard dont les œuvres auraient été, suivant M. Georges Brandes, l'unique lecture de M. Ibsen. Mais alors c'est qu'on n'a pas besoin de connaître de belles œuvres pour en subir l'influence, car rien ne ressemble autant aux sujets des romans de M. Nansen que ceux de quelques nouvelles de Maupassant, de certaines pièces de M. Ancey,

d'*Une belle journée* de M. Céard, et des romans et contes de M. Paul Alexis.

L'amant qui, après s'être installé dans le ménage de sa maîtresse, se voit un jour supplanté par un amant nouveau et essaie d'éveiller contre lui la jalousie du mari, le beau comédien qui, ayant séduit une jeune fille, se fatigue d'elle et l'abandonne; l'étudiant qui, à peine sorti de sa petite ville, fait peau neuve et devient un mauvais sujet; l'amoureux égoïste qui, craignant le mariage, marie la femme qu'il aime avec un autre homme : ne sont-ce pas là pour nous autant de vieux amis, et qui nous ramènent au temps déjà lointain où nos jeunes romanciers et auteurs dramatiques, par manière de plaisanterie, s'ingéniaient à diffamer la nature humaine?

Et cependant le succès de ces romans de M. Nansen n'est pas seulement très vif, aussi bien en Allemagne que dans les pays scandinaves, il est encore, en un certain sens, tout à fait légitime. Et je distingue deux raisons qui, entre autres, suffiraient à elles seules pour le justifier.

La première est que, au service de ces sujets souvent traités avant lui, M. Nansen apporte une certaine habileté technique et même un véritable talent de conteur. N'étant pas, comme la plupart des écrivains scandinaves, gêné par le goût du symbole, ni d'ailleurs par aucun principe d'aucune sorte, il s'en trouve infini-

ment plus à l'aise pour donner à ses récits le relief, la clarté, la variété qui conviennent. Ses livres sont très courts, très simples, débarrassés de toutes digressions inutiles ; et je ne crois pas que, même en France, on en trouve beaucoup de mieux composés. Quelque opinion qu'on en ait, on ne s'ennuie pas à les lire. Et non seulement ils ne sont pas ennuyeux, au sens le plus ordinaire du mot, mais on ne saurait s'empêcher de reconnaître qu'ils ont même, dans l'ensemble, une excellente tenue littéraire. Une poésie assez agréable, encore qu'un peu facile, s'y entremêle sans cesse au réalisme des peintures ; les images sont heureusement choisies, l'analyse des sentiments conduite d'une main très légère. Tout cela, en vérité, sent plutôt l'adresse acquise que le vrai instinct, et il n'y a pas jusqu'aux passages les plus pathétiques où l'on n'ait l'impression d'un certain apprêt. Mais si M. Nansen a trop uniquement en vue de plaire à son lecteur, du moins ne peut-on pas nier qu'il réussisse à lui plaire.

Et s'il n'est original ni dans le choix de ses sujets ni dans sa façon de les traiter, il a pourtant quelque chose qui le distingue de la plupart de ses confrères, quelque chose qui lui appartient bien en propre et par où ses livres sont vraiment nouveaux. Cet habile conteur d'anecdotes galantes est, avec cela, un zélé *nietzschéen*. Non pas qu'il se préoccupe de suivre l'auteur de *Zarathustra* dans le détail de ses théories, ni même qu'il accorde la moindre

part, dans ses romans, à la fameuse conception du *super-homme*, mieux faite, cependant, pour relever du roman que de la philosophie. De toutes les doctrines successives de Nietzsche, il n'a retenu que deux choses : la haine de la vieille morale et l'affirmation du droit qu'il y a, pour tout homme, à jouir librement, pleinement, de sa vie. Mais soit que ces deux principes aient concordé chez lui avec un sentiment naturel, ou qu'il ait mis à se les assimiler sa souplesse, sa finesse et son habileté ordinaires, ils forment en quelque sorte la base morale de chacun de ses livres; et c'est eux qui en constituent la grande, la principale, ou pour mieux dire l'unique originalité.

Rien de curieux, à ce point de vue, comme de comparer ces livres du jeune auteur danois avec les œuvres françaises traitant des mêmes sujets. Ce qui n'était, pour les naturalistes, que simple affaire de satire ou de caricature, M. Nansen nous le présente, avec un sérieux parfait, comme les actions du monde les plus naturelles. L'amant d'*Un heureux mariage* est, à beaucoup près, le personnage le plus sympathique du roman ; et quand il partage son affection entre sa maîtresse et le mari de celle-ci, quand ensuite il s'indigne de se voir remplacé, quand il dénonce la jeune femme, ne croyez pas que l'auteur en prenne occasion pour rire, ou pour moraliser : il entend au contraire nous apitoyer sur les souffrances de cette âme d'élite, condamnée par sa supériorité même à ne point trouver le bonheur. Dans

le *Journal de Julie*, c'est Julie qui est ridicule à force de tendresse et d'ingénuité, tandis que son séducteur, le comédien Alfred Mørk, est une manière de héros; et tout en nous refusant à voir dans ce personnage, ainsi que nous y invite M. Poppenberg, l'incarnation de M. Nansen lui-même, nous sentons bien que le principal objet du livre est de nous le faire admirer.

L'histoire de l'étudiant Emile Holm, rompant avec ses parents, délaissant sa fiancée, débauchant une autre jeune fille et la congédiant aussi, c'est, dans la pensée du romancier, le tableau des sacrifices que doit faire tout homme qui désire être libre et cultiver pleinement les fleurs de son moi. Et, si l'amant de Marie, à la fin du livre, se résigne à se marier avec celle dont il avait projeté de faire la femme d'un autre homme, M. Nansen a bien soin de nous présenter son cas comme une exception, un coup de folie, d'autant plus émouvant qu'il est plus insensé. Dans *la Paix de Dieu* même, le seul de ces cinq romans où le mariage soit admis sans trop de répugnance, voici en quels termes le héros résume ses impressions, lorsque la jeune fille qu'il aimait vient de mourir près de lui : « Cette année, écrit-il dans son journal, a-t-elle donc été vaine pour moi? S'effacera-t-elle sans laisser de traces, comme un beau rêve enchanté? Non, certes. Elle m'a apporté cette paix divine où aspire l'univers entier. Je reviens dans la ville d'où je suis parti; mais je n'y reviens pas le même que j'en suis parti... Et toi, Grete, tu

m'as dis avec un ton de reproche, sur ton lit de mort, que je te laissais mourir vierge entre mes bras. Je sais, en effet, moi aussi, que nul bonheur n'aurait pu être plus grand pour moi que de reposer à ton côté, sur notre lit nuptial. Mais à défaut de ce bonheur parfait, ma pure fiancée, tu m'as appris le charme du désir irréalisé, le bonheur qu'il y a à s'être trouvé un moment sur le chemin du bonheur... Et je pense, maintenant, que ces ailes du vieux moulin qui t'ont tuée ne méritent peut-être pas nos malédictions. Peut-être ont-elles au contraire agi envers toi avec douceur et bonté, en te prenant ainsi ta vie sans que tu le sentes, avant l'heure terrible où moi, quoi que j'en veuille, j'aurais été forcé de remettre en mouvement les ailes de mon moulin, ces ailes à l'abri desquelles tu avais rêvé de trouver ton repos. Et ton souvenir, Grete, va être plein pour moi de leçons précieuses ! »

Toute l'œuvre de M. Nansen est écrite sur ce ton. Il y règne un fonds d'immoralité absolue et comme inconsciente, sans ombre d'ironie ou de paradoxe. Rien ne s'y rencontre qui ressemble à un remords, à un mouvement de vraie bonté et de pitié effective. Les héros, ou plutôt le héros, — car c'est toujours la même figure sous des visages divers, — ne cesse pas un instant de tenir l'humanité, et les femmes en particulier, pour des instruments destinés à son plaisir personnel. Sauf peut-être dans le dernier chapitre de *Marie*, pas une fois il n'aime ; il se laisse

aimer. Et puisque cette conception spéciale de la vie est assurément ce qu'il y a dans ces romans de plus caractéristique, on me permettra bien d'en donner encore deux ou trois exemples, qui m'aideront d'ailleurs à faire apprécier la manière du jeune écrivain.

Nancy Mogensen, l'héroïne d'*Un heureux mariage*, s'étant avisée de dire à mon amant qu'elle craignait d'être un jour punie de sa coupable conduite, le jeune homme la prend sur ses genoux, et voici comment il lui répond, « avec un doux accent de reproche dans la voix » :

« Quelle enfant tu es! Essaie un peu, je t'en prie, de réfléchir sérieusement, et dis-moi envers qui tu te sens coupable! Les relations entre ton mari et toi sont-elles devenues pires, ou meilleures, depuis que tu t'es donnée à moi ? Etiez-vous plus heureux, auparavant ? ... Et maintenant, dis-moi, n'es-tu pas heureuse? (Elle l'approuva d'un signe de tête, en souriant, et lui serra la main d'une étreinte plus forte.) Et lui? Est-ce que jamais auparavant tu l'avais vu aussi satisfait ? N'est-ce pas comme si un poids lui était tombé des épaules ? N'a-t-il pas rajeuni, depuis que cette vie nouvelle s'est ouverte pour nous trois ? Il prend plaisir à son travail, il est enchanté de toi, et en moi il sait qu'il a un ami fidèle et sûr. Au surplus, tu sens bien tout cela, et dans le fond de ton cœur tu ne te reproches rien. Mais tu es contaminée, toi aussi, de l'universelle pruderie de ce temps. Nous avons aujourd'hui revêtu d'une importance capitale des choses qui sont, en réalité, les plus insignifiantes du monde. Comme si cela avait un sens, de faire

dépendre la valeur morale d'un homme du nombre de baisers qu'il donne, ou des conditions où il les donne! Mais c'est ainsi : il n'y a plus désormais un petit poète de vingt ans qui, ayant séduit une couturière, ne juge indispensable de prendre son aventure au tragique, tandis qu'il aura peut-être simplement procuré à cette créature le plus grand, le seul bonheur de sa vie! »

Mais infiniment plus curieuse et plus expressive encore est, dans le *Journal de Julie*, la longue lettre où le comédien Mœrk expose à la jeune fille les motifs qui le forcent à l'abandonner. Ces motifs se ramènent, d'ailleurs, tous à un seul : Mœrk est un « artiste », et son art exige de lui qu'il éprouve sans cesse des sentiments nouveaux.

« Il y a eu entre nous, écrit-il à Julie, un malentendu qui ne pouvait durer. Moi je voulais jouir de nos relations comme d'une oasis sur le chemin aride et tourmenté de ma vie; toi, tu rêvais de les voir durer indéfiniment. Et ainsi est arrivé, par degrés, tout naturellement, que ton jeune, fort et ardent amour a fatigué mon cœur, moins fait pour les longues tendresses. Nos relations ont pris une tournure plus sérieuse et plus importante que je n'avais d'abord projeté : elles sont devenues trop passionnées pour qu'il me soit possible de les prolonger. Depuis longtemps déjà, d'ailleurs, j'éprouvais du malaise à la pensée d'être responsable d'une autre personne que moi-même; je me sentais gêné, entravé dans tous mes mouvements ; j'avais l'impression de n'être plus libre. Et ainsi le moment est venu où j'ai vu que

j'avais à procéder à ma libération. Un désir irrésistible m'a saisi de recommencer à pouvoir me diriger en tous sens, de me retrouver seul, libre, maître absolu de moi. Et puis je n'ai pu me résigner à la banalité, qui, peu à peu, s'est introduite dans nos relations. Des hommes tels que moi et mes pareils redoutent par-dessus tout le mariage, parce que le mariage est l'amour régularisé et systématisé. Et du jour où nos relations sont devenues affaire de devoir, ma nature d'artiste a cessé de pouvoir s'en accommoder. »

Mais c'est surtout dans *Marie*, ce « livre d'amour », qu'on citerait à toutes les pages des morceaux de ce genre. Dès le premier jour qu'il rencontre Marie, le héros se sent aimé ; il s'en aperçoit « à un frisson qui secoue brusquement tout le corps de la jeune fille, descendant le long de son dos, jusqu'aux extrémités de ses longs doigts nerveux ». Il la prend donc, puis la quitte ; mais, comme ses sens se sont accoutumés à elle, il ne peut s'empêcher de la reprendre encore. C'est alors qu'il imagine de la marier, afin de pouvoir la partager avec son mari. « Garde-toi seulement, lui dit-il, de faire à cet homme des confidences inutiles ! Et en général méfie-toi de ces faux prophètes qui vont prêchant le culte de la vérité ! La vérité est une épée à deux tranchants qui n'est nulle part aussi bien que dans son fourreau. » Un jour que Marie, par peur de son fiancé, avoue à son amant qu'elle n'ose plus venir chez lui, le jeune homme, « à bout de patience », la gronde en

ces termes : « Qui donc, en vérité, est ton maître, cet homme ou moi? Qui t'a rendue plus heureuse qu'aucune jeune fille sur la terre? Qui a daigné t'introduire dans le pays enchanté de l'amour? Marie, Marie, vas-tu te détourner de moi et m'être infidèle, oubliant mes bienfaits? »

Et voici une des dernières strophes du livre, car le livre tout entier est fait d'une série de petits chapitres à forme lyrique, agréablement imités de *Zarathustra*.

Des auteurs sans Dieu disent : beau comme le péché. — Mais moi, je ne suis pas sans Dieu, et je n'approuve pas leurs paroles. — Le péché est laid, son visage est convulsé, ses lèvres décolorés, ses mains tremblantes. Il se glisse dans l'ombre avec des regards lâches, et de sa bouche s'exhale une haleine infecte, qui empoisonne toutes les joies de la vie. — L'essence et le signe distinctif du péché sont la laideur. Que le péché devienne beau, comme est belle Marie : et il cessera aussitôt d'être le péché!

Tel est le héros ordinaire des romans de M. Nansen; et c'est de ce seul point de vue qu'il juge les hommes et les choses. Et, si les héroïnes de ces romans sont, en revanche, de petites personnes assez insignifiantes, et vicieuses par obéissance plutôt que par instinct naturel, elles ne laissent pas, cependant, de se ressentir de la fréquentation d'un moraliste aussi raffiné. L'une d'elles, Emilie, une enfant de dix-huit ans, ayant appris que son fiancé s'amusait avec

des filles, lui écrit que « jamais elle n'a été assez niaise pour s'imaginer qu'il allait lui rester fidèle ». — « Je sais fort bien, poursuit-elle, je sais par ce que j'ai lu et par ce qu'on m'a dit que c'est, pour les hommes, une chose très difficile de rester vertueux. Vous êtes, à coup sûr, terriblement sensuels, mais à cela vous ne pouvez rien. Et dans ces conditions, mieux vaut infiniment que vous vous amusiez pendant que vous êtes jeunes ; car autrement ce seraient vos femmes qui auraient à en souffrir. Magna Lund, la femme du pasteur Knudsen, tu te rappelles comme elle paraissait faible et malade, dans les premiers temps de son mariage? Eh! bien, la femme du bourgmestre a dit à maman que cela venait de ce que le pasteur Knudsen avait vécu comme un moine, avant de se marier. Je n'ai pas compris, au premier moment, mais à présent je vois bien ce que cela signifie. Et maintes fois des femmes mariées ont dit, devant moi, qu'elles se félicitaient de ce que leurs maris eussent jeté leur gourme pendant leur jeunesse. »

III

Je ne puis prolonger indéfiniment ces citations ; mais les passages que j'ai traduits suffiront, sans doute, à donner une idée de ce qui constitue la véritable originalité des romans de M. Peter Nansen. Ce sont de bons romans à la manière

françaises, clairs, rapides, bien composés, agréablement écrits, et avec cela tout imprégnés d'un esprit nouveau. Les personnages y pratiquent librement cette « morale des maîtres » que le malheureux Nietzsche recommandait à ses disciples, tout en continuant à pratiquer lui-même la vieille morale chrétienne : car ce *superhomme* était le plus doux, le plus tendre et le meilleur des hommes. M. Nansen, au contraire, nous présente de vrais « maîtres », traitant le reste du monde en domaine conquis. On ne connaît plus, dans ses livres, ni la charité, ni le sacrifice, ni aucune de ces anciennes vertus, ou soi-disant telles, qui ont fait contrepoids durant de longs siècles à l'expansion instinctive de l'égoïsme humain. Les séculaires habitudes de déférence de l'homme pour la femme y sont remplacées par une domination absolue de l'homme sur la femme. « Si les femmes en général sont si insupportables, dit le héros de *Marie*, cela tient à ce qu'elles se rappellent trop qu'elles sont des femmes. Elles croient, — et c'est la faute des hommes, — que nous leur devons hommage simplement en raison de leur sexe. Voici, par exemple, ma cousine Amélie. Elle est laide, ignorante, méchante ; et cependant elle s'imagine être la représentante du *beau sexe*, et par là avoir droit au respect des hommes... On ne saurait nier, d'ailleurs, que l'homme soit plus intelligent et plus beau que la femme. Mais même les rares femmes qui sont vraiment jolies, celles-là mêmes deviennent

insupportables lorsqu'elles prétendent se prévaloir de leur titre de femme. » Et quant aux sentiments de l'amitié et de l'attachement familial, leur poids est si léger dans l'âme de ces hommes nouveaux que l'étudiant Emile Holm, ayant besoin d'une grosse somme pour payer ses dettes, et arriver ainsi à l'émancipation de sa nature d'artiste, trouve parfaitement naturel de vendre la collection complète des lettres qu'il a reçues des siens durant les mois précédents.

Et peut-être, après tout, ces hommes que nous présente M. Nansen ne sont-ils « nouveaux » que pour nous. Je n'oserai pas affirmer qu'on les rencontre déjà chez le fabuleux Kirkegaard ; mais il me semble bien, en y réfléchissant, que les Brand, les Rosmer, les Solness, les Nora de M. Ibsen étaient déjà des « maîtres » impatients de s'affranchir de toute contrainte sociale. Ils rêvaient la liberté pour créer de grandes choses ; les héros de M. Nansen la rêvent seulement pour s'amuser plus à l'aise ; mais le point de départ est le même, et par là le jeune écrivain danois se rattache plus qu'on ne croirait d'abord à ses aînés scandinaves. Son œuvre nous fait voir où aboutissent, en pratique, les nobles théories individualistes qu'ils nous ont accoutumés à tant admirer. Le comédien Mœrk, abandonnant une jeune fille parce que son « âme d'artiste » a besoin de changement, est le descendant direct de ces héros ibséniens qui marchaient, à travers tous les obstacles, à l'affran-

chissement de leur moi. M. Nansen s'est borné à le désembrumer, à le transporter dans la vie ordinaire, à changer ce « maître » en un « petit-maître ». Et sans doute ne voulait-il pas dire autre chose lorsque, nous invitant à prendre garde au Danemark parmi les pays scandinaves, il ajoutait : « C'est lui qui vous paraîtra le plus proche de vous. »

II

ANGLETERRE & ÉTATS-UNIS

I

WILLIAM MORRIS

The Sundering Flood, 1898

I

Il y avait une fois un pays où les fées, les génies et les nains ne dédaignaient pas de se mêler à la vie des hommes. Un fleuve, ou plutôt un torrent, traversait ce pays du nord au midi, si large et si rapide que personne, jamais, n'avait pu passer d'une de ses rives à l'autre; aussi l'appelait-on *the Sundering Flood*, « le flot qui sépare ». Et, comme c'est souvent le cas dans les pays de ce genre, les deux rives étaient si pareilles l'une à l'autre que non seulement on y voyait les mêmes montagnes et les mêmes vallées, mais que jusqu'aux bergeries, aux villages et aux villes, tout y était réparti de la même manière.

Or voici qu'un petit garçon nommé Osberne, errant sur l'une des rives en quête d'imprévu, certain jour de printemps, parvint à un endroit où les eaux, tout à coup resserrées, formaient

une sorte de coude entre deux murs de rochers; on appelait cet endroit « la crique de la Colline Coupée en deux », et en effet la colline y semblait coupée en deux par le flot, qui nulle part, d'ailleurs, ne coulait plus vite ni avec plus de fracas. Et, tandis que l'enfant se tenait là, immobile, contemplant de ses yeux ébahis l'ouverture d'une grotte creusée dans le mur sur la rive opposée, une forme humaine sortit de la grotte : c'était un enfant, une petite fille, tête nue et pieds nus, humblement vêtue de grosse laine bleue, mais avec d'admirables cheveux blonds, qui ruisselaient sur ses épaules, la recouvrant toute comme d'un manteau d'or. Osberne, au contraire, avait mis, ce jour-là, ses plus beaux vêtements; et quand la petite fille l'aperçut, en face d'elle, debout sur un rocher, dans son costume rouge, elle fit d'abord un mouvement en arrière. Mais aussitôt, s'enhardissant, elle s'avança de nouveau au seuil de la grotte et dit, d'une voix si pure et si claire qu'elle dominait le bruit terrible des eaux : « — Créature surnaturelle, qui donc es-tu ? — Je ne suis qu'un homme, répondit Osberne, riant de la méprise; et encore suis-je si jeune qu'on m'appelle un petit garçon, ou un gamin, ou un moutard. Mais toi, qui es-tu ? — Non, non, cria la petite fille, nous sommes trop loin l'un de l'autre pour bien nous entendre, et ce bruit des eaux achève de nous assourdir. Grimpe jusqu'au sommet de la colline, de ton côté, et je vais en faire autant de mon côté ! »

Sur quoi elle lui tourna le dos, et, s'accrochant aux saillies et aux fentes, grimpa rapidement par-dessus le mur.

Et Osberne avait beau être un garçon, il tremblait, et son cœur battait dans sa poitrine, au spectacle de cette ascension si pleine de danger : il ne quitta point des yeux la petite créature qu'elle n'eût enfin pris pied sur l'herbe de la rive; alors seulement il courut, lui aussi, jusqu'au sommet de la Colline Coupée. Arrivé là, il ne dit rien, car il avait trop à faire de considérer la petite fille, debout sur l'autre sommet; et elle non plus ne disait rien, la course trop rapide l'ayant tout essoufflée. Mais enfin elle dit : « Nous voici maintenant aussi près l'un de l'autre que nous pouvons l'être aujourd'hui, et pendant bien des jours à venir, peut-être pendant notre vie entière ; donc, causons ! » Osberne, cependant, continuait à l'examiner en silence, de sorte qu'elle dit : « Je m'étonne que tu ne veuilles plus me parler, car ton rire, tout à l'heure, était comme la voix d'un cher oiseau, et ta voix était plus belle encore, si haute et si ferme ! » Alors Osberne rit, et dit : « Eh bien ! Je vais parler. Dis-moi qui tu es? Es-tu une petite fée ? Car tes formes sont trop belles pour que je puisse te croire de la race des nains. » Et à son tour elle éclata de rire, en battant des mains, puis elle dit : « Ce n'est point de ta question que je ris, mais du bonheur d'entendre encore ta voix. Non, non, je ne suis pas de la race des fées, mais de celle des enfants des hommes. — De la même race je suis, reprit Osberne. Mon père est mort, aussi ma mère, et je vis à la Bergerie, là-bas, tout près de l'eau, avec mes deux grands-parents. —

Sont-ils bons pour toi? demanda-t-elle. — C'est à moi qu'il convient d'être bon pour eux. — Ah! dit-elle alors, comme tu es beau! J'ai vu bien des hommes, les uns âgés, d'autres jeunes, et quelques-uns de ton âge, mais je n'ai vu personne qui fût de moitié aussi beau. Voilà pourquoi je t'ai pris pour un génie de la terre. — Et moi, à te voir si petite et si belle, je t'ai prise pour une fée. Mais dis-moi, quel âge as-tu? — Quand mai sera presque fini, répondit-elle, j'aurai treize ans. — Eh bien! nous sommes à peu près du même âge, car j'ai eu treize ans aux premiers jours d'avril. Mais pourquoi ne me dis-tu pas où tu demeures, et le reste? — Je demeure sur une colline, toute proche d'ici. J'ai perdu, comme toi, mon père et ma mère, et maintenant je vis avec mes deux tantes. — Sont-elles bonnes pour toi? demanda Osberne, s'amusant à lui retourner la question qu'elle lui avait faite. — Parfois oui, répondit-elle, en riant aussi, et parfois non: mais cela tient peut-être à ce que je ne suis pas toujours bonne pour elles, comme toi pour tes gens. » Il ne répondit rien, et il y eut entre eux un moment de silence. Puis il dit: « A quoi penses-tu, fille? — A ceci, dit-elle. Je pense au bonheur que c'est que je t'aie vu, car tu m'as donné tant de joie! — Nous pouvons nous revoir de la même façon, si tu veux! — Oh! oui, reprit-elle »; et de nouveau elle se tut.

Mais Osberne n'avait pas fini de la questionner. Il lui demanda ce qu'elle faisait dans la grotte d'où il l'avait vue sortir; elle y venait souvent se cacher pour échapper aux vexations de ses tantes, et aussi parce que, sans y

avoir jamais rencontré personne, elle avait l'impression d'y avoir des amis. Un jour, par exemple, elle y avait trouvé une petite flûte rustique, qui lui avait été d'un précieux service.

— Car devine un peu ce que je fais en ce moment, sur cette colline ! — Tu te divertis à bavarder avec un ami, répondit Osberne en riant. — Pas du tout, dit-elle ; je garde mon troupeau. — Et elle tira la flûte de sous sa robe, et se mit à jouer, et une mélodie en jaillit d'une douceur ravissante, si gaie que le petit garçon lui-même ne put s'empêcher de balancer ses jambes en cadence. Et dès l'instant d'après, il entendit des bêlements ; et des moutons accoururent autour de la petite bergère. Alors elle se leva et marcha vers eux, et, les ayant en cercle autour d'elle, elle dansa, soulevant ses jambes nues, tandis que ses cheveux d'or dansaient sur ses épaules ; et les moutons, aussi, sautaient et dansaient comme si elle le leur avait ordonné. Jamais le petit garçon n'avait vu un plus joli jeu.

Une autre fois l'enfant avait reçu de ses amis invisibles un collier d'or et de pierreries ; pour le montrer à Osberne, elle dégrafa le haut de sa robe, et sous la grosse laine bleue il aperçut une gorge d'une blancheur de neige, où le collier brillait comme un cercle d'étoiles. — Et, dis-moi, lui demanda-t-il, que sais-tu faire? — Elle savait filer et tisser, et cuire le pain, et battre le beurre, et moudre le grain sur la meule, encore que ce fût une dure tâche.

Mais rien ne lui plaisait comme de garder ses moutons. Lui, à son tour, se vanta de ce qu'il savait faire. Il savait tuer des loups, car c'était un petit héros ; il savait tirer à l'arc ; mais il savait aussi chanter des poèmes qu'il improvisait. — Comme ce serait doux, dit-elle, si tu voulais chanter un poème pour moi ! — Il se leva et chanta ainsi :

— Maintenant l'herbe pousse librement, — et le lys fleurit dans le pré ; — et la verdure d'avril — se répand de toutes parts ; — et loin derrière nous — s'en est allé l'hiver ; — et le lord des vents — a perdu de ses forces. — Et toi, plus belle que la fleur du tilleul, — tu sors du sombre caveau comme le printemps de l'hiver.

— Et quand tu seras partie, — dans le gris hiver, — à travers les murs de la maison — et le tapage des hommes, — je reverrai toujours — tes cheveux d'or — et tes pieds blancs — et leur danse légère ; — et du seuil au foyer, comme des chansons d'oiseaux venus du sud, — voltigeront autour de moi les mots de ta bouche.

La petite fille fut ravie de la chanson, et de voir que son ami l'avait composée pour elle. Elle voulut, en échange, lui donner un cadeau ; mais Osberne n'accepta ni la flûte, ni le collier, qu'elle s'offrait à lui lancer par-dessus le torrent. « Eh bien ! dit-elle, voici qu'il me faut prendre congé de toi. Mais je sens que je ne pourrai pas m'en aller avant que tu ne me l'aies ordonné. — Je te l'ordonne donc, répondit

Osberne ; et dans trois jours d'aujourd'hui je reviendrai ici. Mais, comme je t'embrasserais avec plaisir, sans ce flot qui nous sépare! — Voilà qui est bon et cher! fit la petite. Adieu, et ne m'oublie pas durant ces trois jours, après m'avoir chanté une si douce chanson! — Oh! je ne t'oublierai pas de si tôt! » dit Osberne. — Et ce fut leur adieu.

Ils se revirent, trois jours après, aux deux sommets de la Colline Coupée. Ils se dirent leurs noms. Osberne fit cadeau à Elfhilde (ainsi s'appelait sa petite amie) de la moitié d'une pièce d'or que sa mère, en mourant, lui avait laissée. « Et moi, demanda Elfhilde, que puis-je pour toi? » Elle avait déjà mis, pour lui, sa plus belle robe, et le collier brillait sur la neige de sa gorge. Et Osberne lui répondit : « Appelle de nouveau tes moutons autour de toi, en jouant de ta flûte, car je ne connais pas de plus joli jeu. » Elle obéit, et, pendant qu'elle jouait et dansait, il la mangeait des yeux, « car, en vérité, c'était une merveille et un enchantement de la voir ».

Mais lorsque, à l'un de leurs rendez-vous suivants, Osberne lui eut raconté qu'il avait tué, en combat singulier, un puissant baron, qui avait voulu s'emparer par force du bien de ses grands-parents, la petite fille se sentit tout effrayée devant lui. En vain il la pria de jouer de sa flûte. « Non, dit-elle, je ne veux pas sauter comme les bouffons, et te montrer mes

pauvres jambes trop longues et trop maigres. Et, si j'étais une femme, au lieu d'un enfant, je ne consentirais pas même à laisser voir la cheville de mon pied. Tu ris toujours, quand je gambade au milieu de mes bêtes ; et je ne veux plus que tu ries de moi ! — Elfhilde, ma chère, répondit Osberne, tu te trompes. Quand j'ai ri, jamais ce n'a été par moquerie, mais je riais de plaisir à tes gentilles façons, qui ressemblent aux doux mouvements des feuilles sur les arbres, dans la fraîcheur d'un matin d'été. — N'importe, fit-elle, je ne danserai pas aujourd'hui. Mais, si tu veux, je m'asseoirai là et te raconterai une belle histoire du temps passé, que jamais encore je ne t'ai racontée. Il y sera question de la mer, et de grands bateaux, et d'une femme de la mer venant demeurer dans les maisons des hommes. — Parbleu ! s'écria-t-il, j'aurais grand désir de voir la mer et de naviguer sur elle ! — Oui, dit Elfhilde, mais tu me prendrais avec toi, n'est-ce pas ? — Certes, oui ! » dit Osberne. Et tous deux, assis aux deux côtés de l'eau mugissante, ils oublièrent le flot qui les séparait, qui sans doute ne devait jamais cesser de les séparer.

Les années passèrent. Osberne devint un grand jeune homme et Elfhilde une belle jeune fille. Mais leurs cœurs restaient toujours unis l'un à l'autre ; et grande fut la douleur d'Elfhilde quand son ami vint un jour lui dire que, pendant de longs mois, il ne la verrait pas, s'étant

engagé dans l'armée de sir Medard, baron de Cheaping, à qui le baron de Deepdale venait de déclarer la guerre. « Oh! si tu pouvais être ici, lui dit-elle, et que je sente tes bras autour de mon cou ! — Eh bien ! repartit Osberne, puisque nous ne sommes plus des enfants, je te dirai que depuis longtemps déjà j'ai le même désir. Et d'apprendre que tu l'as aussi, cela me fait plus de joie que je n'ai de chagrin à te faire mes adieux. Car, vois-tu, mon cœur, comment nos corps s'uniraient-ils si je restais toujours chez mes grands-parents, et toi, de l'autre côté de l'eau, chez tes deux vieilles tantes? Ne dois-je pas apprendre à connaître le vaste monde, et explorer la terre et la mer, jusqu'à ce que j'aie enfin pu traverser le flot qui nous sépare, et que nos deux corps se soient enfin rejoints? » Sur quoi la jeune fille se sentit un peu consolée et dit, en essayant de sourire : « Te rappelles-tu la joie que c'était pour toi de me rapporter des cadeaux et de me les lancer à travers le fleuve? Eh bien! cette fois, quand tu reviendras dans la vallée, il y a un cadeau que je te supplie de me rapporter. — Oui, mon cœur, mais que sera-ce ? » — Et la vérité nous force à dire qu'il eut quelque chagrin de voir qu'au moment même de leurs adieux elle lui demandait un cadeau, comme un petit enfant. Mais elle lui dit : « O mon bien-aimé, que serait-ce, sinon toi-même ? » Et là-dessus elle ne se sentit plus la force de contenir sa douleur. Et longtemps elle pleura; et, bien que mainte parole

caressante lui arrivât d'au-delà du flot, et maint adieu, et mainte parole désolée, elle ne put ni sécher assez ses larmes pour voir encore son ami, ni maîtriser ses sanglots pour lui dire adieu. Et elle ne vit plus rien de lui que l'éclat de son manteau rouge flottant au soleil de mai, tandis qu'à grands pas il descendait la colline.

Avons-nous besoin de dire que, dès le début de la guerre, le jeune Osberne se conduisit en héros, qu'il fit même prisonnier le baron de Deepdale, et que sir Medard, victorieux grâce à lui, mit tout en œuvre pour se l'attacher? Mais il avait hâte de revoir Elfhilde; et, la guerre achevée, ni offres ni promesses ne purent le retenir. Sa bien-aimée l'attendait, au sommet de la Colline Coupée. Tous les jours elle y était venue depuis son départ; et, bien que le bruit de ses exploits fût, à mainte reprise, parvenu jusqu'à elle, elle avait tant pleuré qu'il eut d'abord quelque peine à la reconnaître. Ils pleurèrent encore, en se revoyant, et se dirent mille choses d'une naïve douceur. Puis Osberne se tut, et contempla Elfhilde avec mélancolie. « Si je me sens le cœur tout rempli de tristesse, dit-il enfin, c'est parce que je t'aime, et parce que tu es maintenant devenue une femme, et parce que je te vois si belle et si aimable, et parce que j'ai peur pour toi et pour moi. Car voici que je désire plus que je ne puis avoir, puisque notre séparation ne finira jamais; et je crains même que ce que j'ai ne me soit enlevé. »

Ce sombre pressentiment n'était que trop fondé. Quelque temps après le retour d'Osberne, une troupe de brigands s'abattit sur le village où demeurait Elfhilde; et le jeune homme eut beau en tuer les trois quarts, à coups de flèches, par-dessus le fleuve, il ne put empêcher leur chef de s'emparer de la jeune fille, pour aller la vendre dans quelque lointaine contrée. Longtemps il pleura et se désespéra, sur la colline, mêlant ses soupirs aux cris plaintifs des moutons de sa bien-aimée. Mais quand il comprit enfin qu'Elfhilde lui était ravie, il dit adieu de nouveau à ses grands-parents et se mit en route par le vaste monde, résolu à ne point s'arrêter qu'il ne l'eût retrouvée.

Il la chercha cinq ans, durant lesquels les aventures, comme on pense, ne lui manquèrent point. Innombrables furent les méchants qu'il défit, et les bons qu'il tira du danger. Il allait à travers les forêts et les marécages, l'âme toujours en peine, ne se reposant de ses luttes que pour chanter Elfhilde ou pour la pleurer. Il s'était engagé au service d'un puissant baron, sir Godrick, qui avait entrepris de rétablir la justice parmi les hommes, ce qui ne laissait pas de lui donner fort à faire. Et maintes fois, au cours de ses expéditions, il avait eu l'occasion de constater que le Sundering Flood n'était pas aussi infranchissable qu'on le croyait dans sa vallée natale; maintes fois même il l'avait franchi; mais, ni sur l'une ni sur l'autre rive, personne n'avait pu le renseigner sur Elfhilde.

Un jour enfin, comme il errait dans un bois, à peine remis de la blessure que lui avaient faite, par traîtrise, de lâches brigands, il rencontra une vieille femme qui, l'abordant avec un sourire amical, l'invita à venir se reposer dans sa cabane. Il accepta, malgré sa crainte d'un nouveau piège, et la vieille l'emmena chez elle, après lui avoir recommandé de cacher son visage sous son capuchon.

Elle le fit entrer dans une petite chambre de pauvre apparence, mais propre, et douce, et avenante à souhait. Et à peine y fut-il entré qu'il recula d'un pas, et puis se tint, immobile, sur le seuil. Car ce qu'il y avait dans la chambre, en outre de l'humble mobilier, c'était une jeune fille qui s'était levée pour le recevoir. Elle était grande et svelte, vêtue d'une robe bleue; elle avait, en abondance extrême, de beaux cheveux d'un brun sombre; ses yeux étaient gris, son menton rond et délicat, ses joues un peu creuses; mais, dans les creux de ses joues, il y avait un charme, un attrait infinis. Et la vieille dit, sans paraître remarquer le trouble d'Osberne : « Eh bien! enfant, je me suis attardée, mais voici que je t'amène le présent d'un hôte, un bon chevalier qui vient d'échapper au péril de mort. Hâtons-nous de lui donner à manger et à boire! » Mais Osberne se tenait toujours immobile; et à peine s'il savait où il était; et il regardait le sol, à ses pieds, comme si le flot qui sépare coulait en mugissant entre la jeune fille et lui : car, dès que ses yeux avaient aperçu la jeune fille, il avait reconnu que c'était Elfhilde.

Force lui fut, cependant, de sortir bientôt de son

immobilité. Trois hommes parurent, devant la porte, qui n'étaient autres que les brigands qui l'avaient blessé par traîtrise Ils s'attablèrent, se firent servir à manger et à boire; et comme l'un d'eux essayait méchamment d'embrasser la jeune fille, Osberne s'élança vers lui, l'épée à la main. Dès l'instant d'après, les trois hommes étaient morts.

Les deux femmes, cependant, restaient debout, éperdues de frayeur. Et la jeune fille dit, d'une voix tremblante : « Amie, qu'est-ce là ? Que s'est-il passé ? — Silence, ma chère, répondit la vieille; tu n'as plus qu'un moment à attendre, après tant d'années ! » Et en effet voici qu'Osberne, lentement, se retourna vers elle, le visage découvert. Et elle le regarda, et toute angoisse disparut de ses traits, et rien n'y resta plus que la douceur du joyeux amour. Et elle s'écria : « O mon bien-aimé ! Où est maintenant le mot qui sépare ? » Et ils se tenaient là, dans les bras l'un de l'autre, comme si les longues années n'avaient pas existé.

II

Telle est l'histoire que s'amusait à raconter, lorsque la mort est venue le surprendre, l'imprimeur, décorateur, poète et sociologue anglais William Morris. Ou, plus exactement, il avait fini déjà de la raconter, et il s'amusait à dessiner pour elle un frontispice tout à fait imprévu. Ce frontispice, en effet, n'est pas une

image, mais une carte, pareille aux cartes illustrées qu'on voit dans les vieux livres de géographie. Tout le cours du Sundering Flood y est minutieusement tracé, depuis ses sources, dans les montagnes, jusqu'à l'endroit où il se jette dans la mer. Et ce sont, sur les deux rives, des collines, des bois, des villes, des châteaux, tout cela non indiqué, mais dessiné, avec une variété et une précision extraordinaires. Qu'on imagine, par exemple, une douzaine au moins de châteaux dont pas un ne ressemble aux autres, les uns dressant dans l'air des tours et des clochers, d'autres bas et massifs, d'autres ceints de remparts, ou formés d'une citadelle, au centre, avec des tours de guet aux quatre côtés ! Et il n'y a pas un des épisodes du récit dont l'emplacement et l'aspect ne nous soient ainsi montrés. « C'est ici qu'Osberne a retrouvé Elfhide », lisons-nous au-dessus du dessin d'une petite maison ; ailleurs « il a tué un cerf », ou « a livré bataille aux Ecumeurs Noirs ». Et rien n'est plus agréable que de suivre, sur cette carte, le détail des moindres aventures d'Osberne, avant et après l'enlèvement d'Elfhilde ; car je m'en suis tenu, dans mon analyse, à la partie sentimentale de ces aventures ; mais la partie militaire, — ou, pour mieux dire, héroïque, — est peut-être plus développée encore, et l'auteur ne nous fait pas grâce d'une seule rencontre ni d'un seul combat ; de sorte que nous sommes ravis de pouvoir, par exemple, reconnaître, du premier coup d'œil, la disposi-

tion exacte du terrain où Osberne a défait les Ecumeurs Noirs.

Nous sentons bien, cependant, que c'est pour s'amuser, plus encore que pour nous renseigner, que Morris a dessiné cette carte; et c'est surtout pour s'amuser, — nous le sentons aussi, — qu'il nous a raconté les aventures d'Osberne. Son livre n'est rien qu'un jeu de poète. En vain on y chercherait une portée morale, ou même le moindre souci d'observation et de vraisemblance. Une fable, un conte d'enfant, un récit qui tient à la fois de *Don Quichotte* et de *Daphnis et Chloé*, mais qui tient davantage encore du *Petit Poucet :* voilà ce qu'est ce roman posthume d'un des maîtres les plus parfaits de l'art anglais d'à présent.

Et cela n'empêche pas ce roman d'être un livre adorable, si simple, si varié, si rapide, si plein de musique et de poésie, que pas un instant ses quatre cents pages ne semblent trop longues. On sent que Morris l'a écrit pour s'amuser ; mais on s'amuse, peut-être, plus encore à le lire. Jamais Robert Stevenson n'a mis, dans ses récits d'aventures, autant de fantaisie et de bonne humeur; et Stevenson, avec tout son génie, n'était qu'un conteur, tandis que Morris était un poète, un homme accoutumé à concevoir toutes choses « sous la catégorie de la beauté ». Son livre a beau être écrit en prose, c'est une œuvre de poète, et de là vient son charme, dont je crains, hélas ! qu'analyse ni

traduction ne puissent donner l'idée. Paysages, portraits, dialogues, récits de bataille, tout y a une mesure et un rythme exquis ; tout n'y est destiné qu'à notre amusement, mais à un amusement de qualité supérieure. Qu'on se figure l'histoire du *Petit Poucet* racontée par un Victor Hugo ou un Théophile Gautier, mais racontée le plus consciencieusement du monde, je veux dire avec un soin, un art prodigieux !

Et l'on peut s'étonner, après cela, qu'un grand poète, comme était Morris, et l'un des chefs du socialisme anglais et le créateur de toute une école d'art décoratif, ait consenti à dépenser tant d'efforts pour un conte d'enfants, sans aucun autre objet que de s'amuser. Mais la vérité est que William Morris n'a jamais eu d'autre objet que de s'amuser. Ni ses poèmes, ni son socialisme, ni son art décoratif ne sont, au fond, plus sérieux que son récit des aventures d'Osberne Wulfgrimson, ou que la carte illustrée dont il l'a orné.

C'est de quoi les socialistes anglais, en particulier, n'avaient point tardé à s'apercevoir ; je me rappelle avec quel dédain ils me parlaient, il y a sept ou huit ans déjà, des *Nouvelles de Nulle Part*, le joli roman où Morris avait formulé son rêve d'un collectivisme idéal. Sous l'apôtre, sous l'organisateur de *meetings*, sous le président des sociétés coopératives, ils flairaient le poète, ne voyant dans la doctrine de Karl Marx qu'un prétexte à de beaux rêves et à des manifestations amusantes. Et, s'ils se défiaient de lui,

s'ils acceptaient plus volontiers son argent que ses conseils, ce n'était point, comme il le croyait, parce qu'ils le savaient riche, mais parce qu'ils le soupçonnaient de ne point chercher dans le socialisme le même genre de plaisir et de profit qu'eux. Ils y cherchaient le pouvoir, ou la fortune, ou la renommée; et lui, il n'y cherchait que son amusement[1].

Son socialisme était, d'ailleurs, sincère, autant et plus que le leur. On le retrouvait dans tous ses actes et dans toutes ses paroles, dans ses lettres à ses amis, dans les prospectus de ses entreprises d'art décoratif. On le retrouve encore dans son roman posthume, et la partie politique, sociologique, des aventures d'Osberne, n'est pas, à coup sûr, une des moindres singularités de ce singulier livre. Le baron Godrick, au service duquel le jeune homme s'engage pendant qu'il court le monde en quête d'Elfhilde, est en effet non seulement un justicier à la façon d'Eviradnus et des anciens chevaliers errants, mais le modèle parfait du démocrate-socialiste. Il a la haine des rois, et l'un des points principaux de son programme d'action est d'aider, dans les villes, les « guildes des métiers inférieurs » à secouer le joug de la bourgeoisie. Ce programme plaît fort au vaillant Osberne, qui pousse même l'égalitarisme plus loin encore que sir Godrick, puisqu'il ne veut accepter ni titres, ni dignités,

[1] On pourra lire une étude sur le socialisme de W. Morris dans *le Mouvement socialiste en Europe* (1892, librairie Perrin).

ni même rien qui ressemble à un grade. Mais avant d'offrir son concours au baron justicier, il lui fait subir une sorte d'examen ou d'interrogatoire, dont les résultats, du reste, le satisfont de tout point. Il demande, par exemple, à sir Godrick comment il est entré en possession de ses biens, et est ravi d'apprendre que ses biens se réduisent à fort peu de chose. Puis, la question du capitalisme ainsi réglée, il demande si les « guildes des métiers inférieurs » peuvent compter, quoi qu'il arrive, sur la protection du baron.

A cela encore ayant répondu, sir Godrick se rassit, et posa sa main sur son front, et sourit un peu, et dit : « Hé bien! jeune homme, as-tu encore, par hasard, une question à me poser? Car, pour un gaillard qui veut se mettre à mes gages, il me semble que l'humeur questionneuse ne te manque pas ! » — Et Osberne dit : — « Seigneur, ne vous fâchez pas ; mais il y a en effet encore une question que je voudrais vous poser. Et quant à mes gages, laissons cela ; car de vous poser de telles questions, et d'y entendre faire de telles réponses, cela est plus précieux pour moi que tous les gages au monde. Mais voici ma dernière question : cette Forêt Sans Maître, où vous m'avez dit que vous demeuriez, n'est-elle pas aussi un refuge de maraudeurs et de brigands? Et quelle est votre conduite à l'endroit de ces gens-là? »

Et sir Godrick, sans sortir de son calme, répondit : « Mon garçon, tu ne te trompes pas en supposant qu'il y a dans cette forêt des hommes qui vivent en dérobant à autrui ; mais sache qu'ils ne font que très peu de mal aux laboureurs et autres pauvres

gens. Et, en vérité, la plupart de ceux qu'ils dépouillent méritent d'être ainsi dépouillés, ayant acquis leur bien des pauvres gens, par fraude et mensonge, de telle sorte que c'est eux qui devraient être appelés des voleurs, au moins autant que ceux qui les volent. Mais cela ne nous empêche pas de surveiller ces derniers, et de les empêcher de voler à leur aise. Quand nous les prenons, nous leur offrons le choix entre le bagne ou quelque dur service sous nos capitaines. Et, s'il nous est prouvé que l'un d'eux a été cruel et impitoyable, force nous est bien de le pendre à un arbre. »

Voilà comment William Morris entendait le socialisme. Il l'appréciait, surtout, comme un moyen de se divertir de la banalité et de la laideur de son temps; et, de même encore, c'est surtout par manière de divertissement qu'il a tenté d'introduire dans les arts décoratifs, dans l'ornementation extérieure et intérieure des maisons, dans le mobilier, dans l'imprimerie, dans la reliure, de nouveaux procédés et des formes nouvelles. La seule différence est que ses confrères en socialisme se sont toujours méfiés de lui, tandis que tout le monde a pris au sérieux ses fantaisies industrielles, puisque c'est de lui que procède, en droite ligne, ce fameux « style anglais », qui a tant contribué, depuis quelques années, à embrouiller nos goûts en matière de décoration et à nous faire perdre le dernier reste des simples et fortes traditions anciennes. Ces meubles d'une élégance contournée et bizarre, ces tentures aux harmonies de

tons imprévues, ces livres avec des titres imprimés dans les coins des pages, tout cet art, à la fois préraphaélite et moderne, et qui a si vite fait de nous séduire, et plus vite encore de nous fatiguer, jamais il n'a été pour Morris qu'un simple passe-temps, à peu près comme la carte du *Sundering Flood*. Le seul malheur est qu'on ne l'ait pas compris, et que, dans ce passe-temps d'un poète, on ait cru découvrir une révolution artistique.

Un grand enfant doublé d'un poète de génie : tel ne manquera pas d'apparaître, pour peu qu'on l'étudie de près, ce soi-disant révolutionnaire. Et aussi bien est-ce, dès maintenant, son œuvre poétique qui lui survit le plus. On se lasse de ses meubles et de ses papiers peints ; on oublie le rôle politique qu'il a joué ; mais tous les jours on admire davantage son *Paradis terrestre*, le chef-d'œuvre de la poésie préraphaélite anglaise, et ces romans qui sont encore de vastes poèmes, les *Racines des Montagnes*, la *Maison des Wolfings*, les *Nouvelles de Nulle Part*. L'enfant s'y retrouve sans cesse, à côté du poète ; il gambade, il rit, il s'arrête à cueillir toutes les fleurs du chemin ; et jamais il ne chante que pour s'amuser. Mais comme son chant est naïf et sonore ! Comme il plaît à entendre, et quel souvenir charmant il laisse après lui !

Parmi ces divertissements poétiques, *the Sundering Flood* va désormais prendre place. Avec sa carte amoureusement historiée, ses longs récits de batailles, sa naïve idylle et son socia-

lisme, c'est, à coup sûr, une des œuvres les plus typiques de William Morris ; et rien n'y manquerait pour nous émouvoir si nous n'avions aujourd'hui l'habitude d'exiger d'un roman ce que nous appelons une portée plus haute, c'est-à-dire des allures plus graves et plus prétentieuses.

II

Mrs HUMPHRY WARD

Helbeck of Bannisdale, 1898

I

Qu'on imagine une jeune Anglaise d'esprit positif et d'humeur indépendante, avec cela élevée absolument en dehors de toute religion, qu'on l'imagine transportée soudain dans un milieu catholique. C'est le cas de Miss Laura Fountain, l'héroïne du dernier roman de Mrs Humphry Ward. Fille d'un savant qui regardait le christianisme comme le grand « ennemi », et pour qui « tout homme qui prenait soin de son âme était ou un lâche ou un sot », elle se trouve recueillie, après la mort de son père, dans un vieux manoir du Westmoreland, Bannisdale, dont les maîtres ont toujours été de fervents « papistes ». Le maître actuel, Alan Helbeck, — dont le père de Laura a épousé la sœur, en secondes noces, — est un homme jeune encore, plein de vie et de santé, et un gentilhomme en toute façon; mais la traditionnelle piété de sa

race s'est encore, chez lui, affinée et exagérée, sous l'effet de l'éducation qu'il a reçue dans un collège de Jésuites. Et voici quelques-unes des particularités qui s'imposent le plus vivement à l'attention de la jeune fille, dès son arrivée dans ce milieu nouveau.

Elle est frappée, d'abord, de l'aspect misérable du manoir, avec ses murs nus, ses chambres sans meubles, ses portes et ses fenêtres dégarnies de leurs fines boiseries. Seule une peinture de Romney, d'ailleurs merveilleusement belle, reste là pour évoquer le luxe d'autrefois; c'est le portrait d'une Helbeck du siècle passé, l'arrière-grand'mère du jeune mystique. Et Laura apprend que celui-ci s'apprête à vendre ce chef-d'œuvre pour subvenir aux frais d'un orphelinat qu'il a fondé et qu'il entretient. Car « il vit sur sa maison comme d'autres sur leur capital, ou plutôt il convertit sa maison en aumônes ». Les boiseries, les meubles, les objets d'art, tout ce que contenait Bannisdale s'en est allé, afin que les orphelins catholiques de la région eussent une école dirigée par des religieuses. Comme le dit de son frère Mrs Fountain, la belle-mère de Laura, « ce sont les prêtres qui le mettent à sec ». Et Laura se rappelle à ce propos que déjà, quinze ans auparavant, quand Mrs Fountain s'est mariée, le mariage lui est apparu surtout comme un moyen d'échapper à la vie de privations où son frère la condamnait.

C'est la vie qu'il mène lui-même, silencieux et sombre, entièrement absorbé par ses devoirs religieux. Il jeûne tout le temps du carême; il fait plusieurs milles, chaque matin, pour entendre la messe au village le plus proche; il s'épuise en mortifications, « voulant par là dompter son corps, comme saint Paul »: et sur aucun point il ne s'écarte « de la règle que lui a fixée son directeur de conscience ». L'*Imitation* et les *Exercices spirituels* sont sa lecture préférée. « Vile poussière, apprends à t'humilier sous les pieds des hommes, pour l'amour de Jésus! » murmure-t-il dévotement le soir de l'arrivée de Laura, et avant de se coucher il relit un vieux cahier de méditations où se trouvent des pensées telles que celle-ci : « L'homme doit tenir les créatures pour indifférentes en soi. Il ne doit pas subir leur influence, mais se servir d'elles pour sa fin propre, sa fin principale, — son unique fin, — qui est le salut de son âme. »

Le lendemain de son installation à Bannisdale, Laura fait la connaissance du curé de la paroisse, l'abbé Bowles, « un gros homme, avec un visage tout rond, et deux mains potelées qu'il ne cesse pas de tenir croisées sur sa poitrine ». L'abbé « l'aborde avec une politesse balbutiante et un peu obséquieuse, lui posant une foule de questions inutiles sur son voyage et son arrivée ». Mais c'est seulement au déjeuner qu'il se montre tel qu'il est. Il mange avec une avidité de paysan mal

nourri ; et « brusquement Laura le voit se lever de sa chaise, courir vers la fenêtre, avec sa serviette à la main, foncer de tout son cœur sur une mouche, qui bourdonnait sans penser à mal faire ». Il tue la mouche, jette son cadavre par la fenêtre, puis, se rasseyant : « Je vous demande pardon, dit-il à Mrs Fountain, mais c'était une vilaine mouche. Je ne puis les souffrir. Elles me font toujours penser à Béelzébub, qui était le prince des mouches. » Ais-je besoin d'ajouter que ce prêtre non seulement tue encore de nombreuses mouches dans la suite du roman, mais est en outre un niais et un hypocrite? Il parle avec mépris des savants, qui refusent d'admettre les miracles de Lourdes. « Deux médecins sont là, dit-il, qui contrôlent les guérisons! » Et tout en montrant à Laura une « politesse obséquieuse », il l'espionne, la fait surveiller par ses paroissiens, travaille à hâter son départ.

C'est, du reste un brave homme, « supérieur même à la plupart de ses confrères anglais ». Et Laura le préfère de beaucoup aux sœurs de l'orphelinat, dont elle fait la connaissance quelques jours après. « Fi ! quelles manières ! » s'écrie-t-elle après qu'Alan les lui a présentées. « Est-il donc indispensable que tout catholique ait cette mine écœurante et cafarde? » Et elle songe « avec un frémissement de colère que trois de ces femmes noires ont osé l'embrasser ! » Celles-là aussi sont des modèles de sottise et d'hypocrisie. Quand elles apprennent qu'Alan Helbeck veut

épouser Laura, il n'y a pas de ruses qu'elles n'emploient pour l'en empêcher. Insinuations perfides, dénonciations, mensonges, rien ne leur coûte. Une d'elles dit, d'une voix pleurarde, à Mrs Fountain, qu'elle « ne peut se défendre de penser à saint Philippe de Néri, qui a été attaqué par trois diables près du Colisée, parce que l'enfer était jaloux du succès de son œuvre sainte parmi les jeunes gens de Rome ».

Un hasard permet à Laura de se rendre compte, une fois pour toutes, de l'éducation qu'elles donnent aux enfants de l'orphelinat. Et, bien que la scène soit un peu longue, elle mérite, je crois, d'être citée en entier. Un jour donc, la jeune fille, rentrant d'une promenade, trouve la cour de Bannisdale toute remplie d'enfants : ce sont les orphelines qui sont venues pour une fête; maintenant elles jouent sous les yeux des sœurs, et Helbeck se fait un devoir de jouer avec elles. Laura a trop bon cœur pour ne pas se hâter de lui venir en aide dans cette corvée.

Et la voici courant, sautant, tournant avec les plus gaies des petites filles, tandis que ses cheveux d'or, dénoués, étincelaient au soleil. C'était à présent Helbeck qui la contemplait. Quel singulier mélange de grâce et de résolution dans tous ses mouvements ! Jusque dans le jeu, Miss Fountain était une personnalité !

« Soudain une des petites filles se mit à pâlir et à traîner le pied; Laura s'arrêta pour la regarder.

— Je ne puis plus courir ! dit l'enfant, d'un ton

dolent. On m'a tiré un os de la jambe, l'année passée.

C'était une créature d'aspect maladif, rachitique et anémiée, une épave recueillie dans quelque ruelle de Liverpool. Laura la prit dans ses bras, l'emporta loin des autres enfants, la fit asseoir à l'ombre d'un arbre et s'assit près d'elle. L'enfant la dévisageait avec des yeux timides ; puis tout à coup, s'enhardissant, elle passa un bras autour du cou de la gentille dame.

— Racontez-moi une histoire, maîtresse ! — supplia-t-elle.

Laura fut prise de court ; elle avait oublié les contes de son enfance, n'ayant jamais eu de frère ni de sœur à qui les raconter à son tour, et d'ailleurs s'étant toujours souciée assez peu des enfants. Mais elle parvint, non sans peine, à tirer du fond de sa mémoire l'histoire de Cendrillon.

— Oh! oui, je connais cette histoire-là, dit l'enfant ; elle est charmante ! Maintenant c'est moi qui vais vous en raconter une.

Après quoi, d'une voix nassillarde et monotone, comme si elle répétait une leçon, elle se mit à débiter quelque chose que Laura reconnut bientôt être la vie d'un saint. La jeune fille, dominant sa répugnance, s'efforça d'écouter le fastidieux récit jusqu'au moment où l'enfant dit, avec une onction pleine d'assurance :

— Et une fois le saint alla dans un hôpital pour voir les malades. Et, comme il recevait la confession d'un pauvre matelot, il découvrit que c'était son propre frère qu'il n'avait plus vu depuis très longtemps. Or le matelot était très malade, sur le point de mourir, et il avait été un méchant homme, et le nombre de ses mauvaises actions avait été grand. Mais le bon saint ne lui fit point connaître

qui il était. Il rentra dans son couvent et dit à son supérieur qu'il avait retrouvé son frère. Et le supérieur lui défendit d'aller revoir son frère, parce que, lui dit-il, Dieu prendrait soin de lui. Et le saint en fut très affligé, et le démon le tenta cruellement. Mais il pria Dieu, et Dieu lui donna la force d'être obéissant. Et, bien des années plus tard, une pauvre femme vint voir le bon saint. Elle lui dit qu'elle avait eu une vision, où la sainte Vierge lui était apparue. Et la sainte Vierge l'envoyait dire au saint que, pour le récompenser de ce qu'il avait été obéissant et n'était pas retourné auprès de son frère, elle avait prié Notre-Seigneur pour l'âme du pécheur mourant. Et celui-ci avait fait une bonne mort et était sauvé ; tout cela parce que le saint avait obéi aux ordres de son supérieur.

Laura se leva brusquement. L'enfant, qui s'était attendue à un baiser accompagné d'une phrase pieuse, la considérait d'un air ébahi.

— N'est-ce pas là une belle histoire ? — demanda-t-elle timidement.

— Non. Je ne l'aime pas du tout ! — dit Miss Fountain. — Je me demande qui a pu vous apprendre de telles histoires ?

L'enfant continua de la considérer un instant. Puis un voile soudain tomba sur la clarté de ses grands yeux de malade ; son expression changea ; elle prit la mine sournoise de l'animal aux aguets, et qui sent l'ennemi. Elle ne dit pas un mot de plus.

— La petite bigote ! songea Laura. Sont-ils donc comme cela dès le berceau ?

L'anecdote ne s'arrête pas là. Le soir, Laura rapporte à Helbeck « l'horrible histoire » que

lui a racontée l'enfant, et la réponse qu'elle-même y a faite. Et Helbeck, d'ordinaire infiniment réservé, s'indigne et se fâche, mais contre elle seulement. Le récit de l'enfant lui semble tout naturel. « C'est vous qui avez mal agi! dit-il à la jeune *agnostique*. Vous avez jeté dans l'âme d'un enfant les germes du doute et de la révolte! — C'est vrai, répond Laura; mais où est le mal? — Où est le mal? Demandez-le à votre conscience! Que pensez-vous qu'un enfant, — une malheureuse petite condamnée à une vie d'obéissance, — que pensez-vous qu'elle ait à faire du doute et de la révolte? Le doute, pour elle, — pour nous tous, — c'est la souffrance! » Mais Laura ne l'entend pas ainsi. « Mon père m'a enseigné, au contraire, que c'était la vie, s'écrie-t-elle; et je le crois! »

Quoi qu'il en soit, au surplus, de ce problème de psychologie, chacune des journées que Laura Fountain passe à Bannisdale lui fournit une nouvelle occasion de connaître la vie et les mœurs catholiques. Tantôt c'est Mrs Fountain, sa belle-mère, qui lui parle d'une jeune fille du village qui va entrer au couvent. « Sa mère est morte l'année dernière; elle a six frères et sœurs plus jeunes qu'elle, et son père dit qu'elle le tuera en devenant religieuse. » Mais ce ne sont point de tels scrupules qui peuvent agir sur une âme catholique : témoin le saint dont les enfants de l'orphelinat racontent l'histoire en échange de celle de Cendrillon; témoin encore saint François Borgia, au sujet duquel Laura

soutient avec le pieux Alan un débat théologique bien curieux aussi.

— Je sais ce que vous avez lu ce matin! lui dit la jeune fille. Croyez-vous que saint François Borgia ait été une personne admirable?

— J'ai trouvé chez lui plus d'un exemple édifiant, répondit Helbeck, du ton le plus calme.

— Vraiment? Aimeriez-vous à lui ressembler si vous le pouviez? Vous rappelez-vous comment, tandis que sa femme était très malade, et qu'il priait pour elle, il entendit une voix... Vous rappelez-vous cela?

— Poursuivez! fit Helbeck sans s'émouvoir.

— Et la voix dit : « Si tu veux que ta femme vive, elle vivra : mais cela ne sera point profitable pour *toi*. Entendant ces paroles, il fut pénétré d'un tendre amour de Dieu et fondit en larmes. Il demanda alors à Dieu de faire suivant sa volonté, en ce qui touchait sa femme, ses enfants et lui-même. Puis il cessa de prier pour la malade. Et son état s'aggrava, et elle mourut, le laissant veuf à l'âge de trente-six ans. Après cela, — de grâce, ne m'interrompez pas! — en l'espace de trois ans, il se débarrassa de ses huit enfants, dont quelques-uns, évidemment, devaient être encore en bas âge ; il fit ses vœux, devint jésuite, et alla à Rome. Approuvez-vous tout cela?

Et comme Helbeck ne se hâte pas de désapprouver, alléguant que, au temps de saint François, « Dieu pouvait appeler certains hommes à des tâches spéciales », la jeune fille lui pose la question suivante : « Mon père, lui dit-elle, était membre d'une Société d'Ethique, à Cambridge, où l'on discutait volontiers les

problèmes moraux ; que pensez-vous qu'il aurait dit de la conduite de saint François Borgia? »

Le père de Miss Fountain et ses collègues de la Société d'Ethique de Cambridge n'eussent guère aimé non plus un autre saint, qui paraît également être tenu en grand honneur à Bannisdale : saint Charles Borromée, dont Laura trouve un jour la *Vie*, grande ouverte, sur la table d'Alan Helbeck. Et voici le passage qui lui saute aux yeux : « Par un amour scrupuleux de la pureté, le saint ne parlait jamais à une femme qu'en présence d'une tierce personne ; et il n'exceptait pas même de cette règle sa pieuse tante, ni ses sœurs. »

Mais du reste, et d'une façon générale, il n'y a rien à Bannisdale qui ne semblerait avoir été créé à dessein pour indigner et irriter les membres des Sociétés d'Ethique. Alan Helbeck, par exemple, avec sa haute intelligence et ses nobles sentiments, devient un niais et grossier sectaire, l'égal du curé Bowles, dès que les affaires de sa foi sont en jeu. Laura l'entend, un soir, raconter qu'un missionnaire de ses amis, partant pour l'Afrique, s'est chargé de recueillir à son intention « tous les traits capables de discréditer ou de rendre ridicules les missionnaires anglicans délégués dans les mêmes régions ». Et il cite quelques-uns de ces traits, et il « en rit immodérément, lui qui ne riait pour ainsi dire jamais ». Et Laura découvre là « un nouvel élément de son caractère, quelque

chose de petit et de vilain, comme une place pourrie à l'intérieur d'un beau fruit ».

Autre « place pourrie », dont la découverte ne lui fait pas moins de peine. Elle apprend qu'Alan Helbeck a converti au catholicisme un jeune paysan des environs, qui était venu peindre dans la chapelle de Bannisdale ; et non seulement ce jeune homme a quitté ses parents, qui comptaient sur son travail pour vivre : non seulement ses maîtres les Jésuites ne l'ont pas laissé se rendre auprès de sa mère mourante, mais on lui a encore défendu de cultiver ses dons d'artiste, — car le jeune paysan était un peintre de génie ; — et Helbeck, qui jadis avait découvert le premier sa vocation artistique, admet fort bien à présent de l'y voir renoncer.

La foi passe, pour lui, avant l'art comme avant toute chose : Laura constate avec terreur ce monstrueux effet du catholicisme. Car elle sent qu'Alan est né pour jouir de la beauté ; il aurait été peintre ou poète si sa nature avait pu se développer librement ; mais le malheureux est catholique, et il se détourne de toute beauté sensible, et il vend son Romney pour entretenir un orphelinat ! Il songe bien, en vérité, à ne pas le vendre, pour faire plaisir à Laura, dont il est follement amoureux ; mais, après avoir tenté de vendre plutôt un terrain, il s'aperçoit que ce terrain va être acheté par des protestants, qui vont l'employer à bâtir une église anglicane. Vendre le terrain, dans

ces conditions, serait commettre un péché trop lourd ; et c'est le Romney qui va chez le marchand.

Mais on n'en finirait pas à vouloir citer les diverses manifestations du catholicisme qu'observe, tour à tour, la jeune agnostique, durant son séjour au manoir de Bannisdale. Tout ce qu'elle y voit n'est que cruauté et hypocrisie, lutte contre la nature et la vérité. C'est le catholicisme qui a dévasté la maison; c'est lui qui a semé, dans le pays, la haine et le désespoir; c'est lui qui a empêché Alan Helbeck d'être le parfait gentilhomme que ses instincts le destinaient à devenir. Le pauvre homme en est arrivé à ce degré d'hébétude qu'il place au-dessus de toute réalité « les quatre fins dernières de l'homme: la mort, le jugement, le ciel et l'enfer ». Il fait mieux encore : il avoue à la jeune fille qu'il s'est trouvé lui-même dans des circonstances pareilles à celles où se sont trouvés saint François Borgia et le saint anonyme dont a parlé l'orpheline. Il a aimé une femme qui, pour lui, a manqué à ses devoirs de chrétienne et d'épouse ; et, au moment où, mourante, elle l'appelait, il s'est enfermé dans une cellule de couvent, afin d'obtenir du ciel qu'elle fût sauvée. Elle l'a été : une voix d'en haut le lui a appris ; et il n'a juré de n'être plus qu'à Dieu. Voilà ce qu'il raconte à Laura, sa bien-aimée, comme une preuve suprême de la toute-puissante beauté du catholicisme !

Et Laura, par amour pour lui, n'est pas éloignée de se convertir à sa foi. Elle reconnaît que le catholicisme est, de toutes les religions, « celle où l'on est le mieux pour mourir ». Mais sans doute elle n'en est pas tout à fait convaincue, puisqu'elle préfère se tuer, à la fin du roman, plutôt que de se convertir à la religion « où l'on est le mieux pour mourir.

Elle se tue parce qu'elle vient, une fois de plus, de s'apercevoir de la duperie de cette religion. Pendant qu'elle avouait à Alan son désir de se faire catholique, sa belle-mère, Mrs Fountain, est morte, dans une chambre voisine. « C'était elle qui avait achevé de me persuader. J'étais heureuse de penser que, puisqu'elle souhaitait si ardemment ma conversion, elle aurait la joie de l'apprendre avant de mourir. Et voici qu'elle est morte sans l'avoir apprise! Elle avait tant demandé à Dieu cette faveur, et Dieu ne la lui a pas accordée! Il n'a pas consenti à la laisser vivre un moment de plus, pour être informée de la seule chose qui lui tenait au cœur! C'est cela qui m'a frappée. Si elle avait vécu un moment de plus, j'aurais vu là un signe. Il m'a été refusé. » Sur quoi la jeune fille court se noyer dans la rivière voisine; et son suicide nous prouve, une dernière fois, que le catholicisme n'est point fait pour d'aussi nobles âmes.

Elle-même nous fait connaître, d'ailleurs, les sentiments qu'il lui inspire quand elle le juge de sang-froid, au lieu de se laisser aveugler par

sa passion pour Alan. « Dès maintenant, — écrit-elle de Bannisdale à une de ses amies, peu de temps après son arrivée, — ce que j'ai vu ici suffit pour me rendre à jamais sympathiques le *monde* et le *péché*. Eh ! que ferions-nous sans eux ? Le *monde*, d'abord ! Il me semble l'entendre qui s'agite et marche, pendant que les gens d'ici perdent leur temps à prier. C'est lui qui, en travaillant pour eux, leur permet de prier, et de le maudire, et de le diffamer. Et quant au *péché*, y a-t-il sur terre une créature raisonnable pour qui ce mot ait un sens ? Si vous êtes avare, ou égoïste, ou paresseux, la nature ou votre voisin se chargent de vous en punir ; la fois suivante, vous êtes déjà moins mauvais, et par degrés vous arrivez à vous améliorer tout à fait. Mais quelle folie de dépenser là-dessus tant d'invectives et de lamentations ! M. Helbeck, par exemple, pourquoi n'apprend-il pas plutôt la géologie ? » Et dans la lettre qu'elle écrit avant d'aller se noyer, elle dit encore que « les prêtres veulent lui arracher le fond de son âme, lui arracher tout ce qui est elle », et qu'elle sent qu'elle « ne se résoudra jamais à le leur laisser prendre ». Elle a beau aimer Alan, celui-ci a beau lui promettre que, si elle l'épouse, jamais il ne fera un effort pour la convertir. Il est catholique ; c'est assez pour qu'à la vie avec lui elle préfère la mort.

Après cela, c'est affaire à elle, et l'on peut même s'étonner que son séjour à Bannisdale ne lui ait pas inspiré pour le « papisme » des senti-

ments de répugnance plus profonds encore. A l'exception, en effet, de quelques cérémonies assez poétiques, elle n'y a rien vu d'autre que ce que nous avons signalé. Elle n'y a pas appris à connaître d'autres vies de saints que celles que nous avons dites ; et si elle y a rencontré d'autres religieux que le curé Bowles et les sœurs de l'orphelinat, personne, en tout cas, ne lui a fourni l'occasion de juger avec plus de faveur le clergé catholique. Ajoutons enfin que pas une fois le catholicisme n'a contribué, sous ses yeux, à inspirer une belle pensée ou une action généreuse : elle n'a pu l'apprécier que comme une source d'intolérance, d'égoïsme, et de petitesse. Son cas est même, à ce point de vue, tout à fait curieux : c'est le cas d'une jeune fille qui, transportée soudain dans un milieu catholique, a la malechance de n'y trouver qu'une caricature d'une religion inconnue pour elle.

II

Mais ce n'est pas ainsi que l'a entendu Mrs Humphry Ward. Ce n'est pas un cas singulier et exceptionnel qu'elle a voulu présenter à ses compatriotes, mais un fait d'une portée générale, un exemple de ce que sont aujourd'hui, en Angleterre, la vie et les mœurs catholiques, et de l'impression qu'en reçoit fatalement un spectateur désintéressé. *Helbeck of Bannisdale*

est, pour elle, un roman *à thèse*, comme a été jadis *Robert Elsmere* ; et Alan Helbeck, et le curé Bowles, et les sœurs de l'orphelinat, tous les personnages doivent, dans son intention, être des *types* autant et plus que des individus. Elle nous le donne assez à sentir, tout au long de son récit, avec une insistance souvent excessive ; et l'on ne peut s'empêcher de penser, notamment, que l'épisode de la petite orpheline aurait eu plus d'effet si l'auteur, dans son zèle anticatholique, n'avait par trop négligé de le rendre vraisemblable. Mais elle ne s'est occupée que de la thèse à soutenir, de telle sorte que les divers épisodes de son récit ne lui sont apparus que comme des arguments.

Son objet a été de prouver que l'atmosphère morale et intellectuelle du catholicisme est absolument irrespirable, désormais, pour une âme supérieure. « Laura, nous dit-elle, avait été élevée dans ce fort sentiment de la dignité moderne qui s'est substitué, aujourd'hui, à l'abaissement et à l'humiliation de la foi religieuse. » Ailleurs elle met en scène un vieux professeur de Cambridge, qui n'a d'autre rôle que d'exprimer la conclusion morale du roman entier. « L'humanité, — proclame ce sage, — a marché durant des siècles à l'ombre de la doctrine de la Chute : mais désormais une conception opposée s'insinue, peu à peu, dans toutes les formes de la pensée européenne. C'est la disparition du monde ancien, la naissance du monde nouveau. Les hommes d'à-pré-

sent ont conscience d'une dignité personnelle que leurs pères ne soupçonnaient pas. La stature spirituelle de l'homme civilisé s'est élevée. Nous foulons, aujourd'hui, une terre plus noble. Ce n'est plus en esclaves, mais en hommes libres, que nous entrons dans la maison de Dieu. » Et le roman porte en épigraphe cette citation latine :

Metus ille... Acherontis...
Funditus humanam qui vitam turbat ab imo.

Metus Acherontis, c'est la pensée des « quatre fins dernières » troublant, dégradant, annulant la vie du noble Alan Helbeck; c'est la préoccupation du « salut de l'âme », détournant les saints des devoirs de ce monde; c'est la peur de l'enfer engendrant, chez tous les hôtes de Bannisdale, un mélange de sottise et d'hypocrisie.

C'est là ce que Mrs Humphry Ward a voulu démontrer, et c'est ce que ses lecteurs anglais n'ont pu manquer de comprendre. « L'histoire de Laura Fountain va ouvrir bien des yeux à la tyrannie du papisme », lisons-nous dans la dernière livraison de la *London Quarterly Review*. Et le *Christian World* affirme que, « depuis les *Lettres provinciales* de Pascal, jamais un coup plus formidable n'a été porté à l'Eglise catholique ».

Mais le plus surprenant est que des catholiques se soient trouvés pour déclarer que cette thèse était appuyée sur d'excellents arguments.

« Certes, écrit un rédacteur du *Tablet*, — le plus considérable des journaux catholiques anglais, — certes, les catholiques ne sauraient se plaindre de la façon dont Mrs Humphry Ward a représenté un champion de leur foi ; et, d'un bout à l'autre, le livre témoigne d'une compréhension remarquable du catholicisme. »

Voilà, en vérité, qui est à peine croyable ! Ainsi le catholicisme anglais est bien tel que l'a décrit Mrs Ward, et ce n'est pas seulement à Bannisdale qu'on a cette étrange manière de le pratiquer ! Ainsi l'usage est, chez les catholiques anglais, qu'un frère condamne sa sœur à une vie de privations pour subvenir aux dépenses d'un orphelinat ; qu'un mari demande à Dieu la mort de sa femme, et « se débarrasse de ses enfants » par-dessus le marché, qu'un fils refuse d'assister aux derniers moments de sa mère ; qu'une fille fasse mourir son père en entrant au couvent contre sa volonté ! Ainsi tous les prêtres catholiques ressemblent au curé Bowles, qui tue les mouches parce qu'il voit en elles « l'armée de Beelzébub », et toutes les religieuses ressemblent à la sœur Angela, qui apprend aux petites filles l'histoire d'un saint abandonnant son frère ! Et la bassesse, la stupidité, la mauvaise foi des catholiques de Bannisdale, tout cela leur est commun avec la grande majorité de leurs coreligionnaires ! Et nous devons prendre au sérieux cette peinture d'un monde dont Mrs Humphry Ward nous fait

savoir qu'il est « empoisonné par l'horrible égoïsme de la religion »! C'est à quoi, pour notre part, nous ne pouvons nous résoudre. Nous estimons que Laura Fountain a raison de juger comme elle fait le catholicisme, d'après ce qu'elle a l'occasion d'en voir à Bannisdale; mais aussi bien n'en voit-elle là qu'une parodie, inventée à plaisir pour nous indigner.

Une parodie : c'est le seul nom que nous puissions donner à cette soi-disant peinture d'un milieu catholique; et une parodie obtenue par des procédés que Mrs Humphry Ward aurait dû dédaigner, car ils ne font point songer à Pascal, mais plutôt à quelqu'un de ces casuistes que les *Lettres provinciales* ont rendus immortels. Nous admettons volontiers, par exemple, qu'un prêtre ait la manie de tuer les mouches. Un auteur anglais, — un catholique, — nous apprend même que jadis un évêque a eu cette manie. « Dès que le vénérable Milner entendait le bourdonnement d'une mouche, — lit-on dans une ancienne *Vie* de ce saint évêque, — il se levait de son siège, brandissait son mouchoir, et fonçait sur l'insecte avec une violence extrême. — La vilaine bête ! — s'écriait-il. Il chassait aux mouches même dans la chapelle; et il avait coutume de dire que Belzébuth était le dieu des mouches. » L'écrivain catholique qui cite ce passage y voit une preuve de l'exactitude de la peinture de Mrs Humphry Ward; mais la citation ne prouve-t-elle pas plutôt que l'auteur d'*Helbeck of Bannisdale* s'est bornée à « démarquer » un extrait d'un vieux

livre, au lieu d'observer directement la réalité ? Et ne sent-on pas ce qu'il y a de fâcheux à défigurer par de tels moyens un personnage qui doit passer, ensuite, pour le type de tout le clergé catholique anglais ?

L'exemple des religieuses est encore plus frappant. Mrs Humphry Ward peut bien avoir lu, dans une *Vie des Saints*, l'anecdote du saint abandonnant son frère ; mais de quel droit nous affirme-t-elle que ce sont des traits de ce genre que les sœurs catholiques racontent aux enfants ? Et de quel droit nous donne-t-elle à entendre que toutes les vies des saints ne sont remplies que de traits de ce genre ? Ignore-t-elle qu'il y a eu d'autres saints, dont la vie est pour le moins aussi familière aux catholiques que celle de ceux-là ; des saints pour qui le catholicisme a été une source de sentiments nobles et d'actions sublimes, saint Vincent de Paul, par exemple, pour ne point parler de saint François d'Assise ? Et si quelques religieuses sont intolérantes, inintelligentes, voire intrigantes et fausses, Mrs Humphry Ward n'en connaît-elle pas qui puisent au contraire, dans leur religion, une charité, une douceur, une beauté morale que nul agnosticisme n'aurait pu leur donner ? Ou, si elle connaît de telles religieuses, comment ne s'avise-t-elle pas d'en mettre une sur le chemin de Laura Fountain, ne serait-ce que pour faire contraste avec sœur Angela et ses « cafardes » compagnes ? Mais elle n'a garde, étant d'avance résolue à nous dégoûter du catholicisme. Et il

n'y a pas, dans toute sa peinture des mœurs catholiques, une seule partie où ne se retrouvent les mêmes procédés. Elle nous peint le catholicisme, comme naguère un de ses compatriotes nous peignait le caractère russe, dans une série d'articles de la *Fortnightly Review*. « Tous les Russes sont menteurs », disait cet ethnographe, et aussitôt il citait l'exemple d'un Russe qui avait menti. « Tous les Russes sont des voleurs », poursuivait-il, et il reproduisait, en manière d'argument, un extrait de la *Gazette des Tribunaux* de Saint-Pétersbourg. Nous n'irons pas jusqu'à dire, à notre tour, que c'est là un mode de généralisation commun à tous les écrivains anglais : mais Mrs Humphry Ward, du moins, en a fait un usage vraiment excessif.

Elle l'a fait au grand détriment de sa thèse, qui consiste à nous démontrer la supériorité de la « nouvelle » foi sur l' « ancienne ». L'atmosphère morale et intellectuelle du catholicisme est-elle vraiment irrespirable pour une âme qui a « la conscience de sa dignité » ? La « stature spirituelle de la race humaine » a-t-elle vraiment grandi ? Nos pieds « foulent-ils un sol plus noble » que celui où se sont attardées les générations précédentes ? Autant de questions qui méritent sans doute d'être discutées : mais certes ce ne sont pas les mésaventures de Miss Laura Fountain qui peuvent, le moins du monde, leur servir de réponse. Et nous ne saurions trop regretter qu'au lieu des deux

vers latins qu'elle a mis en tête de son livre Mrs Humphry Ward ne se soit pas rappelé plutôt deux vers d'Horace, qu'un critique italien vient de citer, fort à propos, dans une étude consacrée à *Helbeck of Bannisdale*, — les vers où le vieux poète disait à sa Muse :

... desine, pervicax,
Magna modis tenuare parvis!

III

La chose est d'autant plus fâcheuse qu'en accaparant, comme elle fait, la curiosité du lecteur, cette partie philosophique du nouveau roman de Mrs Humphry Ward risque de nuire à l'intérêt d'une autre partie, purement romanesque, et qui est, au contraire, des plus agréables ; car on y retrouve tout le talent de l'auteur de *Bessie*, sa finesse d'observation, sa justesse d'expression, son habileté à mettre en relief la lutte des caractères et des sentiments ; et jamais peut-être, depuis George Eliot et les sœurs Brontë, certains aspects de la vie de province anglaise n'ont été mieux décrits.

Cette seconde partie, ou, plus exactement, ce second sujet d'*Helbeck of Bannisdale*, est l'histoire d'une jeune fille qui, au sortir de la fièvre intellectuelle d'une ville d'université, se voit transplantée dans un des plus calmes coins du Westmoreland, et qui se laisse prendre, peu à

peu, au charme de cette triste et poétique région. Tout y est, pour elle, imprévu et délicieux, tout y a une âme qui répond à son âme. Et, d'un bout à l'autre du roman, l'auteur nous montre l'action, sans cesse plus vive, qu'exercent sur elle les lieux qui l'entourent; et ce sont, à tous les chapitres, des paysages variés et charmants, indiqués en quelques traits d'une précision admirable. Qu'on lise, par exemple, le récit d'une des premières promenades de Laura aux environs de Bannisdale :

La matinée était claire et fraîche. Un vent mordant soufflait, malgré l'éclat du soleil, et les bourgeons semblaient tout desséchés. Mais, pour Laura, cet air était un vin bienfaisant; et le pays qu'elle voyait la transportait de plaisir. Elle montait le flanc d'une colline, se dirigeant vers un village épars à mi-côte... Au-dessus d'elle, à droite, s'élevait une montagne dénudée et rocheuse, coupée de sillons noirs qui plongeaient, en ligne directe, vers les bois entourant le village ; au dessous, dans la vallée, se déployaient le rouge et le vert de la mousse. Les rivières brillaient au soleil, dans leur course rapide des montagnes à la mer. Et plus loin, à l'horizon, les hauteurs de la région des lacs s'unissaient avec le soleil et les nuages pour former un somptueux décor ; les pics jetant leur note bleue sur le fond blanc, les nuages s'entr'ouvrant pour laisser voir les collines au-dessous d'eux, tout cela dans une telle gloire d'argent et de pourpre, avec une telle fraîcheur d'atmosphère et de lumière, que d'instant en instant l'œil en ressentait une joie plus frémissante, plus palpable, plus pure. L'âme de

Laura chantait et planait, avec la fauvette et l'alouette.

Puis, quand elle eut dépassé le village, la route monta plus droite encore, dominant l'immense étendue des champs de bruyère et des rochers qui bondissaient au milieu d'eux, pareils à des récifs se dressant dans la mer. Et dans ces champs de blé, plus voisins, qu'étaient-ce donc que ces larges taches blanches sur les sillons récemment creusés? Mais voici que, s'envolant, une troupe de mouettes se chargea de lui répondre. Et la jeune fille sentit que de leurs ailes éclatantes lui venait la brise marine, et elle se retourna pour regarder encore, au sud-ouest, la pâle ouverture par laquelle passaient les rivières.

Au-delà de ces champs, un bois, un bois dont la vue émerveilla Laura, accoutumée jusque-là aux paysages des régions du Sud. Elle sauta hors de la petite voiture, attacha le poney à une barrière, au bord de la route, et s'élança dans le taillis de noisetiers avec de petits cris de bonheur. Un bois du Westmoreland dans la saison des narcisses, ce n'était rien de moins — ni de plus. Mais, pour l'enfant, avec sa jeune passion dans le sang, c'était un rêve, une extase. Jamais elle n'avait vu autant de narcisses! Ils se répandaient à l'horizon, en bandes, en nappes dorées; et leur folle abondance contrastait étrangement avec l'air, avec le caractère frugal de ces régions du Nord, avec les plaines incultes, les roches nues et la mélancolie des marais sans arbres. Et puis, quand les yeux s'étaient faits à cette profusion, mille nuances apparaissaient, fines et charmantes; chaque pied de terrain avait une parure qui n'était qu'à elle.

Car, sous les narcisses, se cachait un tapis de

violettes, si sombres et si serrées que c'était leur parfum seul qui les dénonçait : et, pendant que Laura était étendue dans l'herbe, s'empressant à les cueillir, elle pouvait apercevoir entre l'or des narcisses, entre les tiges minces des noisetiers, les teintes bleues et grises des montagnes, au loin. Chaque détail de l'admirable ensemble agissait sur les sens jeunes et vifs de l'enfant, éveillant dans son cœur le poème d'un printemps du Nord, d'un printemps tel que seuls le connaissent ces pays de rochers, pur, froid, tranquille, avec de brusques éclats d'une beauté plus chaude.

Laura se trouvait maintenant assise, — presque en pleurant, — sur une butte de mousse, en face du bois dont elle venait de sortir. Qu'y avait-il donc dans ce pays qui la captivât ainsi, qui lui parlât de cette voix si intime, si pressante? C'est qu'elle-même était de ce pays, qu'elle lui appartenait, qu'elle le sentait mêlé à son sang. De profonds instincts héréditaires renaissaient en elle, du moins elle se plaisait à l'imaginer. Elle avait l'impression d'étendre les bras vers ces plaines et ces montagnes, et de leur dire : « Je ne suis pas une étrangère! Accueillez-moi! Gardez-moi! Ma vie est issue de la vôtre! »

Alan Helbeck lui-même, le représentant d'une foi qu'elle déteste, incarne aussi à ses yeux le pays où il vit, où ont vécu ses pères au long des siècles. C'est encore Bannisdale qu'elle aime en lui, le vieux manoir avec son vieux parc, l'horizon de collines pierreuses, les rivières « courant des montagnes à la mer ». Elle ne se décide point, d'ailleurs, à l'aimer, sans avoir

d'abord essayé d'incarner en un autre homme l'âme de ces régions sauvages et charmantes. Peu s'en faut, en effet, qu'elle ne donne son cœur à un de ses cousins, Hubert Masson, un jeune rustre vigoureux et sensuel, qui, dès qu'il la voit, en devient amoureux. Mais il est trop simple, trop brutal, trop absolument dépourvu de toute éducation, et Laura ne tarde pas à s'apercevoir qu'au lieu de l'aimer elle a peur de lui. Helbeck seul, désormais, a dequoi lui plaire; et jusqu'à la fin du roman une lutte terrible se poursuit en elle, la partageant entre sa passion et ce qu'elle croit être la conscience de son devoir.

Je ne puis malheureusement que louer en passant les chapitres consacrés par Mrs Humphry Ward aux relations de Laura avec ses cousins les Masson. Peut-être y sent-on un peu l'imitation de peintures semblables faites jadis par Emily Brontë dans *Wuthering Heights;* mais ce n'en sont pas moins, à mon avis, les chapitres les plus vivants et les plus émouvants du livre, précisément parce que l'auteur n'y a point cherché à nous convertir. Elle s'est bornée à y dépeindre, avec une force et une variété de couleur saisissantes, la vie d'une famille de paysans à demi sauvages, se complaisant dans une atmosphère d'ignorance et de fanatisme. La haine est la seule passion qu'ils connaissent, la haine de tout ce qui ne sent pas, ne croit pas comme eux. Mrs Masson, notamment, la mère d'Hubert, est une figure d'un relief vigoureux;

Hubert lui-même est un beau type de jeune loup, incapable de refréner les instincts qui le poussent.

C'est lui qui, en affolant Laura par sa brutalité, la jette toute tremblante dans les bras d'Helbeck. La jeune fille est allée le voir, dans une ville, voisine de Bannisdale, où il a consenti à prendre un emploi. Elle a passé la journée avec lui, une longue journée pleine d'incidents dramatiques; et, le soir, quand elle est remontée en wagon pour rentrer à Bannisdale, elle s'est aperçue que le train qui l'emmenait n'allait qu'à mi-chemin de sa destination. C'est son cousin qui l'a trompée à dessein, afin de la garder près de lui jusqu'au lendemain; et en effet elle le voit sortir d'un autre wagon, lorsque le train s'arrête à la dernière station. Terrifiée, éperdue d'angoisse et de honte, elle parvient cependant à éloigner Hubert, en le priant d'aller retenir une chambre dans une auberge; et elle s'enfuit; toute la nuit elle reste cachée derrière un talus. Tout cela nous est raconté par Mrs Ward en quelques pages fiévreuses et rapides, qui suffiraient, à elles seules, pour justifier le succès de son livre. Et nous ne pouvons nous empêcher d'en citer au moins une, celle qui nous fait assister au retour de Laura:

Helbeck avait passé la nuit dans la prière et la méditation; mais il savait bien, — sa conscience lui reprochait assez haut son péché, — que, cette nuit-là, il avait prié seulement parce qu'il n'avait

pu faire rien d'autre, rien qui lui rendit Laura et le délivrât des craintes qui le tourmentaient.

A six heures, il sortit de la chapelle. Il avait à prendre son bain, à s'habiller, puis à aller à la ferme pour faire atteler la voiture. Si la jeune fille n'arrivait pas par le premier train, il louerait un cheval à Marsland et irait jusqu'à Braeside.

Sa chambre, quand il y entra, lui parut étouffante et sans air, malgré la fenêtre entr'ouverte. Instinctivement il alla vers la fenêtre, l'ouvrit toute grande, et s'appuya au rebord, laissant la brise fraîche couler le long de ses membres. Et voici que quelque chose de blanc frappa ses yeux, sous la fenêtre...

Laura, lentement, souleva la tête. S'était-elle endormie, dans sa fatigue? Et Helbeck, se penchant sur elle, vit que ses yeux n'étaient pas fermés. Elle le regardait comme jamais encore elle ne l'avait regardé, avec une simplicité triste et pensive, comme si elle venait de s'éveiller dans un monde où tous pouvaient dire toute la vérité, et où il n'y avait plus de voile entre l'homme et la femme.

Son chapeau était tombé à terre, près d'elle : ses traits délicats, tout imprégnés de souffrance, s'offraient à lui si doucement, si franchement!

— J'étais très fatiguée, — lui dit-elle d'une voix qu'il ne connaissait pas, d'une voix où il sentait un appel confiant. — Et j'ai trouvé la porte fermée.

Elle étendit vers lui sa petite main ; il la prit ; et il tremblait, malgré sa force d'homme.

— J'allais justement me mettre en route pour voir si le train vous avait amenée.

— Non. J'ai marché à pied, la plus grande partie du chemin. Voulez-vous m'aider à me relever? C'est ridicule, mais je ne puis me lever.

Il l'aida, et elle se mit debout, s'appuyant lourdement sur lui.

— Ce n'est que la faim! Augustina a-t-elle été très inquiète?

— Sans doute. Nous l'avons été tous les deux.

— Oui. C'était stupide de ma part. Mais dites-moi, voulez-vous me conduire dans le salon, et me faire servir un peu de vin, avant que je voie Augustina?

— Appuyez-vous sur moi!

Elle obéit, et il l'emmena. La porte du salon était ouverte. Elle s'affaissa dans un fauteuil. En relevant les yeux, elle vit la dame du portrait de Romney qui brillait, sur le mur, dans la lumière du matin. La beauté aux yeux bleus semblait considérer de très haut, avec une condescendance indifférente, la pâle créature assise devant elle. Mais Laura n'en éprouva ni envie, ni honte. Et quand Helbeck l'eut laissée seule, pour aller chercher le vin, un petit sourire flotta sous ses paupières à demi fermées.

Elle fit de son mieux pour boire et manger; mais son épuisement était trop grand, et Helbeck s'agenouilla près d'elle, partagé entre l'anxiété, le remords et les élans d'une joie frénétique.

— Je vais aller éveiller Augustina et l'amener ici!

— Non, attendez un instant! J'ai été si agitée, toute la nuit, voyez-vous? J'ai besoin de me reposer.

— J'ai essayé de vous prévenir. J'ai télégraphié au chef de gare, mais sans doute il vous aura manquée. Je lui ai demandé de vous conduire à l'auberge.

— Oh! l'auberge! fit-elle avec un frisson. Non, je ne pensais pas aller à l'auberge!

— Pourquoi? Que craigniez-vous?

Il lui parlait d'une voix caressante et douce, comme à un enfant. Mais elle se taisait. Et le cœur du jeune homme battait, son oreille avait soif du mot qui allait venir.

— Mon cousin se trouvait là, à la gare. Je n'avais pas besoin de lui ; je n'avais pas demandé qu'il vînt : il n'avait aucun droit à me suivre. Et je l'ai envoyé à l'auberge, pour demander une chambre, et moi...

— Et vous?

— Je me suis cachée derrière un talus jusqu'à son retour. Je l'ai vu qui me cherchait sur les dunes, qui m'appelait ; peut-être a-t-il cru que je m'étais perdue dans quelque fossé.

Helbeck se pencha vers elle :

— Et ainsi, c'est pour l'éviter...?

— Voyez-vous ? — son souffle s'arrêtait, — je n'étais pas sûre qu'il ne fût pas ivre. Je sens que c'était ridicule, mais j'étais si troublée, et il n'avait rien à faire là !

— Ne vous avait-il pas donné à entendre qu'il désirait vous accompagner !

Une force secrète le poussait à poursuivre ses questions; et sa voix avait pris un accent dur et pressant.

Mais elle ne répondit rien. Elle se contenta de le regarder, tandis que des larmes se formaient doucement dans ses yeux clairs.

— J'étais si heureuse de revenir ! dit-elle enfin. J'avais hâte de me retrouver ici.

Elle pressait ses mains l'une contre l'autre, en frémissant. Helbeck ne disait rien; mais sans doute son silence la troublait, car soudain elle rougit profondément.

— Vous étiez heureuse de revenir, de vous retrouver ici? Est-ce vrai? Savez-vous que je suis

resté debout toute la nuit, dans une angoisse mortelle?

La respiration manqua à Laura pour répondre; ses joues et ses lèvres redevinrent toutes pâles. Seuls, ses yeux parlèrent. Helbeck se rapprocha d'elle. Soudain il la saisit, l'attira sur lui. Elle fit un léger effort pour se dégager, puis céda. Son âme et son corps étaient trop faibles, et l'extase de ce contact était trop profonde.

Un quart d'heure après, les deux amoureux entament une discussion théologique qui, il faut l'avouer, ne va plus s'arrêter jusqu'à la fin du roman. Laura a bien encore plusieurs fois l'occasion de se promener avec Alan Helbeck sur les collines boisées du Westmoreland; mais, au lieu, désormais, de cueillir des violettes, elle interroge son compagnon sur un trait de la vie de saint François Borgia, ou se révolte au tableau qu'il lui fait de la règle sévère du tiers ordre franciscain. Car Alan appartient au tiers ordre, c'est encore un détail que j'allais omettre; il déclare à sa fiancée qu'elle devra aller sans lui au théâtre, quand on y jouera des pièces « qu'un catholique ne saurait entendre sans dommage pour sa conscience ». Et la jeune fille réplique que « son père la menait au théâtre aussi souvent qu'il pouvait », ajoutant que « ce sera toujours pour elle un besoin d'y aller ». Elle a, en vérité, une singulière façon d'entendre l'amour, et nous ne nous étonnons pas que, avec une telle habitude de penser à soi-même, « elle ne se soit jamais beaucoup souciée des enfants ». Mais Mrs Humphry Ward éprouve pour elle une tendresse

mêlée d'admiration. On sent que volontiers elle redirait à son propos ce qu'elle disait naguère, dans un autre de ses romans : « Mariée ou non, une femme est tenue d'entretenir comme un feu sacré sa propre individualité. »

Aussi Laura Fountain, dès qu'elle devient la fiancée d'Alan Helbeck, ne cesse-t-elle plus de veiller à l'entretien de son « feu sacré ». Sa grande préoccupation est d'obtenir la garantie que, avant ni après son mariage, Alan n'empiétera sur son « individualité ». Une première fois, ayant cru découvrir que cet empiètement était inévitable, elle s'enfuit de Bannisdale, prouvant par là que l'agnosticisme, comme école de morale, n'est guère supérieur au catholicisme : car elle sait qu'Alan Helbeck l'aime avec une ardeur insensée, et qu'en l'abandonnant elle risque de le tuer; mais cette considération ne paraît pas l'émouvoir davantage qu'elle n'a ému la jeune fille catholique qui est entrée au couvent contre le gré de son père. Elle s'enfuit; elle se réfugie à Cambridge, chez le vieux philosophe qui estime que la « stature spirituelle de l'homme s'est élevée » ; et c'est une maladie de Mrs Fountain, sa belle-mère, qui la force à revenir dans le Westmoreland.

Elle n'y revient, d'ailleurs, que pour mourir. Une dernière discussion théologique avec Alan, la déception de constater que Dieu n'a pas daigné « faire un signe pour elle » en prolongeant de quelques instants la vie de Mrs Fountain ; et la voilà qui va se noyer, compliquant son

égoïsme, cette fois, d'une inconséquence moins excusable encore. Car, pour peu qu'elle ait été sincère en annonçant à Helbeck son intention de se convertir, elle doit bien admettre comme possible que la vie de Mrs Fountain va continuer au-delà du tombeau, et qu'ainsi la morte pourra se réjouir de sa conversion. Le récit de ses derniers instants ne laisse pas, toutefois, d'être assez touchant; avec une longue description d'un paysage d'hiver, c'est le seul passage, dans cette seconde partie du livre, qui puisse être comparé aux chapitres de la première partie :

Vers quatre heures, à l'aube, Helbeck s'éloigna du lit funèbre de sa sœur, auprès duquel il avait passé toute la nuit en prières. Il fut un peu étonné de songer que Laura n'était pas revenue pour prendre sa part de la veillée; mais en même temps il en fut heureux, il lui sut gré d'avoir eu la prudence d'épargner ses forces.

Quelque temps auparavant, la sœur Rose était descendue pour se reposer un moment. Sa chambre était au-dessous de celle de Laura. En passant, elle avait vu que la chambre de Miss Fountain restait éclairée, et elle y avait entendu un bruit de pas, où se mêlait peut-être un bruit de sanglots. Mais elle ne s'en était pas inquiétée; c'était chose bien naturelle que la jeune fille veillât et pleurât. Elle était descendue dans sa chambre, avait dormi un moment; et elle venait de remonter auprès de la morte, quand elle vit Miss Fountain entrer dans la chambre.

Laura était vêtue de noir, couverte d'un long

manteau noir. Sa robe et son manteau étaient tout trempés de boue. Elle avait les cheveux en désordre, et le vent avait laissé une rougeur passagère sur son pâle visage. Dans ses bras elle tenait quelques branches de cerisier, cueillies sur un arbre que Mrs Fountain avait spécialement aimé. Elle s'arrêta sur le seuil et considéra les deux religieuses d'un regard incertain, comme si elle savait à peine où elle était.

Sœur Rose vint à elle.

— Ces branches sont mouillées, murmura la jeune fille, mais je voudrais les mettre près d'elle. Elle aimait cet arbre.

La sœur la conduisit auprès de la morte. Et quand les branches furent répandues sur le lit, dont elles firent comme une vision du printemps, Laura s'agenouilla un instant, jeta un rapide coup d'œil autour de la chambre, puis referma la boucle de son manteau.

— Chère Miss Fountain, dit sœur Rosa, ne restez pas trop longtemps dehors ! Et quand vous rentrerez, laissez-moi vous donner des vêtements secs et vous préparer un peu de thé chaud!

Laura y consentit d'un signe de tête.

— Adieu ! dit-elle d'une voix à peine distincte. Puis, doucement, elle embrassa sœur Rosa, et aussi l'autre religieuse, sœur Marie-Raphaël, qui la connaissait à peine, et fut sans doute surprise de sentir le contact de ces petites lèvres glacées.

Elles la virent sortir de la chambre, et une vague inquiétude les conduisit vers la fenêtre, d'où elles aperçurent Laura traversant le jardin pour aller dans le parc. Elle marchait lentement, la tête baissée. Elle parut s'arrêter devant le premier banc, au tournant de la rivière ; au delà, le chemin des-

cendait et faisait un coude. Les deux sœurs ne la virent plus : elles ne la virent jamais plus.

IV

Tel est ce roman, le meilleur et le pire qu'ait écrit Mrs Humphry Ward. Il abonde en délicats paysages, en traits de mœurs agréablement notés, en scènes dramatiques du plus bel effet ; mais ni dans *Robert Elsmere*, ni dans *David Grieve*, ni dans *Marcella*, l'auteur n'a poussé aussi loin sa fâcheuse habitude de « rapetisser les grandes questions », — *tenuare magna*, — en les subordonnant à de menues anecdotes.

Non que, d'une façon générale, je refuse d'admettre la possibilité du *roman à thèse*. Je crois volontiers, au contraire, qu'il y a certaines thèses morales à qui un récit peut fort bien servir d'illustration, sinon d'argument. Et j'aurais trouvé légitime, par exemple, qu'un romancier nous fît voir les obstacles que risque d'apporter à l'amour le désaccord des sentiments religieux, ou qu'il nous montrât comment, sous l'effet de circonstances spéciales, les plus nobles croyances en arrivent parfois à se déformer, à devenir ce qu'est devenu le catholicisme pour Alan Helbeck et son entourage. Si Mrs Ward s'était bornée à soutenir l'une ou l'autre de ces deux thèses, les faits qu'elle nous a racontés nous auraient touchés plus à fond et auraient eu une portée infiniment plus sérieuse ; car des

situations comme celles d'Helbeck et de Laura ne doivent pas être rares, dans un pays où la lutte religieuse est demeurée très vive ; et, d'autre part, rien n'empêche d'imaginer qu'il y ait eu, qu'il y ait encore en Angleterre des catholiques pareils à ceux de Bannisdale, sacrifiant tout le reste du dogme au seul principe de l'obéissance, et ne voyant dans la vie qu'une attente de la mort. Mais, pour nombreux que puissent être ces catholiques, c'est « rapetisser » le catholicisme que de l'incarner en eux; et de ce que deux amants ont des façons opposées de comprendre Dieu, le romancier n'a pas le droit de conclure que l'une de ces façons soit supérieure à l'autre.

Mrs Ward a eu le tort de vouloir trop prouver. Et son tort a été d'autant plus grand que, malgré la passion qu'elle témoigne pour elles, elle ferait mieux de s'abstenir des questions générales. Remarquablement douée pour le récit et pour la description, son talent semble la trahir dès qu'elle tente de raisonner. Ses personnages ne vivent qu'aussi longtemps qu'ils ne discutent pas; et ils discutent beaucoup, beaucoup trop, mais toujours sur des détails secondaires, sans pouvoir atteindre jusqu'au fond des choses. Il y a plus de philosophie dans *Sibylle*, d'Octave Feuillet, que dans *Helbeck of Bannisdale*. Il y en a plus dans *Mademoiselle de la Quintinie*, où cependant il y en a guère. Et quand Mrs Humphry Ward nous apitoie sur Alan Helbeck, qui ne pense qu'à la mort, tandis qu'il serait si

bien fait pour jouir de la vie, nous ne pouvons nous défendre de songer qu'elle-même perd un peu son temps à essayer de débattre des problèmes où elle n'entend rien, tandis que personne ne connaît, ne comprend mieux qu'elle les sites, les traditions, et les mœurs du Westmoreland.

III

M. G. WELLS

***Doctor Moreau's Island*, 1897**

M. H. Davray a traduit récemment, pour *le Mercure de France*, un curieux roman de M. G. Wells, *la Machine à explorer le temps*. Sa traduction est à la fois exacte et littéraire : elle rend fidèlement la pensée de l'auteur anglais sans que le lecteur français ait jamais l'impression de lire une œuvre qui n'a pas été écrite pour lui; et. puisque plusieurs personnes m'ont fait l'honneur de me demander quelles sont, à mon avis, les qualités d'une bonne traduction, je suis heureux de pouvoir leur signaler, comme modèle, cette bonne traduction-là.

Le roman de M. Wells qu'a traduit M. Davray est d'ailleurs, lui-même, une œuvre des plus intéressantes. La fantaisie scientifique s'y double d'une très fine et très pénétrante ironie morale ; et notre admirable Villiers de l'Isle-Adam, — que M. Davray cite, avec raison, dans sa préface, — aurait certainement goûté la peinture faite par M. Wells de l'état d'abrutissement, d'indifférence, de débilité physique et morale, qui ne

peut manquer de résulter des progrès de la civilisation pour l'humanité des siècles futurs. Mais, à côté de ses précieuses vertus d'invention et de pensée, *la Machine à explorer le temps* laisse voir encore mainte trace d'inexpérience professionnelle : les préparations sont développées démesurément : le sujet principal est étouffé entre des hors-d'œuvre ; et la description de la machine est à la fois trop longue et trop courte ; trop courte pour ceux qui seraient tentés de prendre la chose au sérieux, trop longue pour ceux qui soupçonnent l'auteur d'avoir simplement cherché un prétexte un peu nouveau lui permettant de transporter ses lecteurs dans les âges à venir. Et si jamais, depuis, M. Wells n'a rien écrit d'aussi profond, ni d'aussi poétique, il y a tout au moins un de ses autres romans qui est mieux composé, mieux équilibré, mieux adapté aux règles du roman scientifique. Ni la poésie ni la philosophie n'y jouent plus de rôle, et rien n'y évoque plus le souvenir de l'*Eve future*, ni des rêves étranges et magnifiques de Poe ; mais c'est vraiment la science qui en forme la base, les faits y sont, en somme, suffisamment vraisemblables, et l'action y est conduite d'une main très habile. Le roman s'appelle *l'Ile du docteur Moreau*. Peut-être aimera-t-on à en lire une rapide analyse ?

Dans une sorte de préface, d'abord, un certain Charles-Edward Prendick raconte qu'un de ses oncles, Edward Prendick, lui a laissé en mourant un manuscrit qui contient le récit de son étrange

aventure. Cet oncle se trouvait, en février 1887, à bord d'un bateau, la *Lady Vain*, qui sombra durant une traversée de l'Océan Pacifique. Onze mois plus tard, le 5 janvier 1888, il fut recueilli en mer, presque au même endroit, par un navire anglais, rappelé à la vie, et ramené à Londres. Les marins qui le recueillirent ne purent obtenir de lui aucun renseignement précis sur la façon dont il avait vécu pendant ces onze mois. Et quand, ensuite, il se décida à révéler quelques-unes des péripéties qu'il avait traversées, on fut unanime à penser qu'il déraisonnait. Ce sont ces péripéties que, faute de pouvoir les proclamer de vive voix, il a notées dans son manuscrit. Son neveu ne saurait, naturellement, garantir leur exactitude : il se borne à nous informer que, dans l'Océan Pacifique du Sud, se trouve un îlot inhabité, — l'île de Noble, — qui n'est pas sans présenter quelques traits de ressemblance avec l'île décrite par Edward Prendick. Les marins qui l'ont visité en 1891 y ont vu des animaux d'un type singulier, notamment des porcs, des lapins et des rats, tout à fait différents de ceux qu'on voit chez nous. Une chose, en tout cas, est incontestable : c'est que, ayant disparu le 1er février 1887, lors du naufrage de la *Lady-Vain*, Edward Prendick a été retrouvé au même endroit, onze mois plus tard. Il n'a pu manquer de vivre quelque part, durant l'intervalle; au lecteur de juger s'il y a quelque vraisemblance qu'il ait vécu, comme il l'affirme, dans l'île extraordinaire du docteur Moreau.

Vient ensuite le récit de l'oncle. Seul avec deux autres hommes, Prendick a survécu au naufrage de la *Lady Vain*. Plusieurs jours ils errent au gré des vagues, sur un radeau ; bientôt la faim les affole, et des désirs sanglants s'allument dans leurs yeux. Ils finissent, classiquement, par tirer au sort « qui sera mangé ». Mais le malheureux que le sort a désigné se révolte, se jette sur ses compagnons ; un corps-à-corps s'engage : deux des trois naufragés tombent à l'eau en luttant ; Prendick, resté seul, perd connaissance. Quand il rouvre les yeux, il est couché sur un lit, dans une cabine de bateau, et il aperçoit près de lui, le soignant avec sollicitude, un grand homme blond aux yeux un peu égarés. Cet homme, qui l'a sauvé, est un médecin anglais nommé Montgomery. Il était sur le pont du bateau lorsqu'il a aperçu l'épave de la *Lady Vain ;* c'est lui qui a forcé le capitaine à s'arrêter et à recueillir le naufragé.

Dès le lendemain, Prendick a repris ses forces et peut monter sur le pont. Le bateau où il se trouve est un petit schooner marchand dont le capitaine, toujours ivre, paraît avoir pour Montgomery une haine mêlée d'horreur. Et Prendick découvre que Montgomery, qui vient d'Arica, emmène avec lui, pour une destination mystérieuse, toutes sortes d'animaux : des chiens, des lapins, et un énorme *puma*, dont les rugissements terrifient l'équipage. Montgomery n'a comme compagnon de voyage qu'un vieil homme bizarre et repoussant, velu, difforme, parlant d'une voix

qui ressemble à un aboiement. Mais l'inquiétant médecin continue à soigner Prendick avec une sollicitude infatigable ; et, s'il ne lui dit rien ni de sa condition présente ni du but de son voyage, il est tout prêt à lui faire mille confidences sur son ancienne vie d'étudiant, puis de médecin à Londres, où, suivant ce qu'il donne à entendre, une imprudence commise jadis l'empêche désormais de rentrer.

Une nuit, le bateau s'arrête : Montgomery, son compagnon et ses animaux s'apprêtent à descendre. Le capitaine, ivre-mort, exige que Prendick descende avec eux ; et Montgomery, de son côté, déclare qu'il lui est impossible de l'emmener. On le fait sortir de force ; il va périr, quand Montgomery, pris de pitié, lui sauve la vie une seconde fois. Il le reçoit dans la chaloupe venue au-devant de lui ; et on ne tarde pas à aborder dans une petite île rocheuse, où Prendick est accueilli par un grand vieillard de mine à la fois sinistre et imposante : le chef de l'île, évidemment. La chaloupe qui l'a amené est conduite, elle aussi, par des êtres bizarres, tordus, déformés, avec des jambes trop courtes et des museaux plats.

Le chef de l'île l'installe dans une chambre voisine de celle de Montgomery; puis il le quitte pour prendre livraison des bêtes nouvellement venues. Les lapins sont mis en liberté et se répandent dans les bois : le *puma* et les chiens sont enfermés dans un bâtiment mystérieux, muré, grillé, et où seul le chef de l'île a

le droit d'entrer. Et Prendick apprend le nom de ce personnage. Il l'entend appeler : docteur Moreau.

Le docteur Moreau ! Il se rappelle qu'un savant de ce nom, jadis, a dû quitter Londres, à la suite de révélations monstrueuses. Cet être abominable, dans une sorte de folie scientifique, se livrait à des expériences de vivisection sur des enfants, des femmes, qu'il se procurait par tous les moyens. C'est lui, sans doute, qui se sera retiré dans cette île, pour y poursuivre librement ses cruelles pratiques. Et Prendick est interrompu dans ses réflexions par un cri épouvantable, jaillissant soudain du grand bâtiment mystérieux ; il reconnaît la voix du *puma*, mais transformée par l'angoisse de la souffrance. Le docteur Moreau l'aura tout de suite installé sur sa table d'opérations !

Montgomery, que Prendick s'efforce d'interroger, refuse de rien dire. Et bientôt le malheureux croit deviner l'affreuse vérité. Il est arrivé dans un lieu maudit, où des fous sanguinaires s'amusent à torturer, sous prétexte de science, tous les êtres vivants que le hasard leur fait tomber sous la main. Après le *puma*, ce sera son tour à lui ! Et voici que, de nouveau, un cri d'angoisse arrive jusqu'à lui ; et cette fois, sans aucun doute, c'est un cri humain ! Prendick force la serrure de la chambre où on l'a enfermé, et se sauve, résolu à tout souffrir plutôt que de se livrer au docteur Moreau.

Toute une journée et toute une nuit il erre

à travers l'île. Les chapitres consacrés par M. Wells à cette fuite affolée sont certainement les plus beaux du livre; un souffle d'horreur les traverse dont je ne crois pas qu'on retrouve l'équivalent dans aucune fantaisie du même genre. Sans cesse le fugitif rencontre de nouveaux habitants de l'île; les uns ressemblent à des loups, d'autres à des porcs, d'autres à des singes; mais tous parlent anglais, tous semblent avoir une crainte superstitieuse du docteur Moreau; et, en dépit de certains regards inquiétants, de certains gestes de bêtes fauves, furtivement essayés, tous traitent le nouvel hôte de l'île avec déférence. Quelques-uns lui demandent « s'il est fait »; et il y en a un, celui qui ressemble à un singe, qui lui montre avec fierté que, lui aussi, il a cinq doigts à l'une de ses mains.

L'homme-singe conduit Prendick dans le village où demeurent tous ces monstres. Au fond d'une hutte, un être informe, un amas de poils coupés de deux yeux et d'une bouche, se tient assis, récitant toute la journée une sorte de complainte que tous les habitants, dès qu'ils l'entendent, répètent en refrain. Voici ce morceau :

« Ne pas aller à quatre pieds : telle est la loi. Ne sommes-nous pas des hommes?

« Ne pas sucer en buvant : telle est la loi. Ne sommes-nous pas des hommes?

« Ne pas manger de chair ni de poisson : telle est la loi. Ne sommes-nous pas des hommes?

à son explication, en dépit de son caractère scientifique, — et sans doute de son invraisemblance, — est vraiment très curieux. La terrible figure de Moreau y prend une grandeur qui n'est pas sans beauté. Et voici la fin de l'explication :

« C'est ainsi que depuis vingt ans, — neuf ans à Londres, onze ans ici, — je poursuis mon œuvre : et toujours il y a, dans tout ce que je produis, quelque chose qui me déroute, qui me mécontente, et qui me provoque à de nouveaux efforts. Parfois le résultat de mon expérience est supérieur à mon attente, parfois inférieur, mais jamais je ne parviens à réaliser pleinement mon rêve. La forme humaine, je puis à présent l'obtenir, presque facilement ; mais souvent il y a des défauts dans les mains, dans les pieds, membres trop sensibles où je ne puis pas opérer à ma guise. Encore tout cela n'est-il rien en comparaison des déboires que me cause la transformation du cerveau de mes sujets. L'intelligence, malgré tous mes efforts, reste toujours basse et grossière, avec des lacunes inexplicables, des anomalies dont la cause m'échappe. Il y a surtout quelque part dans le cerveau un coin mystérieux, le siège de certaines émotions, que décidément je ne réussis pas à atteindre... N'importe, j'y réussirai. Chaque fois que je plonge une créature vivante dans le bain de la souffrance qui la brûle, je me dis : cette fois je vais brûler en elle toute l'animalité, cette fois je ferai une créature vraiment raison-

nable! Après tout, qu'est-ce que vingt ans? L'homme naturel a demandé, pour se constituer, des centaines de milliers d'années... »

Il se tut, et resta plongé dans de sombres pensées. « Mais j'arrive au terme, reprit-il. Ce *puma* que je viens de traiter... »

Nouveau silence. « Et le malheur est qu'ils ne restent pas dans la condition où je les mets. Aussitôt que ma main se retire d'eux, la bête recommence à ramper en eux, à s'affirmer de nouveau. »

Dans l'entretien qu'il a ensuite avec Montgomery, Prendick lui raconte incidemment que, dans sa course éperdue, il a vu un lapin qu'on venait de tuer, et dont on avait arraché la tête. Et cette révélation épouvante le médecin; car il sait que, dès que les habitants de l'île auront retrouvé le goût du sang, leur animalité renaîtra en eux. Le goût du sang, ils l'ont en effet retrouvé. Peu à peu des signes de désordre et d'insubordination se produisent; Moreau emploie les grands moyens, la menace, voire la torture, mais la révolte grandit et aboutit à une crise terrible. Moreau est tué par son *puma*, dont il était si fier. Montgomery, découragé, s'enivre une dernière fois et s'offre spontanément à la mort. Et Prendick reste seul, dans l'île, avec une population de monstres; mais, fort heureusement, les plus cruels de ces monstres ont péri dans la lutte, et les compagnons de Prendick sont surtout d'anciens chiens, d'anciens singes, des êtres naturellement assez inoffensifs.

Et de jour en jour, pendant de longs mois, il assiste au travail de régression qui se fait en eux. La nature reprend le dessus, le prestige de la Loi s'efface, de sorte que, à la fin du roman, lorsque Moreau parvient enfin à attirer l'attention d'un bateau, qui le ramène à Londres, l'île n'est plus habitée que par une douzaine de bêtes, presque entièrement réduites à leur forme première.

Voilà, — indiqué plutôt qu'analysé, — le sujet de ce roman, dont les derniers chapitres sont d'ailleurs bien loin de valoir les premiers, comme si l'auteur, après avoir expliqué son idée principale, en avait lui-même aperçu l'irréalité. Mais l'idée n'en est pas moins intéressante: et je ne crois pas que, dans le genre du roman scientifique, aucun écrivain ait encore su aussi adroitement ménager les effets, mélanger l'inquiétude à la curiosité, et, somme toute, donner à la folie un faux air de raison.

IV

M. RUDYARD KIPLING

Stalky and Co, 1899

L'été, tous les garçons bien pensants se construisaient des « huttes » dans la colline d'ajoncs, derrière le collège : de petites tanières creusées au cœur des buissons épineux et encombrées de racines, de piquants, et de branches mortes, mais qui n'en constituaient pas moins des palais de délices, car elles étaient rigoureusement interdites par le règlement. Et c'était déjà le cinquième été que Stalky, Mac Turk et Beetle s'étaient ainsi construit, comme des castors, un lieu de retraite et de méditation, pour y fumer.

Or, il n'y avait dans leurs caractères, à la connaissance de M. Prout, leur maître d'études, rien absolument qui commandât le respect, et Foxy, le roux « sergent » du collège, n'avait pas en eux la moindre confiance. Ce Foxy avait pour fonctions de se chausser de souliers de *tennis*, de porter un binocle et, tel qu'un faucon, de fondre sur les élèves qui se conduisaient mal; s'il avait été seul à explorer la colline, les trois garçons auraient été sûrement pincés dans leur hutte, car Foxy connaissait les façons de son gibier; mais la Providence permit que M. Prout,

nommé *Hoofer*[1], en raison de la dimension de ses pieds, s'avisât de prendre part à l'expédition. Et ce fut Stalky, le subtil, qui aperçut l'empreinte de ses pas, sur le sol même de la « hutte », durant une paisible après-midi où le susdit Stalky aurait volontiers oublié Prout et ses œuvres en savourant un roman d'aventures et une pipe neuve en bois de merisier. Plus prompt que n'avait dû être Crusoé lui-même à la vue des traces d'un pas d'homme dans son île, Stalky enleva les pipes, balaya hors de la hutte les vieux bouts d'allumettes, et courut avertir Beetle et Mac Turk.

Mais, — trait bien caractéristique de ce jeune garçon, — il ne rejoignit pas ses alliés avant d'être allé trouver le petit M. Hartopp, président de la Société d'histoire naturelle, société qu'il avait jusqu'alors ouvertement méprisée. Hartopp fut plus que surpris quand l'élève, avec une douceur dont il avait le secret, le pria d'inscrire les noms de Mac Turk, de Beetle et le sien sur la liste des membres de la société, confessant une curiosité longtemps dissimulée pour la pousse des plantes et la formation des papillons, et s'offrant, si M. Hartopp l'y autorisait, à débuter tout de suite dans sa nouvelle vie. Etant maître d'études, Hartopp était méfiant ; mais il avait l'enthousiasme de l'histoire naturelle, et sa gentille petite âme avait été séduite par quelques observations zoologiques que le trio, et en particulier Beetle, avaient émises devant lui. Aussi fut-il gracieux au pécheur repentant et s'empressa-t-il d'inscrire son nom et ceux de ses deux camarades sur la liste des membres de la société.

Alors, et alors seulement, Stalky vint rejoindre

[1] *Hoof* signifie sabot de cheval.

Beetle et Mac Turk dans la salle d'études. Les deux gaillards étaient occupés à faire une provision de livres pour aller passer l'après-midi dans leur tanière, parmi les ajoncs.

— Fichus ! — dit Stalky avec sérénité. — J'ai découvert dans notre hutte l'empreinte des pieds magiques de Hoofer. Quelle bénédiction qu'ils soient si énormes !

— Que le diable !... Avez-vous caché les pipes ? demanda Beetle.

— Au contraire, je les ai étalées au milieu de la hutte, cela va sans dire ! Quelle brute stupide vous êtes, Beetle ! Vous croyez donc être seul à avoir une tête ? Mais le fait est que nous ne devons plus songer à jouir de notre hutte. Hoofer ne va pas manquer d'y faire le guet !

— Zut ! Quelle saleté ! — dit Mac Turk d'un ton pensif, tout en déballant les volumes dont il avait cuirassé sa poitrine, car les élèves bien pensants, pour se rendre dans leurs huttes, cachaient leur bibliothèque entre leur chemise et leur gilet. — Quelle sale farce ! Autrement dit, nous voilà en suspicion pour tout le trimestre !

— Pourquoi cela ? Tout ce que Hoofer a trouvé est simplement *une* hutte. Lui et Foxy vont y monter la garde ; mais avec nous cela n'a rien à faire. Nous devons seulement éviter, pour un temps, de trop nous laisser voir dans ces parages-là !

— Eh bien ! et où pourrons-nous aller pendant tout ce temps ? demanda Beetle. C'est vous-même qui nous avez choisi cet endroit ! Et puis... et puis j'avais envie de lire, moi, cette après-midi !

Stalky s'assit sur le rebord d'un pupitre.

— Vous êtes une pitoyable brute, Beetle ! Parfois je me dis que je serai forcé de vous lâcher tout à

fait. Voyons, est-ce que votre oncle Stalky vous a, jusqu'ici, jamais oublié ? *His rebus infectis*, dès que j'ai vu les traces des pas de Hoofer, je suis allé trouver le petit Hartopp. J'ai gagné le cœur de ce digne idiot. Je lui ai dit que vous vous engagiez à lire des rapports aux chasseurs d'insectes, si seulement il consentait à nous admettre dans sa société. J'ai dit que vous, Turkey, vous raffoliez des papillons. Et le fait est que j'ai si bien amadoué le Hartopp que dès maintenant nous sommes, tous les trois, chasseurs d'insectes !

— Et à quoi cela nous servira-t-il? demanda Beetle.

— Eh ! Turkey, rossez-le ! Il est trop bête !

Dans l'intérêt de la science, la règle du collège se relâchait considérablement en faveur des membres de la Société d'histoire naturelle. Ces jeunes savants avaient le droit de se promener où bon leur semblait, aux alentours du collège, à la condition d'éviter les maisons et les propriétés particulières. M. Hartopp se portait garant de leur bonne conduite.

Cest ce que Beetle commença à comprendre, aux premiers coups de poing qu'il reçut de Mac Turk.

— Je suis un âne ! reconnut-il en se frottant les reins. Allons, Turky, *pax*, je suis un âne !

— N'empêche, la chasse aux insectes est un sale métier ! déclara Mac Turk. Comment diable allons-nous nous y mettre ?

— Voici comment ! dit Stalky en désignant du doigt des pupitres de « petits », à l'autre extrémité de l'étude. Les gosses sont enragés pour l'histoire naturelle ! Tenez, passez-moi la boîte du jeune Braybrooke. — Il ouvrit la boîte, en retira une poignée de vieilles racines, la referma, et se la mit en bandoulière. — Hein ! quel air professionnel cela

vous donne tout de suite! Et voici le marteau géologique de Clay *minor!* C'est Beetle qui va le porter. Quand à vous, Turkey, tâchez de dénicher, quelque part, un filet à papillons.

— Je veux être damné si je le fais! — dit Mac Turk avec simplicité. — Beetle, passez-moi le marteau!

— Tenez, prenez-le! Je n'en suis pas fier! Dites donc, Stalky, décrochez-moi ce filet qui pend derrière vous!

— Voilà qui est parfait! Par saint Sam, mais c'est que nous voilà en tenue complète de chasseurs d'insectes! Et maintenant écoutez votre oncle Stalky! Nous allons aller chercher des papillons du côté de la falaise! Bien peu d'élèves s'aventurent par là!

Inutile d'ajouter que, sur la falaise, les trois collégiens ne s'occupent guère de chercher des papillons. Ce qu'ils cherchent, c'est un abri où ils puissent, mieux encore que dans leur « hutte » et plus en sûreté, fumer leur pipe et lire des romans. Et ils ne tardent pas à trouver ce qu'ils cherchent, sous la forme d'un parc de faisans, en vue de la mer. Un écriteau les avertissant que l'entrée du parc est formellement interdite, ils s'empressent d'y entrer, bien certains que personne ne les y rejoindra. Mais à peine se sont-ils mis à leur aise, dans un ravin des plus agréables, qu'un coup de fusil retentit derrière eux. Et les voici qui s'enfuient, et voici qu'ils rencontrent le maître du parc, un vieux gentleman aux favoris blancs.

— Ha! ha! mes gaillards! Je vous y prends!

Vous vous êtes permis de déranger mes faisans! N'essayez pas de le nier! Et inutile de cacher vos casquettes! Je vois bien que vous faites partie du collège! Parfaitement. N'essayez pas de le nier! Allons, vite, vos noms et vos numéros! Ha! vous n'avez pas vu l'écriteau, peut-être? Vous l'avez vu, n'est-ce pas? N'essayez pas le nier! Maudits garnements!

Il étouffait d'émotion; Mac Turk frappait du pied, signe certain qu'il perdait son sang-froid. Mais comment lui, le coupable, pouvait-il être si irrité?

— Pardon, Monsieur! Est-ce que vous tirez sur les renards? Parce que, si vous ne le faites pas, votre garde le fait! Nous l'avons vu! Peu m'importent les noms que vous nous donnez, mais c'est une chose affreuse! C'est la ruine de la bonne entente entre voisins!

— Savez-vous qui je suis? demanda le vieux gentleman, interloqué.

— Non, Monsieur, et je ne me soucie pas de le savoir, quand même vous seriez de la famille royale! Mais je vous prie de me répondre, comme un gentleman doit répondre à un autre! Tirez-vous sur les renards ou ne tirez-vous pas?

— Non! répondit le vieillard, soudain radouci.

— Eh bien, alors, vous devez renvoyer votre garde! Il n'est pas digne de vivre dans le même comté qu'un renard craignant Dieu! Et un renardeau, encore, à cette saison!

— Etes-vous venus ici avec l'intention de me parler de cela?

— Mais parfaitement, mon cher Monsieur! reprit Mac Turk en frappant du pied. N'en auriez-vous fait autant si vous aviez vu la même chose se passer sur mes terres, hein?

Oubliés, oubliés étaient le collège et le respect dû aux personnes d'âge! Mac Turk se croyait revenu dans le domaine de son père, en Irlande, où, durant les vacances, il était vice-roi de quatre mille acres de terres incultes, fils unique d'une maison vieille de trois siècles, seigneur d'un bateau de pêche délabré. C'était un landlord parlant à un landlord, — la profondeur faisant appel à la profondeur, — et le vieux gentleman comprit cet appel.

— Je vous fais mes excuses, Monsieur, toutes mes excuses! Et maintenant, auriez-vous la bonté de me dire toute votre histoire ?

Cinq minutes après, Mac Turk et le colonel Dabney sont devenus d'intimes amis. Le colonel conduit les trois collégiens jusqu'à la terrasse de sa maison, les régale de bière et de cigares, leur avoue que, étant lui-même un ancien mauvais élève, il a gardé une extrême sympathie pour les mauvais élèves, et les autorise à venir se divertir dans son parc quand bon leur semblera. Voilà leur « hutte » avantageusement remplacée!

Mais le maître d'études Prout les guette, et le sergent Foxy continue à se méfier d'eux. Et un jour, tandis qu'ils fument tranquillement leur pipe dans un coin du parc du colonel Dabney, ils entendent, au dehors, la voix du maître d'études, venu en compagnie d'un de ses collègues. Ils se cachent, effrayés, dans la loge du concierge, s'attendant à toutes les horreurs d'une extradition ; mais le colonel Dabney refuse de laisser entrer chez lui ces représentants d'une

autorité qu'il déteste ; et non seulement il refuse de les laisser entrer, il leur adresse encore, sur le seuil, une longue et sévère admonestation, les menaçant de porter plainte contre eux s'ils ne s'en vont pas au plus vite.

— N'avez-vous pas lu mon écriteau ? Quoi ? Votre devoir ? Vous osez me parler de votre devoir ? C'est trop d'impudence, Monsieur ! votre devoir est de vous tenir à l'écart de ma propriété ! Me parler de votre devoir, *à moi !* Bientôt vous allez vous mettre à m'apprendre mon A B C ! Des élèves ! des élèves ! Vous n'avez qu'à garder vos élèves chez vous, Monsieur ! Je ne suis pas responsable de vos élèves ! Mais d'ailleurs je n'en crois pas un mot, pas un seul mot ! Vous avez dans vos yeux un regard furtif, un regard faux et rusé qui ruinerait la réputation d'un archange ! N'essayez pas de le nier, Monsieur ! N'avez-vous pas lu mes écriteaux ? Allons, n'essayez pas de le nier !... Quoi, qu'est-ce que vous me chantez ? Que vous êtes, pour vos élèves, *in loco parentis ?* Eh bien, moi aussi je me rappelle mon latin ! Et je vous dis : *Quis custodiet ipsos custodes ?*

Tout cela n'empêcha pas, d'ailleurs, le principal du collège d'octroyer à Stalky, à Beetle et à Mac Turk une ample ration de coups de fouet, lorsque les trois jeunes gens comparurent devant lui. Mais du moins ils reçurent les coups avec l'agréable conscience de ne les avoir pas volés : et bien souvent, depuis lors, quand ils passent près de Prout et de son collègue, Stalky demande distraitement à Beetle : « Dis donc, mon vieux, *quis custodiet ipsos custodes ?* »

Tel est, exactement, le sujet de la première partie de *Stalky and C°*, le nouveau roman de M. Rudyard Kipling. La seconde partie nous révèle, en vingt-cinq pages, de quelle ingénieuse façon Stalky, Beetle et Mac Turk se sont vengés de M. King, le maître d'études, qui s'était permis de les plaisanter. Sachant que le voiturier du collège avait l'habitude d'être ivre tous les soirs, quand il revenait avec les provisions, ils ont imaginé un soir de lui lancer des pierres, et si adroitement, et si secrètement, que le brave homme n'a pu s'empêcher de croire que c'était King qui les avait lancées. Il s'est rué sur lui, l'a rompu de coups, et, naturellement, il y a perdu sa place, mais les trois jeunes gens y ont gagné une admirable occasion de se divertir.

Ainsi tout le volume, à l'exception d'un court épilogue, n'a d'autre objet que de nous faire assister aux divers épisodes de la guerre de trois collégiens contre leurs maîtres d'études. Veut-on connaître encore un troisième épisode de cette lutte héroïque ? Un matin, donc, le malheureux King a pris la liberté de dire à Stalky, à Mac Turk et à Beetle qu'ils feraient sagement de se rendre au bain, car la propreté n'était pas leur fort ; et, depuis lors, toute l'étude de King s'était amusée à railler l'aimable trio, en lui reprochant d'être sale et de sentir mauvais. Sur quoi Stalky et ses deux acolytes s'emparent d'un chat mort et l'introduisent dans le plancher du dortoir de l'étude de King ; et de jour en jour une puanteur plus

épouvantable se répand dans ce dortoir et les dortoirs voisins, jusqu'à ce qu'enfin on découvre, sous le plancher, un chat qui a eu l'étrange pensée de venir mourir là.

De toutes ces aventures résulte un roman qui ne ressemble guère à ceux que nous avons l'habitude de lire, ni même à ceux que produisent d'ordinaire les romanciers anglais. Tout au plus pourrai-je le comparer, pour l'intérêt et la portée du sujet, à un vieux roman de Mme de Ségur, qui s'appelle, je crois, *Un bon petit diable :* car là aussi j'ai le souvenir d'avoir, — il y a bien longtemps, — assisté aux divers épisodes de la lutte d'un collégien contre son maître d'études, et je me rappelle que quelques-uns de ces épisodes m'ont paru pour le moins aussi drôles que ceux qui remplissent le volume de M. Kipling. Mais, entre le roman de Mme de Ségur et celui du plus fameux des romanciers anglais contemporains, je vois plusieurs différences essentielles que je vais essayer de noter, afin de préciser par là le véritable caractère de *Stalky and C°*.

La première de ces différences consiste en ce que le héros d'*Un bon petit diable* joint à sa mauvaise tête un excellent cœur, tandis que les trois héros de M. Kipling ne semblent pas connaître d'autres sentiments que la rancune, l'envie, la voracité, le désir de nuire et l'hypocrisie. Le vol est pour eux une pratique constante. Non seulement ils se volent entre eux, mais leur grande distraction est de dévaliser les pupitres de leurs camarades. De mentir, de reje-

ter leurs torts sur d'autres élèves, d'assommer les « petits » par manière de passe-temps : de cela aussi ils sont coutumiers. Et je veux bien que tout cela ne soit qu'habitudes de collège, relevant, comme telles, d'une morale spéciale; mais le fait est que Stalky, Beetle et Mac Turk manquent, à un degré étonnant, de ce qu'on est convenu d'appeler « du cœur ». Pas une fois, durant les deux cent cinquante pages du livre, ils ne font ni ne disent rien qui permette de deviner chez eux une ombre de pitié, de tendresse, ni même simplement de générosité. Ils ne rendent service à personne, n'aiment personne, ne s'intéressent à la peine ni au plaisir de personne. Ils méprisent leurs parents, ils sont jaloux de leurs camarades, ils haïssent leurs maîtres, et, s'ils respectent un peu le principal du collège, c'est surtout parce qu'ils savent qu'il a la main dure. Ce ne sont pas eux qui, comme le « bon petit diable » de Mme de Ségur, s'interrompraient de martyriser leur maître d'étude pour aller distraire et consoler une jeune fille aveugle; et moins encore ils seraient capables d'éprouver le sentiment qu'éprouva, à leur âge, le cher David Copperfield, quand il apprit que son maître d'étude employait son argent à payer la pension de sa mère dans un asile de vieillards. David Copperfield, en apprenant ce secret, oublia ses griefs contre le maître d'étude; mais Stalky et ses deux compagnons, en pareille circonstance, se seraient, au contraire, empressés de rappeler au

maître d'études l'humble condition de sa mère, et c'eut été pour eux un inépuisable sujet de plaisanteries. Car ils ont de l'esprit, et leurs inventions sont parfois comiques ; mais ce sont, au demeurant, trois vilaines brutes, et je ne crois pas qu'aucun lecteur français réussisse à comprendre la vive sympathie qu'ils paraissent inspirer à leur historien.

Voici maintenant une seconde différence : c'est que le roman de Mme de Ségur n'a d'autre intention que d'amuser les enfants, tandis que le roman de M. Kipling prétend être une thèse, une leçon de morale pour les petits et les grands. Cette prétention se révèle clairement à nous dans l'épilogue, où Stalky, Beetle et Mac Turk nous sont montrés comme de vaillants officiers de l'armée anglaise sacrifiant leur vie pour aider l'empire britannique à étendre les limites de son territoire. De même qu'ils ont lutté, au collège, contre les Prout, les King et les Foxy, ils luttent à présent contre les Afghans et contre les Zoulous : et M. Kipling nous donne à entendre qu'ils ne seraient point devenus d'aussi parfaits héros s'ils avaient eu jadis le malheur d'être de bons élèves. Il oublie seulement de nous faire savoir s'ils continuent, entre deux exploits, à s'approprier l'argent de leurs camarades, s'ils ont gardé l'habitude de rejeter sur d'autres les fautes qu'ils peuvent commettre, et s'ils considèrent toujours leur plaisir personnel comme la seule chose qui ait de l'importance. Les Afghans, les Zoulous, et maintenant

les Boers, ne doivent pas souhaiter de tomber entre leurs mains : voilà, du moins, ce qui ressort du long récit de leur éducation, et c'est assez pour que M. Kipling nous propose cette éducation comme la plus apte à former de loyaux soutiens de l'empire britannique. L'objet de son livre est de nous offrir une leçon de morale *impérialiste*. Et il nous informe, en outre, à la dernière page, que l'espèce de ses héros est aujourd'hui innombrable. « L'Inde est toute pleine de Stalkys, anciens mauvais élèves de Cheltenham, de Haileybury et de Marlborough, des gaillards dont nous ne savons rien et dont nous n'entendrons parler que quand s'engagera une forte partie. *Imaginez seulement Stalky lâché, dans le sud de l'Europe, avec un nombre suffisant de Sikhs et une perspective raisonnable de butin !* Pensez, de sang-froid, à ce que cela donnerait ! » En vérité, on a peine à y penser de « sang-froid » ; et l'on songe que voici, en attendant, Stalky et ses pareils « lâchés » dans le sud de l'Afrique « avec une perspective raisonnable de butin ». Puisse du moins « le nombre de leurs Sikhs » n'être pas « suffisant », ou plutôt puissent-ils s'apercevoir que les farces de collège ne sont point la meilleure méthode pour former des héros, et que ni la pratique du vol ni celle de la délation ne valent, à ce point de vue, la lecture de l'Evangile et l'amour du sol natal !

Et voici enfin une troisième différence, entre le roman de Mme de Ségur et celui de M. Ki-

pling : elle consiste en ce que *Un bon petit diable* est un livre assez mal écrit, mais vif, varié et charmant, tandis *Stalky and Cº* est un livre fort bien écrit, mais monotone, traînant et presque illisible. On n'imagine pas ennui plus morne que celui qui finit par résulter de cette longue série de facéties, dont chacune tient, à elle seule, de vingt à trente pages. Les premières amusent, les suivantes supportent encore d'être lues ; mais, quand on voit pour la sixième fois Stalky, Beetle et Mac Turk préparer une vengeance contre M. King, la patience s'en va, et l'on jette le livre. Sans compter qu'il n'y a pas dans ces récits l'ombre d'une scène qui fasse diversion, qui repose un peu de l'éternelle lutte des trois collégiens contre leurs supérieurs et leurs inférieurs. Et telle est la pauvreté littéraire de ce livre que l'auteur n'y est même point parvenu à donner à chacun de ses trois héros un caractère qui ne soit qu'à lui. En réalité, Stalky, Beetle et Mac Turk sont trois incarnations d'un même type : ils ont tous trois les mêmes sentiments et les mêmes pensées. A peine trouve-t-on des nuances différentes dans l'argot qu'ils emploient, car ces aimables gaillards parlent argot, et c'est par là sans doute qu'ils divertissent surtout le lecteur anglais. Mais qu'on imagine un romancier français, M. Anatole France ou M. Loti, employant trois cents pages à nous raconter des brimades de collégiens, et faisant servir son talent de style à déformer la langue française en cinq ou six façons différentes !

Aussi préféré-je de beaucoup, pour ma part, *Un bon petit diable* à *Stalky and C°*; j'y trouve plus de simplicité, plus d'humanité, plus d'art, ou en tout cas un art plus élégant, et même, au style près, plus de littérature. Mais les lecteurs anglais sont d'un autre avis. Ils savourent avec délice le nouveau roman de M. Kipling, ils en apprennent par cœur les traits et les réparties, comme ils faisaient autrefois pour les romans de ce Dickens, en qui ils n'ont jamais voulu voir qu'un joyeux farceur, l'inventeur de Sarah Gamp et de M. Micawber. Et, si une aventure politique ardemment souhaitée par M. Kipling se trouve nuire, peut-être, un peu au succès de son livre, ce succès n'en reste pas moins encore considérable, digne d'un ouvrage publié simultanément dans deux grandes revues et qui a, dès maintenant, valu à son auteur des bénéfices tout à fait fantastiques. Quoi qu'il écrive, vers ou prose, pamphlets politiques ou anecdotes de collège, M. Kipling est l'auteur favori du public anglais : il l'est depuis ses premiers livres, et tout porte à penser que sa gloire ne fera que grandir avec les années.

Je dois ajouter, d'ailleurs, que son talent, s'il ne grandit pas, ne semble pas non plus trop sensiblement diminué. *Stalky and C°* est long, monotone, dénué de vie, fatigant à lire ; mais il ne l'est pas davantage que *Soldiers Three*, dont il forme, en quelque sorte, le pendant, et qui compte parmi les chefs-d'œuvre de M. Kipling. Il ne l'est pas davantage, même, que

ce *Livre de la Jungle*, dont le seul attrait pour nous vient de la nouveauté du sujet, et puis aussi de cette maladie que nous avons à présent de vouloir admirer à tout prix les gloires étrangères. Et cela ne signifie point que, à mon avis, la gloire de M. Kipling soit imméritée : sa durée même prouve assez qu'elle est légitime, et fondée sur autre chose qu'un engouement passager : mais cela me paraît prouver, une fois encore, que les différentes races ont des façons différentes de comprendre la beauté. M. Rudyard Kipling mérite sa gloire, parce qu'il est le plus anglais des auteurs anglais. Un admirable hasard lui a donné, dès l'enfance, toutes les qualités qui sont faites pour plaire à ses compatriotes, toutes celles-là et pas une de plus : de sorte que ses livres sont aussi incapables d'ennuyer un Anglais qu'ils les ont d'intéresser, — sérieusement, de bonne foi, — un Français, un Allemand, ou un Russe. Ce sont des produits essentiellement nationaux, et une étude un peu approfondie de l'œuvre de M. Kipling nous aiderait mieux à connaître le caractère anglais que toutes les dissertations des historiens ou des sociologues. Mais je ne puis songer à entreprendre aujourd'hui une telle étude ; j'ai voulu seulement signaler, dès sa publication, ce nouveau roman d'un écrivain, qui n'a peut-être pas encore de statue, mais qui partage dès maintenant avec Shakespeare l'honneur de voir son œuvre découpée en anthologies, livres d'or, *birthday books*, etc.

V

M. W.-H. MALLOCK

The Individualist, 1899

I

Bloomsbury est un des quartiers de Londres que connaissent le moins les habitants du West-End, et Tristram Lacy, certain soir de janvier, avait beaucoup de peine à y trouver son chemin. Tristram Lacy était un élégant jeune homme qui, brusquement enrichi par un héritage imprévu, cherchait à faire de ses millions l'emploi le plus sage possible. Il se rendait, ce soir-là, à une réunion, organisée dans une salle de Bloomsbury, Startfield Hall, par une société de philanthropes, pour étudier « les moyens d'améliorer le sort des classes ouvrières ». Mais jamais il n'aurait pu découvrir Startfield Hall, sans l'obligeance d'un passant à qui il s'était adressé et qui était précisément un des organisateurs de la réunion. Cet excellent homme, M. Prouse Bousefield, s'était offert à lui servir de guide ; et il l'avait invité à venir, en attendant, dîner chez lui, où il aurait le plaisir de rencontrer

« une des personnes les plus célèbres de l'Europe ». Mrs Norham, la romancière.

Mrs Norham était incontestablement une personne célèbre. Elle avait écrit un roman à thèse qui s'était beaucoup vendu, en dépit de sa longueur et de sa solennité, et l'avait élevée au rang d'une prophétesse. Elle vivait entourée d'un groupe d'admirateurs enthousiastes, qui, si la chose avait été possible, l'auraient prise encore plus au sérieux qu'elle ne le faisait elle-même. Aussi se trouvait-elle dans le plein éclat de ce qu'on pourrait appeler la dissipation éthique ; pareille aux jeunes mondaines qui s'ennuient les soirs où elles ne vont pas au bal, elle se serait désespérée si elle avait dû passer une journée sans prendre part à quelque mouvement réformiste. Elle jouissait de la délicieuse émotion de sentir que le monde avait besoin d'elle, que les masses imploraient son aide, que les hommes d'Etat s'inquiétaient de son opinion, et que les classes élégantes, avec leur corruption et leur frivolité, ne pouvaient se passer de la discipline de son aigre dédain. Si par malheur ses projets de réforme s'étaient réalisés, elle aurait été inconsolable, comme jadis Alexandre, faute de nouveaux abus à combattre et à vaincre.

*

M. Prouse Bousefield ne se lassait pas de la louer. Fervent chrétien, membre zélé d'une secte non-conformiste, il admirait en elle jusqu'à son athéisme. « Mrs Norham », disait-il à Lacy, « représente le plus haut degré où puisse atteindre la nature humaine sans le secours de

la vérité révélée. Le seul fait de connaître une telle femme est déjà une éducation! »

Dans le salon où M. Bousefield le fit entrer, Lacy trouva trois dames: Mrs Bousefield, une brave petite bourgeoise toute naïve et toute ronde, son amie miss Brisket, et la fameuse Mrs Norham.

C'était une grande femme avec d'assez jolis yeux dans un visage un peu trop osseux. Ses cheveux étaient relevés, sur les tempes, avec une simplicité étudiée et sévère; et, sur le haut de la tête, elle portait un peigne avec un disque doré qui la faisait apparaître comme dans une auréole, tandis que ses formes se drapaient dans une sorte de peignoir bleu sombre, sur le modèle de ceux que sont censés porter, au ciel, les saints du moyen âge.

Les présentations faites, on passa dans la salle à manger, où Lacy eut d'abord à écouter les confidences de Mrs Bousefield sur la santé de son mari et les diverses précautions hygiéniques qu'elle lui imposait; mais bientôt la voix de Mrs Norham domina toutes les autres. Elle parlait d'une phrase d'un de ses articles, qu'on avait eu l'audace de vouloir couper. « Ce serait détruire toute mon argumentation », disait-elle, « qui consiste à établir que toute énergie éthique est fonctionnelle, que son objet est toujours altruiste, et que la religion ou, comme je l'appelle, l'égoïsme redoublé... » Mrs Bousefield, là-dessus, demanda à son hôte s'il aimait les

chats. Elle les aimait, elle-même, passionnément : elle en tenait un sur ses genoux, qu'elle caressait entre deux bouchées ; mais le chat, ravi de l'attention qu'on lui accordait, releva la tête au-dessus de la table, et Mrs Norham l'aperçut. Elle était, de nouveau, occupée à prononcer le mot d'*égoïsme*, un des mots dont elle usait le plus abondamment. « Un chat dans la chambre ! » s'écria-t-elle, « je ne puis souffrir les chats ! Vite, qu'on le fasse sortir ! » On fit sortir le chat, et Lacy, profitant de cette diversion, interrompit la dissertation de Mrs Norham pour lui demander quelques renseignements sur l'objet et le caractère de l'œuvre de Startfield Hall. « Etes-vous de la presse ? » fit la dame d'un air dédaigneux. Elle changea de ton, quand Lacy lui eut répondu qu'il n'était pas de la presse et que c'était en capitaliste, en possesseur de terrains, qu'il s'intéressait à ce genre d'entreprises. Le riche était un des objets les plus constants de la satire de Mrs Norham ; mais à la pensée que cet inconnu pouvait être riche, elle radoucit aussitôt ses manières, et elle expliqua que le but de la société « — mon but », reprit-elle, « car le mouvement n'est en réalité sorti que de moi, bien que j'aie trouvé pour l'encourager des cerveaux plus puissants que le mien ». — que *son* but était « d'élever, non par des moyens économiques, mais par la civilisation, par la pensée, par la variété et la multitude des connaissances, cette grande masse aveugle, sourde, misérable, à qui le monde

devait toute sa grandeur, toute sa richesse, tout son luxe et tout son bien-être. »

Le dîner touchait à sa fin, lorsque deux nouveaux personnages furent introduits dans la salle à manger. Tous deux étaient des membres influents de la société de Startfield Hall : ils venaient régler avec M. Bousefield et Mrs Norham l'ordre des discours et discuter les sujets qui y seraient traités. Mrs Norham demanda à parler la première : elle dit qu'elle resterait « générale » et s'attacherait surtout à exposer les principes, l'esprit de l'œuvre. Un des deux nouveaux venus, l'élégant Poulton, ancien élève de Cambridge, déclara qu'il parlerait après elle : il prendrait pour sujet le militarisme et montrerait que la guerre était essentiellement « un jeu d'aristocrates ». Puis viendrait le tour de son compagnon Tibbits, inventeur méconnu, qui, poussant l'attaque plus à fond, démontrerait que l'existence des classes aristocratiques est le seul véritable obstacle au progrès de l'humanité. M. Bousefield demanda à Mrs Norham si elle ne croyait pas qu'on ferait bien de donner la parole à une ou deux dames : « Non, pas aujourd'hui ! » répondit vivement la romancière ; « dans un an ou deux, quand le caractère de toutes les femmes aura été transformé, alors, oui, nos principaux orateurs seront sûrement des femmes. Mais à présent, sauf dans quelques cas exceptionnels, les femmes ont une tendance à divaguer, à perdre de vue l'objet précis où elles devraient tendre. Et puis, tous les

points vitaux qui peuvent intéresser la nature féminine, je les aurai touchés moi-même dans mon discours...

Elle parlait ainsi, lorsque la porte s'ouvrit et qu'entra une jeune femme fort agréable et mise avec un goût parfait, à cela près qu'elle portait les cheveux coupés court, comme un garçon. C'était une autre « personne célèbre », Miss Delia Dickson.

Miss Dickson avait, elle aussi, écrit un roman à thèse, et était, elle aussi, devenue quelque chose comme une prophétesse : mais, tandis que Mrs Norham proposait de réformer la société en civilisant les masses, qui, du reste, étaient, dès maintenant, le principal facteur de la civilisation, Miss Dickson était persuadée que cette révolution avait pour condition nécessaire un changement complet dans le caractère des représentants du sexe masculin, changement que la femme devait se charger de réaliser, en « versant la pure lumière de ses regards au fond le plus ténébreux des vices de l'homme ».

Elle venait dire à M. Bousefield qu'elle comptait parler la première à la réunion, et qu'elle « se confinerait à la question vitale, en adressant un simple appel aux épouses et aux mères, mais surtout aux jeunes filles, destinées à devenir un jour des femmes et des mères ». Suivit, entre Mrs Norham et elle, une discussion aigre-douce, qui aurait risqué de tourner en querelle si l'heure de la réunion ne l'avait arrêtée. On se mit donc en route pour Startfield Hall :

Miss Dickson, qui avait gardé son fiacre, y prit avec elle Mrs Bousefield et l'élégant Poulton, qui craignait de salir ses souliers vernis. Mrs Norham, avec le reste de la société, préféra aller à pied. « Nous allons toujours à pied, à Bloomsbury ! » dit-elle sévèrement à Tristram Lacy.

Son premier soin, en montant sur l'estrade, fut de déplacer Miss Dickson, qui, arrivée avant elle, s'était installée près du fauteuil du président. Et la réunion commença. Elle s'ouvrit par une allocution de M. Bousefield, qui fut trouvée excellente, à l'exception d'un passage moins heureux. Le digne président, par manière de comparaison, avait parlé de « l'apôtre Jean à Patmos ». C'était du cléricalisme, et un petit homme en veston, « le plus formidable critique qu'eût encore rencontré le théisme », se mit à fredonner assez haut pour pouvoir être entendu de toute la salle : « Jérusalem ! Jérusalem ! » sur un air de gigue. On goûta beaucoup cette plaisanterie.

Le discours de Mrs Norham, qui suivit, ne fut qu'un éloquent réquisitoire contre « l'égoïsme » en général, et l'égoïsme des classes aristocratiques en particulier ; mais le grand succès fut pour le discours de l'élégant Poulton sur la guerre et le militarisme. « La suppression du militarisme », déclara l'ancien élève de Cambridge, « est la condition indispensable de la renaissance du peuple. Aussi ne nous fatiguerons-nous pas de lutter contre le militarisme,

et contre les sentiments patriotiques, dont il est l'expression. Qu'est-ce en effet que le patriotisme? C'est un crime de lèse-majesté contre l'homme! »

Faute de pouvoir parler la première, Miss Dickson avait exigé qu'on la laissât du moins parler la dernière. Elle se mit en devoir d'adresser son appel « aux filles de l'Angleterre ». — « Savez-vous », leur dit-elle, « ce que sont vos futurs maris? Non, vous ne le savez pas, mais vous avez l'obligation de l'apprendre. Considérez, par exemple, ce tableau de la vie privée des hommes dans une de nos villes de garnison!... » Un vieillard se leva, dans la salle, et demanda la parole : « Monsieur le président », dit-il, « ma vue est malheureusement un peu faible, et je ne puis voir le jeune homme qui vient de parler : mais j'ai amené ici ma femme et mes deux filles, de sorte que je vous prie de vouloir bien rappeler à l'orateur qu'il y a des dames dans l'assistance! »

Ainsi s'acheva la première partie de la réunion, car les discours des membres du comité n'en devaient former qu'une première partie, et M. Bousefield donna ensuite la parole à ceux des assistants qui désiraient collaborer à l'œuvre de Startfield Hall en s'inscrivant sur la liste de ses bienfaiteurs. Un long silence accueillit cette proposition. Enfin Tristram Lacy s'avança sur l'estrade : « Monsieur le Président, je ne suis peut-être pas entièrement d'accord avec vos collaborateurs sur tout ce qui vient d'être dit

ici ; mais je serais heureux de souscrire à votre œuvre si, en plus des divers objets que vous lui avez assignés, vous voulez bien en admettre quelques autres, qui, tout en différant d'eux, n'y sont point opposés. Comme vous, je désire vivement venir en aide aux pauvres en les instruisant ; mais je voudrais qu'après leur avoir appris, par exemple, leurs droits naturels, on pût leur apprendre aussi leurs droits légaux, et je voudrais que, pendant que vous enseignerez aux hommes l'économie politique, on pût enseigner à leurs femmes et à leurs filles l'économie domestique, non point les beaux-arts, mais l'art de la ménagère, celui de la garde-malade, et, si je puis risquer ici cette expression, celui aussi de la cuisinière ! »

La salle, aussitôt, se partagea en deux camps. Mrs Norham protestait avec véhémence contre une aussi audacieuse « mystification ». Mrs Bousefield et bon nombre de dames approuvaient l'amendement du nouvel orateur. Et celui-ci eut un moment avec lui l'unanimité des assistants, quand il déclara qu'il était prêt à verser quinze cents livres pour la mise en pratique de son amendement.

Mrs Norham elle-même, à ce coup, se radoucit tout à fait. Elle demanda à Lacy de la reconduire jusqu'à sa porte, après la réunion, et, sitôt seule avec lui, elle fit un vigoureux effort pour le convertir.

— Si vraiment vous avez l'intention de venir en

aide aux pauvres, lui dit-elle, vous feriez mieux de donner un peu d'argent à quelques-uns d'entre eux, que nous avons entrepris de promener à travers l'Europe. Moi-même et M. Bousefield, nous allons en conduire une dizaine dans le midi de la France, où nous les installerons dans trois villas que nous avons louées pour eux. Il nous paieront le prix du voyage et de leur pension, pour avoir toute liberté vis-à-vis de nous. Et nous faisons cela moins pour raffermir leur santé que pour les tirer du cercle trop étroit où ils vivent, pour leur apprendre à ne pas se contenter de ce qui leur suffisait jusqu'ici.

— Je parlais précisément de voyages, l'autre soir, avec un ambassadeur de mes amis, répondit Lacy, et mon ami m'a dit une phrase qui, depuis lors, m'est plus d'une fois revenue à l'esprit : « Jamais le diable n'a trouvé une note mieux adaptée à sa voix que le sifflet du chemin de fer. » Je crois vraiment qu'il avait raison, Mrs Norham. Le bonheur exige des limitations, cela même que vous appelez « un cercle trop étroit. Et puis, si vous le permettez, il y a encore une observation que je vais vous présenter. Aussi longtemps que la civilisation n'aura pas rendu heureuses les classes supérieures, votre espoir d'en tirer du bonheur pour les classes inférieures sera aussi chimérique que l'entreprise d'un homme qui, s'apercevant que son vin a un goût de bouchon, le distribuerait, comme de bon vin, à ses parents pauvres.

Quelques semaines après cette soirée, Lacy, se promenant le long de la côte, entre Saint-Raphaël et Saint-Tropez, rencontra de nouveau la fameuse Mrs Norham. Elle s'était installée

avec les Bousefield dans une des trois villas qu'ils avaient louées, laissant les deux autres aux « hôtes payants » ; et ceux-ci formaient, en vérité, dans ce frais paysage de Provence, une colonie des plus imprévues. Il y avait là deux deux jeunes filles émancipées, dont l'une était une socialiste chrétienne et dont l'autre, nouvellement échappée d'un bureau de poste de Londres, « s'était vouée à introduire, parmi les employés des postes anglaises, des manières plus indépendantes à l'égard du public ». Il y avait un ex-garçon de ferme qui, « comme Elisée, avait quitté ses bœufs pour écrire une série de *tracts* sous le titre collectif de *l'Infériorité des soi-disant supérieurs* ». Il y avait un ex-tailleur, Quelch, dont Mrs Norham avait entrepris de faire un grand poète et qui, en attendant la publication de ses *Chants de l'Egalité*, passait ses journées à s'enivrer d'absinthe dans les cabarets. Il y avait aussi l'élégant Poulton et Tibbits, l'inventeur méconnu. Celui-ci avait obtenu de Bousefield la promesse de commanditer une de ses inventions, un moteur électrique pour la bicyclette, et était en instance pour obtenir un brevet. Et comme Lacy s'étonnait qu'un socialiste se résignât à prendre un brevet et à dépouiller ainsi la société du fruit d'une invention qui était à elle bien plutôt qu'à lui, M. Bousefield répondit, sans ombre d'embarras, que la propriété des inventions était chose inattaquable.

Pareil à un grand nombre d'hommes de sa condition, M. Bousefield admettait le socialisme comme une protestation, mais non comme un programme pratique. Il y trouvait la matière d'une certaine quantité de phrases qui lui permettaient d'exprimer sa sympathie pour les pauvres. Mais, en vérité, sauf le non-conformisme et le caractère sacré de la chasteté, il n'y avait rien pour lui d'aussi respectable que la propriété, ou du moins que toutes les formes de la propriété qui n'étaient pas la propriété foncière : et celle-là même, il la considérait bien plutôt comme une institution à blâmer qu'à supprimer.

Quant à Mrs Norham, elle poursuivait la série de ses réformes, envoyant aux revues de Londres d'innombrables articles. Son seul chagrin, dit-elle à Lacy, était de penser que des milliers de misérables fussent privés de la jouissance de cette mer et de ce ciel, et « de l'influence purifiante de leur beauté ».

Elle ne s'attendait pas à la brillante aventure qui devait, dès le surlendemain, inaugurer une phase nouvelle dans l'évolution de ses idées. Dans le train qui la ramenait de Cannes, le surlendemain, elle rencontra une vieille dame, qui, en lisant son nom sur un de ses paquets, lui demanda si elle n'était pas « la fameuse Mrs Norham ». La vieille dame était lady Cornélia Leyton, sœur du premier ministre anglais, lord Runcorn, qui habitait, l'hiver, une somptueuse villa aux environs de Fréjus.

Et Mrs Norham se vit invitée à venir dîner, un des soirs suivants, chez le premier ministre.

Celui-ci, très aimable, la combla d'attentions, la força à approuver des principes dont, la veille, la seule idée l'aurait exaspérée ; et, tout le temps du dîner, Mrs Norham se demanda si les classes aristocratiques ne pourraient pas fournir à sa prédication un terrain plus avantageux encore que les classes ouvrières. Elle eut, en vérité, une grosse déception, lorsqu'après le dîner la venue de deux ou trois jolies *ladies* parut avoir complètement fait oublier sa présence au premier ministre ; mais quelques mots galants qu'elle reçut de lui au moment de partir suffirent pour la rasséréner. Et quand, à son retour, M. Bousefield lui lut un article qu'il venait d'écrire sur les vices et les crimes de l'aristocratie, elle lui déclara que cet article était stupide, et qu'il se déshonorerait en le publiant. D'où une brouille, dont se réjouit profondément Mrs Bousefield, car la présence de Mrs Norham dans la villa avait tout à fait annulé la pauvre femme, à qui son mari ne permettait même plus de le dorloter ; mais hélas ! sa joie fut de courte durée. Un matin, elle vit son mari et Mrs Norham rentrer d'une promenade, en meilleurs termes que jamais ils n'avaient été.

De sorte que la malheureuse Mrs Bousefield, désespérée de la froideur croissante de son mari et du mépris que lui témoignait sans cesse davantage Mrs Norham, forma le projet d'en finir et courut s'étendre sur les rails du chemin de fer. L'exemple de ce suicide venait de lui

être donné par le poète Quelch, qui, en lisant dans les journaux les moqueries des critiques à l'adresse des *Chants de l'Egalité*, avait bu un dernier verre d'absinthe et s'était jeté sous les roues d'un train : mais Mrs Bousefield, par miracle, fut arrachée à la mort. Au moment où elle s'étendait sur les rails, son mari l'aperçut ; il courut à elle, tendrement la ramena dans sa chambre, et, dès ce jour, Mrs Norham perdit son empire sur lui.

Elle ne se souciait plus, au reste, d'exercer de l'empire sur les petites gens. Le suicide de Quelch, la faillite de Tibbits l'avaient dégoûtée des classes inférieures, et de plus en plus elle était frappée du prestige des classes supérieures, c'est-à-dire du terrain qu'elles offraient à sa prédication. Grande fut sa joie lorsque, dès son retour à Londres, elle reçut une lettre de lady Cornélia Leyton, l'invitant à venir dîner avec elle, et lui promettant de lui présenter diverses personnes qu'elle aurait plaisir à connaître, et une d'elles, notamment, « en qui elle trouverait un esprit proche parent du sien ». Elle vint donc, en grande toilette et plus que jamais en humeur d'amabilité. Lady Cornélia lui présenta une jeune institutrice allemande qui l'aidait dans ses travaux de broderie : « Elle vous sera très utile pour votre œuvre d'éducation populaire ! » lui dit-elle. Etait-ce donc là l'« esprit proche parent du sien » ? Hélas ! non. Et la pauvre Mrs Norham dut subir une épreuve plus amère encore. En pénétrant dans le salon du ministre,

elle vit celui-ci en conversation avec une jeune femme aux cheveux courts qui paraissait être plus en faveur qu'elle-même ne l'avait été dans les plus beaux jours. « Voici », lui dit lady Cornélia, « l'âme sœur de la vôtre, que j'ai tenu à vous faire connaître ! Comme vous, elle porte tant d'intérêt aux questions sociales ! » C'était Miss Delia Dickson, l'apôtre du féminisme, la personne au monde qu'elle haïssait le plus !

II

Cette amusante figure de Mrs Norham, dont je regrette de n'avoir pu donner qu'une esquisse trop sommaire, suffit, à elle seule, pour justifier le succès du nouveau roman de M. W. H. Mallock. Elle n'y occupe, cependant, qu'un petit nombre de pages et n'y joue qu'un rôle tout épisodique. Le sujet principal du roman est l'aventure amoureuse de Tristam Lacy, qui, après avoir renoncé à se marier avec une ingénue de vingt ans, par crainte de n'être plus assez jeune pour elle, se décide à épouser une aimable veuve, et bien lui en prend de choisir ce parti, car la belle veuve se trouve être l'héritière légitime des millions qu'il détient et qui, seuls, lui permettent de se livrer à toute sorte d'expériences de philanthropie antisocialiste. Mais autant sont curieuses et vivantes les scènes où nous apparaissent Mrs Norham et ses admirateurs, autant le reste du roman est banal,

maladroit, affecté, déplaisant. Lacy, la belle veuve, l'ingénue, aucun des caractères « sympathiques » du roman ne parvient à gagner notre sympathie : ce ne sont que de vagues ombres et dont le vague et la médiocrité nous frappent d'autant plus que l'auteur met plus d'insistance à les ramener sous nos yeux. Sans compter qu'à ce défaut d'être un mauvais roman, *The Individualist* joint un défaut d'un genre plus spécial et qui achève d'en rendre la lecture pénible. On a en effet l'impression, à le lire, que M. Mallock a voulu faire un « roman à thèse », tout comme Mrs Norham et Miss Delia Dickson, et on n'arrive pas à deviner quelle peut être la thèse qu'il a soutenue.

Personne, pourtant, n'était mieux fait pour réussir dans le roman à thèse que M. Mallock, romancier par occasion, et, par métier, moraliste, un des plus personnels parmi les moralistes anglais d'aujourd'hui. C'est lui, on s'en souvient, qui a naguère formulé ce qu'on pourrait appeler « la question du siècle », en intitulant un de ses livres *la Vie vaut-elle la peine d'être vécue?* Et sans cesse, depuis lors, il a lutté, avec une hardiesse et une verve admirables, contre les préjugés moraux, scientifiques et sociaux de son temps. Sous une forme souvent paradoxale, ses livres, *l'Egalité sociale*, *Aristocratie et Evolution* [1], abondent en réflexions ingénieuses et

[1] Deux des ouvrages de M. Mallock : *la Vie vaut-elle la peine d'être vécue?* et *l'Egalité sociale*, ont été traduits en français par M. Salmon (Firmin-Didot).

sages, et *The individualist* lui-même est rempli de réflexions de ce genre, ainsi qu'on a pu en juger par les quelques phrases que j'en ai citées. Mais ces réflexions, éparses à travers le livre, ne sauraient remplacer, pour celui-ci, la portée et la signification générales qui lui font défaut. Et l'on voit bien que Lacy ni M. Mallock ne prennent pas au sérieux les déclamations de Mrs Norham; mais pourquoi Lacy nous entretient de ses aventures économiques et sentimentales, pourquoi il nous force à le suivre dans les salons de Londres, dans les bals masqués, et le long du littoral de la Méditerranée, c'est ce que nous continuons à ne pas deviner.

Il n'y a pas jusqu'au titre dont le sens ne nous échappe. L'*individualiste*, c'est, évidemment, l'opposé du *socialiste;* mais est-ce que le fait de n'être pas socialiste suffit pour constituer, à présent, une opinion et tout un caractère? Ou bien est-ce que le fait que Lacy raille, en mainte occasion, les théories anti-aristocratiques de Mrs Norham, est-ce que cela peut suffire pour nous faire voir dans *The Individualist*, comme l'affirme un critique anglais, la mise en pratique des idées développées par M. Mallock dans *Aristocratie et Evolution?* La vérité est que, si, dans son roman, M. Mallock s'est montré sévère pour les ennemis de l'aristocratie, le tableau qu'il nous a fait lui-même de cette aristocratie est, peut-être, plus sévère encore. Il nous l'a représentée bruyante et vide, préoccupée de misé-

rables intrigues, prête aux compromis les plus dégradants. Et les sentiments qu'il a prêtés à son héros, l'*individualiste* Lacy, égalent, pour le moins, en bassesse ceux de Mrs Norham et de M. Bousefield. Ce modèle de l'aristocrate, apprenant que l'homme dont il hérite a laissé un fils naturel, et que le malheureux se trouve réduit à vivre d'expédients, n'a pas un moment l'idée de lui venir en aide : il ne songe qu'à défendre ses millions contre lui. Et tout cela aussi inutile que déplaisant : trop invraisemblable pour que nous puissions nous y intéresser comme à une étude de mœurs, et trop mince, trop spécial pour que nous parvenions à y découvrir l'ombre même d'une thèse.

Est-ce à dire que M. Mallock, moraliste éminent, n'ait aucune des qualités d'un bon romancier ? Je ne crois pas, au contraire, que, depuis Thackeray, personne ait su aussi habilement incarner en des figures à la fois vivantes et typiques les travers, les ridicules et les vices à la mode; mais le tort de M. Mallock est de ne point se résigner à son pessimisme. On sent que, quoi qu'il fasse, il continue à penser que la vie « ne vaut guère la peine d'être vécue ». L'humanité ne lui apparaît que dans ses laideurs et dans ses erreurs. Moraliste, il ne s'entend qu'à la réfutation ; romancier, il n'a de talent que pour la peinture des Tibbits et des Mrs Norham. Et c'est ainsi que son nouveau roman échoue de la façon la plus misérable à nous faire goûter les avantages de « l'individualisme », tandis

qu'on ne saurait souhaiter une plus spirituelle ni plus mordante satire de ce « socialisme intellectuel », qui, depuis vingt ans, ne cesse pas de se répandre dans les milieux universitaires et littéraires anglais.

VI

LA CORRESPONDANCE

de R.-L. STEVENSON

I

Avant de nous offrir la biographie, — ou plus exactement, le *Mémoire* biographique, — de Robert-Louis Stevenson, M. Sidney Colvin, l'éminent conservateur des estampes au British Museum, vient de publier dans le *Scribner's Magazine* toute une série de lettres intimes de l'écrivain écossais. Ce sont des lettres délicieuses, pleines d'abandon et de poésie, naïves, spirituelles, variées, telles tout à fait qu'on pouvait les attendre de ce grand enfant de génie. Et, à ce propos, je ne puis m'empêcher d'exprimer le regret qu'une maison d'édition française ne s'entende pas avec les éditeurs anglais de l'œuvre de Stevenson pour nous offrir une traduction sérieuse et soignée de ses romans principaux, une traduction qui nous permette enfin de connaître Stevenson et de l'apprécier. Je crois peu, en général, à l'utilité des traduc-

tions, qui, même les meilleures, ne servent trop souvent qu'à discréditer les auteurs étrangers; mais il y a certains auteurs dont l'œuvre est d'une portée vraiment universelle, et Stevenson est de ceux-là, comme était Dickens avant lui. Non que je prétende comparer ces deux grands conteurs, dont l'un s'est simplement amusé de ses inventions, tandis que l'autre les a pétries de sa chair et de son sang; mais tous deux ont été de grands conteurs, parce que tous deux, de toute leur âme, ont cru à la réalité de ce qu'ils racontaient. Et, bien que l'originalité du style de Stevenson le rende infiniment plus difficile à traduire, je suis convaincu que, — à la condition de nous être présenté en bon français et non pas dans le jargon international qui constitue aujourd'hui la langue courante de nos traducteurs, — il aurait de quoi, lui aussi, devenir pour nous une source de plaisir et de consolation. Qui sait même s'il ne nous aiderait pas à varier, à renouveler la forme, décidément bien fatiguée, de notre roman, comme l'a fait jadis Dickens en Russie, en Allemagne, et un peu en France? On me demande parfois si, dans les littératures étrangères, il n'y a pas des hommes nouveaux qui vaillent la peine d'être découverts. Il y en a, certes; mais presque tous ont déjà été traduits, et c'est ce qui met le plus d'obstacle à leur découverte. Car, d'abord, ils n'ont pas été traduits au point de vue où ils auraient dû l'être : ce sont de grands hommes, et on les a traduits comme des hommes ordi-

naires. Et puis nous les avons lus distraitement, faute d'être prévenus de leur qualité; nous avons parcouru, çà et là, quelques-uns de leurs livres: et, tout en les ignorant, nous croyons les connaître assez pour avoir le droit de les dédaigner. C'est le cas, par exemple, pour Ivan Gontcharof, un admirable romancier russe dont les trois romans ont été traduits de telle sorte qu'ils nous sont, à jamais, devenus illisibles. Et ce sera bientôt le cas, si l'on n'y prend garde, pour Robert-Louis Stevenson, le plus parfait *conteur* de la littérature contemporaine. Nous l'aurons lu tout entier sans nous douter de son génie; et le plaisir même que nous aurons eu à le lire, dans des traductions faites tout juste pour nous divertir un moment, ce plaisir même nous empêchera de reconnaître sa haute valeur littéraire: de sorte que nous continuerons à réclamer à tous les vents de nouveaux grands écrivans étrangers, et que nous admirerons de confiance tous ceux qu'on imaginera de nous exhiber, tandis que nous tiendrons pour un agréable auteur de romans-feuilletons le seul écrivain de notre temps, peut-être, qui, grâce à son génie d'enfant, ait exprimé des sentiments capables d'être universellement compris et goûtés.

Mais je reviens à la série de ses lettres publiée par M. Sidney Colin dans la dernière livraison du *Scribner's Magazine*. Ces lettres datent de trois années, 1873, 1874 et 1875, et sont toutes écrites d'Edimbourg, où le jeune Stevenson

demeurait avec ses parents. Il étudiait le droit, s'essayait à la littérature et, presque tous les soirs, il racontait à une de ses cousines le détail de ses actions et de ses pensées. Ses actions, d'ailleurs, à en juger par les lettres citées, consistaient surtout à se promener par les rues d'Edimbourg, à lier conversation avec les passants, à se mêler aux rassemblements, à regarder les roues des omnibus tourner dans la boue ; et toutes ses pensées étaient de celles que pouvait faire naître un tel genre d'actions dans l'âme d'un enfant doublé d'un conteur. Pas une lettre où nous ne trouvions quelque petite scène de la vie des rues, notée au passage et servant d'occasion à mille rêveries. Un chien qui cherchait son maître, un vieux couple de paysans en arrêt devant une boutique, voilà sur quoi travaillait l'imagination de Stevenson, tandis qu'il était censé se préparer à des examens de droit, ou qu'il s'efforçait d'écrire de graves études pour de graves revues. Il amassait les matériaux qui devaient lui servir bientôt à créer le monde léger et charmant de sa fantaisie : pareil, en cela encore, à tous les grands imaginatifs, les Balzac, les Dickens, les Dostoïevsky, dont les yeux et l'esprit ont pour ainsi dire commencé par se saturer d'observation, dans leur jeunesse, de façon qu'ils n'ont plus eu ensuite qu'à puiser au fond d'eux-mêmes. La veille de sa mort, à Samoa, Stevenson se rappelait, pierre par pierre, les rues d'Edimbourg : séparé de l'Ecosse par des mil-

liers de lieues et par un exil de plusieurs années, c'est toujours en Écosse qu'il continuait à vivre, et ceux-là seuls de ses romans portaient le cachet de la réalité dont il plaçait l'action dans son pays natal. Il y a notamment dans son œuvre posthume, *Weir of Hermiston*[1], des paysages écossais d'une précision et d'une minutie extraordinaires, des paysages qu'on croirait copiés sur le vif. Stevenson n'a eu qu'à les prendre dans l'inépuisable trésor de ses impressions de jeunesse, emporté par lui au-delà des mers.

Ainsi ses lettres nous font assister à la préparation de son génie. Elles sont pour nous l'équivalent de ces *Esquisses de Londres* de Dickens, si médiocres quand on les compare aux romans qui les ont suivis, mais si instructives quand on les regarde comme un recueil de notes et qu'on y cherche la matière des chefs-d'œuvre futurs. Mais, à la différence des *Esquisses* de Dickens, les lettres de Stevenson, loin d'être médiocres, ont une grâce, un piquant, un entrain adorables.

« Je dois vous raconter quelque chose que j'ai vu aujourd'hui », lisons-nous dans une lettre du 16 septembre 1873. « J'avais pris le train pour Portobello quand, dans le compartiment voisin (de troisième classe) est monté un ouvrier, fortement marqué de petite vérole, avec des yeux lourds aux paupières tombantes,

[1] *Weir of Hermiston* est analysé dans la deuxième série des *Ecrivains Etrangers*, pp. 229 et suiv.

un dur et méchant visage, sans rien d'aimable. Une femme vint sur le quai de la gare, en face de la portière du compartiment où il était. Elle était borgne, et l'ensemble de ses traits avait une expression très vulgaire et même vicieuse, de sorte qu'à première vue elle me parut aussi déplaisante que l'homme; mais une étrange douceur, une lumière de tendresse rayonnait sur ses traits lorsqu'elle regardait son affreux compagnon. Un moment ils s'entretinrent par la portière, et je crus deviner que l'homme demandait de l'argent. « Vous savez bien », lui dit la femme, « que la dernière fois je vous ai « donné deux shillings pour votre logement et que « vous m'avez dit... » La fin de la phrase fut prononcée tout bas. Evidemment, c'était une nouvelle variante des scènes de Falstaff et de dame Quickly. L'homme rit d'un rire désagréable, cruel même, et répondit tout bas. Sur quoi la femme lui tourna le dos. Elle resta dans cette attitude jusqu'au départ du train, de telle sorte qu'il me fut impossible de voir l'expression de son visage; mais soudain, quand déjà le train s'était mis en marche, elle se retourna, courut à l'homme, et lui donna deux shillings. Après cela, je la vis se tenir immobile sur le quai et nous regarder partir. Un ciel de bonheur rayonnait sur le visage de la pauvre Madone borgne. Et aussi longtemps que le train fut en vue, elle le regarda; mais l'homme, ravi de son gain, n'eut pas même un coup d'œil pour la remercier. »

De la lettre du 26 septembre : « J'ai été réveillé ce matin par une longue sonnerie de trompettes et un roulement de tambours : le *réveil* au château. J'ai couru à la fenêtre : il y avait une aube grise et calme. Déjà quelques personnes passaient dans la rue, et j'entendis le bruit d'un fiacre dans une rue voisine. On avait éteint la plupart des lanternes, mais pas toutes encore. Et je vis deux ou trois fenêtres éclairées sur la façade de la maison opposée à la nôtre : elles m'indiquaient les chambres où une personne malade et ses gardes, sans doute, avaient veillé toute cette nuit comme les précédentes. Cela me remplit d'une tristesse affreuse. Combien de fois, jadis, ma vieille garde et moi, avons-nous passé ainsi la nuit sans dormir, épiant les premières lueurs d'un nouveau matin ! »

« Ecoutez l'histoire que je vais vous conter », écrivait Stevenson quelques jours plus tard ; « vendredi j'allais à Portobello, sous une lourde pluie, avec un méchant vent qui soufflait de la mer, *par rafales* (ou bien est-ce *en rafales* qu'on doit dire, peut-être?). Comme je descendais le boulevard, une pauvre femme, assez âgée déjà et d'apparence respectable, se mit à me suivre en me faisant des signes. Elle était à peine vêtue, et rien ne saurait vous donner une idée de son air de misère. Et moi, je ne voulais pas me retourner vers elle ; je craignais qu'elle ne se trompât sur mon intention, et que le mécompte, ensuite, ne lui fît l'effet d'une humiliation ;

alors j'imaginai ceci. Je me tins debout au coin de la rue, toujours sans me retourner, et je levai très haut, en l'air, mes mains avec une poignée de gros sous. J'entendis ses pas retentir dans la boue, derrière moi; et quand je la sentis tout près de moi, je laissai tomber les gros sous dans la boue, et je m'enfuis. Il n'y a rien dans mon histoire, et cependant j'en ai été extrêmement remué. Cette femme était si laide! Et c'est une chose si terriblement, si affreusement pathétique qu'un certain sourire, une certaine expression d'appel sur de tels visages! La chose est si terrible qu'elle en devient sacrée; elle sort des limites de la dégradation et même de celles de la *fausse position*; mais ceci est bien difficile à expliquer. Je me demande si vous pourrez me comprendre! »

De l'année suivante, un mardi de mai : « Encore une journée glaciale. Moi, je me suis promené sur le revers de la colline, admirant avec passion un troupeau de stupides moutons et faisant sortir des perdrix de tous les buissons. Un petit pluvier est pour moi l'objet d'une amitié spéciale. Je passe tous les jours près de son nid, et, si vous voyiez la façon dont il vole tout contre moi, presque sur ma figure, en criant et en battant des ailes, tout cela à seule fin de détourner mon attention de son petit trésor, si vous voyiez cela, vous l'aimeriez, vous aussi, de tout votre cœur. Or, aujourd'hui, je ne l'ai pas vu, bien que j'aie pris le même chemin que les autres jours. J'ai bien peur que quelqu'un n'ait

déçu son ingénuité et n'ait volé le nid. Et en vérité je n'en suis pas sûr : mais l'hypothèse de cette agression me rend tout misérable, et je ne me tiens pas d'indignation contre l'agresseur. Et cependant nous n'avons jamais le droit de trop nous indigner contre ceux qui maltraitent les créatures inférieures. Aujourd'hui, m'étant assis sur un tronc d'arbre, je me suis mis négligemment à creuser la terre du bout de ma canne, et je découvris bientôt que j'avais apporté la ruine, la mort, la consternation générale, dans une heureuse petite communauté de fourmis. Là-dessus je songeai combien de pâles existences nous environnent de toutes parts, et comment nous ne pouvons rien faire sans répandre le malheur sur une foule de créatures vivantes, sans meurtrir, autour de nous, une foule d'intérêts et d'affections, ce qui me ramena à ma disposition habituelle : une terreur sacrée aussi bien de l'action que de l'inaction, une sorte de mouvement de résistance contre les nécessités de la vie. Ne soyons pas trop scrupuleux en ce qui touche autrui, car c'est à ce prix seulement que nous pourrons vivre ! »

Toutes les lettres sont semées de petits tableaux de ce genre. On voudrait tout citer, et on s'aperçoit avec épouvante que, en se dépouillant du charme de leur style, ces charmantes lettres risquent de perdre leur valeur. Voici cependant une description de tempête : « La nuit passée, nous avons eu un vent effroyable. Plus de deux heures, il m'a tenu éveillé. Toute

la maison en était secouée, et rappelez-vous que notre maison est une vraie « maison » d'Edimbourg, une citadelle de pierres de taille qui pèse, à elle seule, autant qu'une rue de maisons anglaises, de sorte que, quand elle tremble, comme elle a fait cette nuit, cela n'est pas un mince événement. Mais son tremblement n'est pas ce qui m'a le plus ému : c'est plutôt l'affreux hurlement du vent à l'angle de la maison. J'avais l'impression d'une colère incarnée aboyant contre moi. Et puis il y avait le frisson de ces intervalles de silence, quand le cœur de la tempête cessait un moment de battre, — un moment plein de menace et plus sinistre que tous les autres, pour moi ! Oh ! combien je hais ces tempêtes nocturnes ! Elles ont toujours eu une grande influence sur ma vie, et je puis me les rappeler jusqu'au plus loin de mon enfance. Je me rappelle parfaitement que j'ai écouté la tempête dans une maison où je devais être, alors, tout enfant, car j'avais six ans quand nous l'avons quittée. Et je me rappelle qu'alors la tempête était pour moi une personnalité très définie, aussi constante et aussi précise que les divinités du paganisme. Toujours, quand je l'entendais, je me figurais voir un cavalier courant dans l'air, avec son manteau sur la tête : je le voyais toujours emporté au galop, et allant et revenant, à l'infini. Désirais-je qu'il poursuivît son chemin, ou bien qu'il continuât à se démener devant notre maison? Cela, je l'ai oublié ; mais je sais que, me disant sans doute

qu'en tout cas mon désir n'y changerait rien, je me cachais au fond de mon lit en retenant mon souffle, avec un sentiment non pas tout à fait de frayeur, mais d'agitation et d'émotion extraordinaires. »

Et voici enfin la dernière lettre de la série, écrite un dimanche soir, en juin 1875 : « J'ai été aujourd'hui à l'église et n'en ai pas été déprimé ; c'est un grand progrès. J'ai été dans cette belle église que j'ai décrite dans un de mes poèmes en prose. C'est un petit bâtiment en forme de croix, avec de lourdes corniches et un toit d'ardoises très bas. Le cimetière qui l'entoure est plein de vieilles pierres tombales. L'une est celle d'un Français de Dunkerque, — qui sans doute sera mort dans la prison militaire, toute proche de là. Et il y en a une autre, la plus pathétique, je crois, qu'on puisse voir : c'est une misérable petite ardoise d'écolier, dans un cadre de bois, avec l'inscription, écrite, sans doute, de la main du père. Dans l'église, le vieux M. Torrance a prêché : il a plus de quatre-vingts ans, et c'est une relique des temps oubliés, avec ses gants de fil noir, et une douce vieille figure un peu folle. Un des plus beaux détails du spectacle a été pour moi de voir John Inglis, notre juge général, le plus grand homme de l'Ecosse, de le voir écoutant le filet de voix qui sortait de ce vieux corps tout tremblant, comme s'il avait assisté à une révélation solennelle et sacrée. »

II

Voici encore quelques extraits des charmantes lettres de Robert-Louis Stevenson que publie M. Sidney Colvin dans le *Scribner's Magazine*. Que ne puis-je en traduire la série tout entière et contribuer ainsi à faire connaître cette aimable figure de grand enfant, promenant ses rêves tout au long de la vie! Ses lettres sont plus amusantes encore que ses romans et ses contes, plus variées et plus romanesques; et l'âme qu'elle révèlent est d'une douceur merveilleuse. On comprend, à les lire, la tendresse mêlée d'indulgence et d'admiration qu'a toujours inspirée Stevenson à ceux qui l'ont approché. Mais ce sont de vraies lettres, pleines d'allusions et de confidences dont la portée risquerait d'échapper au lecteur français; et puis une bonne part de leur charme leur vient de leur style, qui, décidément, est intraduisible.

Et, à ce propos, je voudrais répondre au moins deux mots aux personnes qui m'ont fait l'honneur de me demander quels étaient, à mon avis, les ouvrages de Stevenson qui méritaient d'être traduits, et de quelle facon j'estimais qu'on les devait traduire. Sur la première de ces questions, en vérité, je ne sais trop que dire : ou plutôt tout ce que je puis en dire est que les ouvrages les plus intéressants de Stevenson ont déjà été traduits, que leur traduc-

tion a passé à peu près inaperçue, et qu'ainsi il n'y a guère de chances qu'une traduction nouvelle soit mieux accueillie. Je dois cependant ajouter que le peu de succès de ces ouvrages en France tient, suivant moi, à ce qu'ils n'ont pas été traduits comme ils auraient dû l'être, et ce n'est pas que je méconnaisse le talent de nos traducteurs, mais j'ai le sentiment que ni eux, ni personne aujourd'hui ne se fait plus une idée nette de l'objet et des règles d'une bonne traduction.

L'exactitude ! Tel est désormais l'idéal de tout traducteur. Et l'on ne songe pas que, si l'exactitude peut avoir une importance capitale dans la traduction d'une œuvre classique, grecque ou latine, ou encore dans la traduction d'un mémoire scientifique, en un mot dans la traduction d'un ouvrage destiné à nous renseigner sur la véritable pensée d'un auteur étranger, son importance est loin d'être aussi considérable lorsqu'il s'agit non pas de nous renseigner, mais de nous amuser, ou de nous toucher, de produire sur nous le même effet qu'a cherché à produire sur ses compatriotes le romancier ou le poète étranger. Que nous fait de savoir qu'un roman écrit en français correspond, mot pour mot, à un roman écrit en anglais, si, tel qu'il est en français, il nous choque par son air exotique, ou simplement s'il nous ennuie ? Et un roman anglais traduit avec trop d'exactitude ne peut manquer de nous choquer, sinon de nous ennuyer, car les Anglais ont des habitudes d'esprit et de style différentes

des nôtres, ils *composent* autrement que nous, ils *induisent* autrement que nous ; et puis leur langue a une musique qui n'a rien de commun avec celle du français, et il n'y a point d'écrivain un peu estimable qui ne se laisse plus ou moins guider par la musique de ses phrases, volontairement ou inconsciemment. De sorte que les traductions trop exactes peuvent nous renseigner sur ce qu'a pensé, au juste, Shelley ou Stevenson; mais j'imagine que c'est là un renseignement qui n'a d'intérêt que pour les professeurs d'anglais et pour leurs élèves, tandis que ce qui nous intéresserait tous, et ce dont une traduction trop exacte nous empêche souvent, c'est de prendre notre part de la jouissance artistique créée par Shelley ou par Stevenson. La bonne traduction, en réalité, ne consiste pas à transporter chez un éditeur parisien un ouvrage étranger, elle consiste à transformer un ouvrage étranger en un ouvrage français, à modifier, — à bouleverser s'il le faut, — le texte original pour que le lecteur français éprouve une impression équivalente à celle qu'ont dû éprouver les lecteurs étrangers. Telle est, du moins, ce que j'appellerai la traduction idéale, et peut-être n'y a-t-il pas de genre littéraire plus difficile, puisque l'audacieux qui s'y hasarde doit d'abord s'efforcer de pénétrer à fond non seulement les habitudes de style de deux pays différents, mais encore leurs habitudes de pensée et de sentiment. Mais, pour difficile qu'elle soit, cette traduction n'est pas

impossible : Gérard de Nerval a traduit de cette façon les poèmes de Heine, — avec la collaboration de Heine lui-même, — c'est de cette façon que Tourguenef a traduit ou fait traduire quelques-unes de ses nouvelles, et c'est de cette façon que Baudelaire, puis Mallarmé, ont traduit les contes et les poèmes de Poe. Ah ! si des poètes français, si M. de Régnier, M. Pierre Louys, M. Francis Jammes consentaient à traduire pour nous, en prose ou en vers, des œuvres de poètes ou de romanciers étrangers, je suis sûr que, d'instinct, les règles de cette « traduction idéale » leur seraient révélées !

Mais ces messieurs, sans doute, ont mieux à faire, et ce n'est point sur eux que nous pouvons compter pour lire enfin de bonnes traductions des ouvrages étrangers. Résignons-nous donc à tenir la traduction idéale pour une entreprise « idéale » et, à défaut d'elle, essayons d'obtenir des traducteurs qu'ils se soucient davantage de notre plaisir ! S'ils ne se sentent point la force, ou la patience, de produire des œuvres françaises équivalentes à des œuvres étrangères, exigeons toutefois que, des œuvres étrangères qu'ils traduisent, ils tirent quelque chose que nous puissions lire ! Voici, par exemple, les récits de Stevenson. Leur mérite est double : ils sont l'œuvre à la fois d'un conteur et d'un poète. A défaut du poète, qu'un poète seul pourrait nous restituer, l'œuvre du conteur peut, je crois, être mise assez aisément à notre portée ; mais encore faut-il qu'avant de

la traduire ou essaie de la comprendre, et qu'ensuite on la traduise à notre usage, pour notre amusement et non point pour nous prouver qu'on sait bien l'anglais. Autre chose est la version anglaise, — telle que paraissent l'entendre les professeurs d'à présent, — et autre chose la traduction d'un ouvrage anglais. Ainsi pensaient, en tout cas, les traducteurs d'autrefois, l'abbé Prévost, Florian, l'abbé Delaporte, ces précieux écrivains qui ont introduit en France tant de romans étrangers et qui les ont convertis en des ouvrages français. Ils ont pris tant de liberté avec l'original que les traductions de quelques-uns d'entre eux ont pu être, à nouveau, traduites en anglais ou en allemand et y passer pour des œuvres nouvelles ; il y a, en particulier, un roman appelé, je crois, *Walladmor*, qui a pu ainsi être traduit, tour à tour, quatre fois d'anglais en allemand et d'allemand en anglais. Mais quelle est aujourd'hui la traduction qui nous touche et nous amuse et qui s'implante dans notre vie littéraire aussi profondément que les vieilles traductions, ultra-fantaisistes, de *Clarisse Harlowe* par Prévost ou de *Don Quichotte* par Florian ? Et aujourd'hui encore, si nous voulons lire ces deux chefs-d'œuvre non pas en érudits, ni en candidats à des diplômes universitaires, mais en simples lecteurs, ne sont-ce pas les traductions de Prévost et de Florian qui, seules, nous permettent d'y prendre plaisir ? Traduits ainsi, abrégés, adaptés, *francisés* à notre usage, les

romans de Stevenson s'imposeraient certainement à notre curiosité. Leur beauté poétique nous échapperait, mais la fraîcheur, l'aisance, l'imprévu de leur invention ne pourrraient manquer de nous ravir ; et de même qu'autrefois *Clarisse Harlowe* a préparé la voie à la *Nouvelle Héloïse*, peut-être ces légères et vivantes fantaisies nous rappelleraient-elles que l'adultère n'est pas l'unique sujet digne d'être traité par les romanciers.

Une telle traduction, au contraire de la précédente, n'exige ni du génie, ni même des aptitudes ou des connaissances spéciales ; elle n'exige que du bon sens et de la bonne foi. Reste à savoir seulement si une telle traduction est aujourd'hui possible, et je crains fort malheureusement qu'elle ne le soit pas. Les auteurs étrangers, d'abord, n'admettent point qu'on les traduise de cette manière. Stevenson, en vérité, est mort, mais ses héritiers sont là qui, sans doute, protesteraient au moindre mot transposé ou omis : « Comment ! diraient-ils, le texte anglais porte une virgule, et vous mettez un point et virgule ! Une incidente qui est à la fin de la phrase, vous la placez au commencement ! » Et le malheureux traducteur ne saurait que répondre, car c'est ainsi, il n'y a pas un auteur étranger qui ne croie que l'ordre où il a rangé ses mots soit à jamais parfait et immuable, pas un, non plus, qui ne prétende connaître assez à fond le français pour corriger les traductions qu'on fait de ses œuvres. Je me rappelle avoir traduit, il

y a une douzaine d'années, un livre russe dont l'auteur ignorait le français au point de ne pas comprendre les lettres qu'on lui écrivait; et, lorsque je lui ai soumis ma traduction, il l'a refaite en entier, inscrivant à la place de chaque mot russe le premier mot français correspondant qu'il trouvait dans son dictionnaire. Et il m'affirmait que la valeur principale de son livre était dans le style; et il espérait que la traduction allait émerveiller le public français! Et puis, il faut bien l'avouer, à supposer que les auteurs étrangers eussent la sagesse d'admettre qu'on *adaptât* leurs ouvrages au lieu de les traduire, nous-mêmes, lecteurs français, nous refuserions de l'admettre. On nous a tant habitués à considérer l'exactitude littérale comme la première vertu d'une traduction que toute traduction qui n'aurait pas l'air d'une traduction, qui ressemblerait à un livre français, expressément écrit pour notre usage, aussitôt nous deviendrait suspecte et nous déplairait. Nous reprocherions au traducteur d'avoir défiguré l'œuvre originale, de l'avoir dépouillée de sa couleur locale. A cette traduction lisible et agréable nous en préfererions une autre plus machinalement calquée sur l'original, et trop ennuyeuse pour que nous nous résignions à la lire, mais ennuyeuse avec solennité. Ce sont des traductions de ce genre qu'on nous a offertes depuis trente ans : ce sont elles qui ont empêché Tolstoï et Stevenson et maints autres écrivains étrangers de prendre pied chez n

de devenir vraiment nôtres, comme jadis l'étaient devenus les Richardson et les Daniel de Foe. Et ce sont elles que nous réclamerions de ceux qui viendraient nous offrir des *adaptations*. Nous sommes ainsi tout imprégnés d'une foule d'idées qui, peut-être, ne sont pas plus fausses que d'autres, mais qui n'ont pas été imaginées par nous ni pour nous, qui sont à l'inverse de nos goûts et de nos instincts naturels, et qui nous empêchent de jouir des satisfactions à notre portée, sans les remplacer par rien qu'un mortel ennui...

Et maintenant je me hâte de revenir aux lettres de Stevenson. En voici deux, d'abord, qui datent de novembre 1873. Le jeune Ecossais avait été envoyé par les médecins à Menton, où il était venu déjà avec sa mère neuf ans auparavant: c'est durant un des arrêts de son voyage qu'il écrivait, le 10 novembre, à l'amie à qui il avait pris l'habitude de confier, chaque semaine, le détail de ses actions et de ses pensées:

D'Avignon.

Ma chère amie. — Je viens de lire votre lettre. Je l'ai lue au sommet de la colline qui s'élève derrière la cathédrale et le palais des papes. L'air entier était imprégné de soleil couchant et du son des cloches, et je suis bien désolé de ne pouvoir pas même vous donner la moindre idée de la *méridionalité* et de la *provençalité* de tout ce que j'ai vu.

Ecrire m'est impossible en voyage. C'est un défaut, mais qu'y faire? Il me faut, pour pouvoir

écrire, me sentir un peu chez moi, et ma tête doit avoir le loisir de se mettre en ordre. Les images nouvelles m'oppressent, et puis j'ai une fièvre de mouvement. Ne vous fâchez donc pas de la pauvreté de mes lettres! Pensez au misérable état de ma tête, et à cette douleur que je sens grimper le long de mon épine dorsale!

J'en suis de nouveau arrivé à me dire que je n'avais rien de grave, ce qui est d'un bon signe; mais je suis toujours affreusement énervé. Tout ce qui ressemble à de la rudesse me cause une terreur enfantine, et tous les bruits, mais surtout certains sons de voix, me font plus de peur que si je voyais le diable. Un poète aveugle, que j'ai trouvé vendant ses œuvres dans les rues de Sens, m'a d'abord captivé par un étonnant équilibre de force et de douceur dans la voix; je l'ai écouté assez longtemps et je lui ai acheté quelques-uns de ses poèmes; mais voici maintenant que cette voix m'est entrée dans la tête, et voici que je découvre que c'est du faux métal, une voix vraiment mauvaise et horrible, au fond. Elle m'a hanté tous ces jours-ci, mais je crois en être à peu près délivré.

Après le dîner.

Un vent du Nord souffle, ce soir, le long de la vallée du Rhône, et tout est si froid que j'ai été forcé de demander du feu. Il y a dans la cheminée, derrière ma table, un gentil craquement et pétillement de bois en train de flamber, qui est une bien intime et amicale musique, encore qu'elle semble réclamer, au dehors, une ville toute blanche de neige.

Vendredi, 11 novembre.

Je serai à Menton pour l'anniversaire de ma naissance, avec des masses de lettres à lire. Aujourd'hui, j'ai traversé le Rhône et suis monté sur la colline, de l'autre côté, pour voir la ville à distance. Avignon m'a suivi avec ses cloches, ses tambours et ses trompettes, car la chère vieille ville n'a pas d'égale pour l'abondance de ses bruits divers. Sur le pont, à voir l'eau brune et trouble qui écumait en se brisant, j'avais peine à croire possible le spectacle qui m'apparaissait le long du fleuve, deux rangées de collines d'un bleu transparent et doux. Sur l'autre rive, le soleil embrasait si furieusement la route blanche que je fus bien heureux de pouvoir faire un détour et marcher à l'ombre d'un champ d'oliviers. Il y avait neuf ans et six mois que je n'avais plus vu un champ d'oliviers! Je me suis trouvé très changé, moins gai, mais plus sage et beaucoup plus heureux. J'ai relu votre lettre, et je suis resté assis un moment, contemplant le fleuve avec son île et les fantastiques contours de la vieille cité. Ses collines semblaient se fondre dans le bleu du ciel; même le grand pic qui domine Carpentras semblait être devenu immatériel, s'amincissait dans l'étendue et la puissance de la lumière bleue.

J'aimerais à rester plus longtemps ici, mais je ne peux pas. Je suis poussé devant moi par une inquiétude invincible, et je partirai tantôt, vers deux heures. Je vais maintenant revoir, une fois encore, l'église, le palais, et la colline; il n'y a pas dans Avignon d'endroit qui me soit plus ami.

Marseille, le même soir.

Vous ne pouvez rien vous figurer de plus noyé

dans la lumière que la vue que j'ai eue du haut de la colline. L'ombre immobile et noire du vieux pont, sur la surface jaune du fleuve, semblait plus solide que le pont lui-même. A l'endroit où je m'étais assis hier soir, un homme au visage rasé, coiffé d'un béret de velours, étudiait une partition; sans doute, un des chanteurs de *la Muette de Portici* qu'on joue ce soir au théâtre d'Avignon. Debout, derrière lui, je suis resté longtemps en contemplation. Le Christ blanc, sur la grande croix brune, se dressait, en un relief vigoureux, contre le ciel, et les quatre anges agenouillés se groupaient à ses pieds avec les quatre lanternes, tandis que le musicien continuait à étudier sa partition, battant la mesure du doigt, sur la marche de pierre.

Menton, 12 novembre.

J'ai eu mon premier enthousiasme à Orange, en m'éveillant et en ouvrant tout larges les volets de la fenêtre. Un si grand flot de lumière vivante fondit sur moi que j'avoue que je ne pus m'empêcher de danser et d'exprimer ma joie en parlant tout haut, et juste à ce moment la femme de chambre entra avec l'eau chaude, ce qui ne laissa pas de me rendre un peu confus!

Aujourd'hui, depuis le départ de Marseille jusqu'à l'arrivée ici, ma journée n'a été qu'un long enchantement. A la gare de Menton, j'ai laissé un portier d'hôtel s'emparer de mon bagage et, tout de suite, je suis allé, à pied, vers la ville. J'étais un peu embarrassé d'abord pour m'orienter, car la gare n'existait pas encore lorsque je suis venu ici pour la première fois; mais soudain, tandis que je cherchais à me diriger, un grand souffle m'apporta l'odeur des

jardins d'orangers et de citronniers, et ce fut assez pour que, aussitôt, le présent se rattachât au passé, dans mon esprit: et en un clin d'œil la scène tout entière se représenta à moi avec son ordonnance, et je me sentis chez moi. J'eus de la peine à m'empêcher de danser de nouveau.

Il faut que je vous envoie cette lettre dès aujourd'hui, pour vous apprendre que je suis arrivé sain et sauf, en bonne humeur, et, je crois, en bonne santé. J'espère pouvoir, toutes les semaines, vous envoyer une dose du soleil du Midi, au lieu de cet aigre vent d'Est dont étaient pénétrées mes lettres d'Edimbourg.

Menton, 13 *novembre*.

Ma chère mère. — La place n'est pas où je pensais; elle est à l'endroit où était l'ancienne poste. L'hôtel de Londres n'est plus un hôtel; mais j'ai trouvé une charmante chambre dans un hôtel voisin, avec une fenêtre au Midi et une fenêtre à l'Est, d'où j'ai une vue superbe sur Menton et sur les collines. Sur la vieille place, il y a un kiosque où l'on vend des journaux. Un essaim d'omnibus montent et descendent entre les platanes de la route de Turin, allant chercher les étrangers qui arrivent. La promenade traverse maintenant les deux torrents et promet de s'étendre bientôt jusqu'au Cap-Martin. De l'autre côté, les villas sont bien plus tassées l'une contre l'autre qu'elles n'étaient de notre temps. Je vois briller la blancheur de maisons nouvelles, à l'Est, jusque vers Grimaldi, et j'entrevois un viaduc qui sans doute conduit les trains au-dessus de la caverne, où l'on a trouvé autrefois des os préhistoriques. Bacon a dit que « le temps était le plus grand

des innovateurs », ce qui est peut-être l'observation la plus vide de sens qu'on ait faite jamais; mais, comme c'est Bacon qui l'a faite, je suppose qu'elle vaut mieux que toutes celles que je pourrais faire. Ne dirait-on pas que les choses sont fluides? Dix ans suffisent pour les déplacer et les modifier si fort que, même avec une mémoire des lieux aussi vive que la mienne, j'ai peine à reconnaître les endroits où j'ai longtemps vécu et dont j'ai pieusement gardé le souvenir en moi durant tout l'intervalle. Cependant les montagnes, Dieu merci, n'ont pas changé, bien que les torrents aient dû leur faire plus d'une entaille, et les pluies déloger plus d'une pierre de leurs sommets gris. La mer fait toujours le même bruit sur les cailloux du rivage, et les jardins de citronniers et d'orangers remplissent toujours l'air de leurs frais parfums, et les gens ont toujours de bonnes figures brunes, plaisantes à voir, et les malades (hélas!) sont toujours assis sur la promenade et jouent de leurs doigts avec les franges des châles et des couvertures, et le château des Morts se dresse toujours au-dessus de la ville, et le fort et la jetée sont toujours au pied, avec cette différence qu'il y a maintenant deux jetées au lieu d'une, et — je suis au bout de mon souffle. (La suite à la prochaine fois.) Prenez bien soin de vous! A propos, c'est aujourd'hui mon anniversaire de naissance. Votre fils dévoué.

D'autres lettres, ensuite, nous montrent Stevenson transporté brusquement au fond de l'Amérique. Au mois de juillet 1879, en effet, le jeune homme, apprenant la maladie d'une dame américaine qu'il avait connue l'année précédente à Fontainebleau, et qui devait plus

tard devenir sa femme, s'était mis en route pour aller la rejoindre. Il était parti à l'aventure sur un bateau d'émigrants, comme avaient fait jadis Martin Chuzzlewit et son jovial valet de chambre. Il avait traversé les Etats-Unis en train omnibus et s'était enfin installé, à demi mort de fatigue et de privations, dans la petite ville de Monterey, en Californie, d'où il écrivait à ses amis de Londres des lettres comme celle-ci :

Mon cher Henley. — Voudriez-vous choisir, à votre goût, le meilleur volume de Labiche, et l'envoyer par la poste à Jules Simoneau, Monterey (Californie)? Faites cela de suite. Ce Simoneau est le patron de la gargote où je prends pension, un très brave homme avec qui, tous les jours, je discute l'univers et je joue aux échecs. Il a quitté la France depuis trente-cinq ans, de sorte qu'il ne connaît rien de Labiche.

Hier j'ai mis le feu à une forêt : crime pour lequel, si je m'étais laissé prendre, j'aurais été aussitôt pendu à l'arbre le plus voisin, car le juge Lynch est ici en pleine activité. Vous auriez dû voir ma retraite stratégique. Je courais comme le diable : c'était en vérité un joli spectacle. Et la nuit je suis allé voir le feu que j'avais si malencontreusement allumé, et j'ai eu beau faire, je n'ai pu m'empêcher de le trouver superbe.

Monterey est un aimable endroit que je commence à aimer beaucoup. Le Pacifique enfonce décidément tous ses confrères : ce n'est que sur la côte du Pacifique qu'on peut bien jouir de l'éternelle musique des brisants. Quand je monte au sommet des collines

boisées, derrière Monterey, j'entends les vagues se briser sur une étendue de dix ou douze milles autour de moi. Et hier, en les entendant ainsi, je songeais au bonheur que j'aurais, si, par une brusque révolution du globe terrestre, vous vous trouviez soudain transporté ici, à la gare de Monterey. Vous vous installeriez commodément dans la carriole de Walter. Le soleil serait couché depuis un moment, la lune jetterait ses premières ombres ; vous entendriez le roulement des lames, tout en respirant l'odeur de la mer et des pins. La carriole vous déposerait au Salon Bohémien, où nous boirions un verre. Je vous présenterais à Browson, le journaliste de l'endroit. « Je n'ai pas de musique dans le cerveau », répète-t-il sans cesse, « je ne suis qu'un manœuvre », mais tout de même, c'est un gentil garçon. Vous feriez aussi la connaissance d'Adolfo Sanchez, encore un qui n'a pas de musique dans le cerveau, mais celui-là tout à fait charmant. Pendant ce temps j'irais à la poste chercher mon courrier. Et puis nous descendrions ensemble la rue Alvarado, j'entrerais en passant prendre mon journal chez Hadsell ; et nous voilà enfin assis dans la petite arrière-boutique blanche de Simoneau, autour d'une nappe sale, en compagnie de François le boulanger, peut-être aussi d'un pêcheur italien, peut-être d'Augustin Dutra, et de Simoneau lui-même. Puis, l'estomac au repos, nous irions chez moi, dans mes grandes chambres pleines d'air, avec cinq fenêtres ouvrant sur un balcon. Je me couche par terre, vous vous installez dans le lit. Le matin, nous déjeunons avec le petit docteur et sa petite femme : nous louons une voiture et roulons toute la journée ; et, le soir, je vous laisse de nouveau vous évaporer dans l'air pour vous retrouver le lendemain matin auprès de Mrs Henley.

Par Dieu, comme vous auriez du plaisir! Et moi aussi! j'ai assez de contes dans la tête pour vous tenir éveillé jusqu'à cinq heures du matin: et encore ne vous les aurais-je pas tous dits... Votre ami.

Comment ne pas citer encore une autre lettre, écrite, trois mois plus tard, de San-Francisco?

Mon cher Colvin. — Vous n'avez pas droit à une longue lettre de moi, étant le pire des correspondants, mais je crains de vous avoir fâché, la dernière fois, en vous le reprochant, de sorte que je vais vous écrire tout de même.

Sachez donc que tous les jours, entre huit et neuf heures et demie du matin, on peut voir un maigre gentleman vêtu d'un ulster, — avec, par-dessous, un livre serré sur la poitrine; — on peut le voir sortant de la maison qui porte le numéro 608, dans Bush Street, et descendant d'un pas rapide la longue rue Powell. Ce gentleman est R. L. S.; le volume qu'il tient sous son ulster se rapporte à Benjamin Franklin, dont le gentleman songe à faire le sujet d'un de ses charmants *essais*. Il descend donc Powell, traverse le marché et s'arrête dans la Sixième rue, devant une succursale du grand café de Pine Street; parfaitement, il s'offre ce luxe, et il serait homme à entrer même dans la maison mère du café de Pine Street, si seulement il savait où elle est située. Dans la succursale, il s'asseoit devant une table couverte d'une toile cirée, ou un jeune nègre pose devant lui une tasse de café, un croissant et une rondelle de beurre, tout cela excellent. Il y a quelque temps R. L. S. trouvait toujours la rondelle de beurre trop petite; mais il appris désormais l'art de l'exactitude, et le beurre et le croissant expirent au

même moment. Ce repas lui coûte 10 cents, ou cinq pence sterling (£ 0, 0 sh, 5 d.).

« Une demi-heure plus tard, les habitants de Bush Street peuvent voir le même gentleman maigre, s'armant d'une hachette, comme George Washington, et cassant lui-même son charbon pour allumer son poêle. Il fait cela, en effet, d'une façon quasi publique, sur le rebord de sa fenêtre; mais sa conduite ne doit pas être mise sur le compte d'un goût maladif de notoriété, encore qu'il soit effectivement très fier de ses prouesses avec la hachette, et que le fait d'avoir encore ses doigts au complet soit pour lui, tous les jours, une source de profonde surprise. Puis, le feu allumé, on voit pendant trois ou quatre heures le gentleman maigre s'escrimer avec un bâton qu'il plonge par intervalles dans une bouteille d'encre. Et cependant ce n'est point pour noircir ses souliers, car l'unique paire qu'il en possède est librement autorisée à reprendre la couleur naturelle de son cuir, avec, cependant, un mélange de boue et de poussière. Le plus jeune des enfants de la logeuse répète plusieurs fois par jour, en voyant entrer ou sortir cet étrange locataire : « Voilà l'auteur ! » Serait-ce donc possible que cette innocente créature, aux cheveux dorés, ait découvert la véritable clef du mystère? En tout cas, le personnage qu'elle définit ainsi est assez pauvre pour pouvoir appartenir à la corporation dont elle le soupçonne de faire partie.

Sa sortie suivante est pour aller au restaurant d'un certain Donnadieu, dans Bush Street, entre Dudort et Kerney. Là un copieux repas, une demi-bouteille de vin, du café et du brandy lui sont donnés, moyennant la somme de quatre *bits*, autrement dits 50 cents, ou encore 0 livre sterling, 2 shillings,

2 deniers. Le vin est servi dans une grande bouteille, et c'est un étrange et pénible spectacle de voir la parcimonie avec laquelle le gentleman en question cherche à s'approprier jusqu'à la moindre goutte de la demi-bouteille qui lui est allouée, et avec quel scrupule il s'efforce de ne pas prendre une seule goutte de l'autre moitié de la bouteille; mais sa manière d'agir explique en partie quand on se découvre que, s'il entamait la seconde moitié de la bouteille, c'est dix pence de plus qu'il aurait à payer. Et de nouveau le gentleman est armé d'un livre; mais, — ses meilleurs amis l'apprendront avec chagrin. — il parait avoir, à cette heure de la journée, renoncé aux sérieuses études où il se plaisait le matin. Aujourd'hui, par exemple, il était plongé dans la lecture des exploits d'un certain Rocambole, œuvre défunt vicomte Ponson du Terrail. L'œuvre totale est malheureusement de dimensions prodigieuses, mais l'ingénieux gentleman a eu l'idée de la découper en petites tranches.

Puis vient une promenade, sans direction fixe; puis vers quatre heures et demie on voit s'allumer une lueur à la fenêtre de la chambre de Bush Street, 608. Le gentleman tantôt écrit des lettres, tantôt reprend l'exercice mystérieux où il s'est livré dans la matinée. Vers six heures il retourne à la Succursale, où il s'emplit de nouveau de café et de pain pour la valeur de cinq pence. La soirée est consacrée à la lecture, et vers onze heures ou onze heures et demie, la nuit s'étend sur cette aimable et truculente existence.

Et l'intérêt de ces lettres apparaîtra mieux encore quand j'aurais dit que, au moment où il les écrivait, Stevenson non seulement ne

savait pas s'il aurait de quoi manger le lendemain, mais se trouvait, en outre, miné et anéanti par les progrès de sa maladie. Quelques jours après la lettre qu'on vient de lire, précisément, il fut pris d'une nouvelle congestion pulmonaire, d'où il ne sortit vivant que par un miracle. N'avais-je pas raison de dire que personne ne garda jamais aussi intacte, à travers la vie, son âme d'enfant.

VI

M. HALL CAINE

The Christian, a story, 1897

Un matin de mai, il y a quelques années, deux personnes, un jeune homme et une jeune fille, s'embarquaient à Douglas, dans l'île de Man, sur le paquebot qui fait le trajet entre cette île et Liverpool. Le jeune homme, John Storm, était un prêtre de l'Eglise anglicane. Fils d'un lord, neveu du premier ministre d'Angleterre, il s'était senti, un beau jour, l'irrésistible désir de suivre l'exemple du Christ, et de rappeler aux hommes ses divines leçons ; sur quoi, renonçant à sa fortune comme à tous les biens de la terre, il était entré dans les ordres. Après une dernière visite à son père, dans l'île de Man, il s'en retournait maintenant à Londres, emmenant avec lui, pour être admise en qualité d'infirmière dans l'hôpital dont il était aumônier, la petite-fille du révérend Quayle, pasteur du village qu'habitait sa famille.

Glory Quayle avait à peine vingt ans. « Elle

était de taille plus haute que l'ordinaire, avec des cheveux d'or, et d'énormes yeux gris, les plus magnifiques du monde. Sur l'un de ses yeux elle avait une tache brune, qui, au premier instant, pouvait faire croire qu'elle louchait, mais qui, dès l'instant d'après, lui donnait une expression de coquetterie, et finissait par animer son regard d'un charme singulier de fiévreuse passion. Mais de tous ses traits les plus frappants étaient ceux de la bouche, une bouche un peu trop grande pour être tout à fait belle, inquiétante plutôt et attirante à la fois, et toujours agitée d'un frémissement nerveux. Elle avait, en parlant, une voix profonde non sans quelque rudesse, mais capable des nuances les plus délicates. Et l'on sentait dans tout ce qu'elle disait un fond de moquerie impétueuse et légère, et toujours elle semblait rire ou sourire, et cependant on voyait parfois des larmes dans ses yeux. »

Son père avait été pasteur aussi, comme son grand-père. Mais, avant de partir pour le Gabon, où il était mort glorieusement au service du Christ, il s'était marié avec une femme de chambre française, la fille d'une actrice ; et bien que Glory n'eût presque pas connu sa mère, c'était d'elle sans doute qu'elle avait hérité cette humeur mobile, cette sensualité, cet appétit de plaisir et de luxe dont n'avaient pu la guérir ni la simplicité de sa vie au presbytère du révérend Quayle, ni la pieuse éducation qu'elle y avait reçue. A dix ans, elle courait

sur les routes, conduisant une troupe de petits garçons. A douze ans, elle avait eu son premier amour. Elle s'était éprise du jeune Storm, le fils du lord, qu'elle avait vu passer devant elle en tenue de chasse. Puis John Storm avait quitté l'île, et l'année suivante Glory avait donné son cœur à un enfant de son âge, un fils de lord aussi, Francis Drake; trois jours lui avaient suffi pour faire sa conquête. Mais, au plus fort de sa nouvelle passion, elle avait revu John Storm, et c'était celui-ci qui, à son tour, s'était épris d'elle. De longs étés durant, il avait été son compagnon de jeux et de promenades, son professeur, son confident et son frère aîné. Déjà l'enfant se croyait sûre de l'avoir tout à elle, déjà elle se voyait en rêve installée avec lui au manoir, et reine du pays, quand un matin il était venu lui annoncer qu'il s'était brouillé avec son père, qu'il avait renoncé à sa fortune, et qu'il était sur le point de se faire pasteur. Terrible avait été sa désillusion, si terrible que le séjour de la maison familiale lui était, du même coup, devenu odieux. C'était sur sa demande que John Storm lui avait procuré un emploi d'infirmière; et maintenant elle partait pour Londres, la tête pleine de folles images, tandis que le jeune homme, l'adorant toujours, se réjouissait à la pensée de l'avoir si près de lui, pour le soutenir dans sa lutte contre les pouvoirs de Satan.

A Londres, Glory ne tarda pas à se dégoûter de son hôpital. Elle fit connaissance d'une de

ses collègues qui avait un amant; et, dès son premier jour de congé, John Storm l'aperçut, dans Saint-James's Street, en compagnie d'un couple aux manières plus que libres. Il en fut si exaspéré qu'il écrivit le lendemain à son oncle le premier ministre : « Oh! cette maudite ville de Londres, avec sa société pourrie, son clergé sans foi, son art, sa littérature, son luxe, son oisiveté, tout cela fondé sur le labeur du pays, et pétri de la sueur de milliers de pauvres! Oh! cette Circé des villes, attirant à elle le meilleur de la race, le corrompant, le dupant, pour le changer enfin en un troupeau de porcs! »

Et ce fut bien pis encore le mardi suivant, lorsque, après le bal annuel des infirmières de Londres, Storm vit Glory elle-même au bras d'un jeune homme. Elle avait retrouvé, à ce bal, un vieil ami de l'île de Man, ce Francis Drake avec qui, jadis, elle avait joué à l'amour. Il avait causé avec elle, lui avait offert de la reconduire dans sa voiture; et dans sa voiture il lui avait donné un baiser, dont elle restait encore toute confondue. Mais, en apercevant John Storm, debout devant la porte de l'hôpital, elle avait ressaisi sa présence d'esprit.

Ah! voici M. Storm! — s'était-elle écriée. — M. Storm, je vous présente M. Drake, qui a demeuré dans l'île de Man, vous vous rappelez!...

— Je ne me rappelle pas! dit le prêtre. — Et là-dessus il leur tourna le dos, boutonna jusqu'au cou sa longue redingote, et reprit son chemin le long

de la rue silencieuse, avec ses deux poings crispés de colère.

Glory, cependant, continuait à s'initier aux plaisirs de Londres. En compagnie de Drake, elle allait au théâtre, soupait avec le jeune homme au restaurant ou chez lui ; et sans cesse John Storm, exaspéré, mettait plus d'amertume à sa haine du monde. Le dimanche qui avait suivi le bal, il avait fait, en chaire, un sermon d'une telle violence, si plein d'invectives et d'imprécations que tout son auditoire s'en était révolté. Une autre fois, après avoir eu encore avec la jeune fille un entretien des plus orageux, et l'avoir presque battue dans sa pieuse fureur, il s'en était pris à son chef hiérarchique, le gros chanoine Wealthy, lui avait éloquemment reproché son indifférence, son égoïsme, l'infamie de ses compromissions. Et comme Glory persistait à lui tenir tête, sa misanthropie et son mysticisme n'avaient plus connu de limites. Renonçant à ses projets de prédication populaire, abandonnant la lutte à peine entamée, il était allé s'enterrer dans une sorte de Trappe, fondée, au cœur même de Londres, par quelques saints pasteurs de l'Eglise anglicane.

Il y resta six mois, abîmé dans la prière et les macérations ; mais le souvenir de Glory le poursuivait jour et nuit. C'est pour avoir de ses nouvelles que, certain soir, il encouragea, aida le Frère Paul à s'échapper du couvent ; et quand

le Frère Paul lui eut appris, le lendemain, qu'elle avait quitté l'hôpital, il ne connut point de repos qu'il ne l'eût rejointe. Dans la cellule où, volontairement, il s'était fait murer, il entendait sa voix grave et caressante, il frémissait de l'éclat de ses yeux. Il découvrit enfin que la vie monastique était contraire à l'idéal du Christ, que le vrai devoir du chrétien était d'agir, non de prier. Et il sortit du couvent, pour recommencer à « agir ».

Sa première action fut d'entrer, le soir, dans un café-concert, et d'y entendre Glory, l'étoile du lieu. Le lendemain, il se rendait chez elle, et c'était pour la jeune fille comme si un grand poids lui fût tombé du cœur; car elle l'aimait aussi, et pas un instant depuis leur séparation elle n'avait cessé de penser à lui. Ils convinrent d'aller, le lendemain, passer toute la journée ensemble à la campagne. Ils déjeunèrent au bord de l'eau, cueillirent des fleurs, évoquèrent tendrement des souvenirs d'autrefois; et longtemps John Storm, la voyant si heureuse, hésita à lui parler de ce qu'il avait à lui dire. Il le lui dit enfin; mais la jeune fille refusa de l'entendre.

— John Storm, lui répondit-elle, comment ne comprenez-vous pas que je ne suis point pareille au reste des femmes? J'ai l'impression d'être double, d'avoir deux âmes en moi. Au sortir de l'hôpital, j'ai eu beaucoup à souffrir; mais, même aux pires moments, je n'ai pu m'empêcher de prendre plaisir à la vie. Des choses me sont arrivées qui m'ont fait pleurer;

mais il y avait un autre *moi* qui riait, même alors. Maintenant encore, ce n'est pas moi qui mène la vie que vous me reprochez : ce n'est que mon second *moi*, mon *moi* inférieur, si vous voulez. Le fond de mon âme n'en est pas atteint. Pourquoi donc, à l'heure où toute la ville a les yeux sur moi, où le monde est pour moi plein de sourires, plein de soleil, à l'heure où je suis heureuse, pourquoi venez-vous, — et Dieu sait cependant combien vous me manquiez! — pourquoi sortez-vous du tombeau pour m'inviter à tout abandonner?

Mais l'influence du pasteur, jointe à toute sorte de déboires et de contrariétés, finit par inspirer à la jeune fille le dégoût de son nouveau métier. Elle s'enfuit de Londres, revint auprès de son grand-père ; et John Storm, le cœur plus à l'aise, put s'occuper sérieusement de convertir le monde. Dans un des quartiers les plus misérables de la ville, il loua une vieille chapelle abandonnée, en fit un temple, y annexa une école et un hôpital, et commença une série de prédications qui ne tardèrent pas à le rendre fameux. Déjà il songeait à associer Glory à son œuvre, lorsqu'il reçut d'elle une lettre lui annonçant qu'elle était revenue à Londres, où un directeur de théâtre lui avait offert le rôle de Juliette. Quelques jours après, il se présentait de nouveau chez elle : il la trouva entourée de jeunes viveurs, brillante et gaie, toute au bonheur d'avoir retrouvé la seule existence qui lui convenait ; et il la quitta, la haine dans l'âme, mais pour revenir près d'elle

au premier signe, et la sommer encore de se convertir.

C'est dans cette seconde entrevue qu'il lui avoua qu'il l'aimait. Elle en fut d'abord interdite, ne sachant si elle devait se réjouir ou pleurer; mais, le lendemain, elle vint le trouver dans sa sacristie, au moment où il sortait de prêcher, et elle lui dit alors qu'elle l'aimait aussi. « Avec un cri de joie il s'élança vers elle, l'étreignit dans ses bras, lui couvrit de baisers les mains et le visage. » Ils se jurèrent d'être pour toujours, désormais, l'un à l'autre.

Mais Glory s'était trompée; son amour pour John Storm n'avait pas détruit à jamais cet autre *moi* qu'elle avait en elle. « Mon ami, lui écrivait-elle quelques jours plus tard, c'est plus fort que moi, je ne peux pas! Londres m'attire, me retient; son charme ne tarderait pas à me reprendre à vous! » Et voilà John Storm renonçant une fois encore à sa propagande chrétienne, le voilà obtenant de son évêque la permission de quitter Londres pour remplacer le P. Damien auprès des lépreux des Iles du Sud. Mais Glory, en fin de compte, n'admet pas non plus la possibilité de vivre avec lui dans les Iles du Sud. Trois fois, pour lui complaire, il change ses projets; trois fois elle paraît disposée à le suivre; mais, au moment de partir, le courage lui manque; et c'est elle-même qui, enfin, dans sa troisième lettre, le supplie de ne plus penser à elle, de vivre sa vie, et de lui laisser vivre la sienne.

Ai-je besoin de dire que cette lettre eut aussitôt pour effet une évolution nouvelle dans la carrière apostolique du jeune « chrétien » ? Au lieu de flétrir le monde du haut de la chaire, ce fut désormais en pleine rue qu'il l'attaqua, prêchant dans les carrefours la lutte sainte contre les puissants et les riches, ameutant la foule, parcourant Londres et toute l'Angleterre à la tête d'une troupe de gueux fanatiques. Le jour du Derby, il s'était posté sur la route d'Epsom, et sommait les parieurs de rentrer chez eux, lorsqu'il aperçut, dans une élégante voiture qu'elle conduisait elle-même, Glory, sa bien-aimée, en compagnie de Francis Drake et d'autres *lions* à la mode. Il comprit aussitôt que son devoir était de tuer cette femme, pour la délivrer des souillures charnelles et rendre son âme à Dieu avant qu'elle fût à jamais perdue.

« Elle était en péril, aux portes de l'enfer. C'était à lui de la sauver. Et mieux valait une vie finie qu'une vie dégradée, avec une âme détruite ! » Le texte était formel : « Livrez-le aux serviteurs du Seigneur pour la destruction de la chair, afin que l'esprit puisse être racheté au jour du Jugement ! »

Cette nuit-là, quand Glory rentra dans sa chambre après le souper, elle vit John Storm qui l'attendait. Sans l'approcher, sans lever les yeux sur elle, il l'invita à faire ses prières. Elle devina qu'il venait pour la tuer : et, comme toute résistance aurait été inutile, après le premier moment de terreur, elle se jeta dans ses bras.

« Je vous aime ! s'écria-t-elle, je ne puis vivre sans vous ! C'est Dieu qui veut que nous nous aimions, malgré les barrières qui nous séparent ! Vous ne pouvez renoncer à votre vie, John, ni moi à la mienne ; mais nos cœurs ne font qu'un seul cœur ! » Sur quoi elle le couvrit de tendres baisers. « Et l'on entendit un grand cri, pareil à celui d'un homme qui tombe dans un gouffre. Et John Storm l'étreignit avec passion, et il sentit que sa chevelure dénouée lui caressait la joue. »

En sortant de chez Glory, le lendemain matin, le malheureux se rendit au bureau de police et se constitua prisonnier ; on le recherchait, en effet, depuis la veille, comme l'instigateur d'une émeute qui s'était produite dans Londres. Il éprouvait un mélange de honte et d'angoisse, mais bien à tort ; car, en devenant l'amant de Glory, il l'avait enfin tout à fait convertie. Désormais la jeune actrice n'avait plus aucun goût pour la vie de Londres ; elle refusa même la main de Drake, et le titre de *lady* qui s'y trouvait attaché ; renonçant au monde, elle vint reprendre son ancien métier d'infirmière, dans l'hôpital fondé par John Storm. Et, dès les premiers jours qu'elle y était, elle y vit apporter le prêtre lui-même, mortellement blessé dans une bagarre au sortir de la prison. Elle fut unie à lui par le sacrement du mariage. « — Je regrette, lui dit-il, d'avoir à m'en aller avant vous, Glory ! — Elle secoua la tête pour empêcher ses larmes de couler, et répondit gaîment : « — Non, c'est

bien ainsi que les choses devaient se passer. J'ai besoin d'un petit répit pour repenser un peu à tout cela, voyez-vous ; et ensuite... ensuite j'irai vous rejoindre, comme on s'endort l'un après l'autre, le soir, sur le même oreiller ! » Et John Storm, laissant retomber sa tête avec un grand soupir, lui dit : « Le Seigneur, en tout cas, m'accorde là une fin heureuse. »

Tel est, aussi exactement qu'il m'a été possible de le résumer, le sujet principal d'un grand roman de M. Hall Caine, *le Chrétien*, qui vient de paraître à Londres avec un succès extraordinaire. Et je ne sais si je ne me trompe, mais il me semble que c'est un sujet qui a été traité déjà, plus d'une fois, avant M. Hall Caine, mais une fois surtout, au siècle passé, dans un petit roman français de quelque renom. L'héroïne, en particulier, cette Glory si légère et cependant si tendre, souriante avec des larmes dans les yeux, partagée entre son amour pour John Storm et sa soif des plaisirs galants, n'est-ce pas elle qui, sous le nom de Manon Lescaut a séduit et ému tant de générations? N'y a-t-il pas jusqu'à sa visite à la sacristie du jeune prêtre qui ne rappelle une visite semblable faite autrefois à Saint-Sulpice, après un sermon d'où l'abbé des Grieux sortait « couvert de gloire et chargé de compliments » ? Et encore n'ai-je pas pu, dans mon analyse, noter vingt petits traits d'une ressemblance plus directe, des détails de paroles et d'attitudes, des nuances de sentiment

qui achèvent d'apparenter Glory Quayle à l'inoubliable pécheresse de l'abbé Prévost; ce serait à croire, en forçant un peu les dates, que « l'actrice française », dont M. Hall Caine a fait l'aïeule de son héroïne, s'appelait Manon, et n'était « actrice » que par manière de parler.

Mais si M. Hall Caine se trouve, de la sorte, avoir recommencé *Manon Lescaut*, — en quatre cent soixante pages d'une impression très serrée, — la chose semble s'être produite en dépit de lui; car ce n'est point *Manon*, mais un livre d'un tout autre genre, qu'il s'est expressément proposé pour modèle. Son intention a été d'imiter les saints Evangiles, et de nous offrir l'image d'une âme vraiment « chrétienne ». *Le Chrétien*, c'est le titre qu'il a donné au roman. Son John Storm est le « chrétien » tel qu'il le conçoit; à chaque page de son livre, il nous le fait entendre. Ne va-t-il pas jusqu'à lui attribuer le don des miracles? Et ne nous montre-t-il pas, dans une scène d'ailleurs tout à fait étonnante, les princes des prêtres de l'Eglise anglicane venant demander au ministre la suppression de John Storm, « attendu que mieux vaut qu'un seul homme disparaisse, si par là toute l'Eglise et tout le peuple doivent être sauvés »?

Oui, c'est le plus sérieusement du monde qu'il a prétendu incarner l'idéal chrétien dans la figure de ce pasteur exalté et érotomane, qui passe en effet par les phases les plus diverses de la vie religieuse, depuis le mysticisme jusqu'au socialisme évangélique, mais dont il n'y a pas une

des actions ni des pensées qui ne soit le contre-coup de son délire amoureux ! Quand John Storm déclare, au sortir du couvent, que l'action, et non la prière, convient au disciple du Christ, quand il flétrit le luxe des femmes et la bassesse des hommes, quand il excite la foule à déserter les champs de courses, M. Hall Caine veut que nous y voyions autant de preuves de sa mission sainte, tout en ne nous cachant point que c'est seulement par désir d'une femme que son héros s'entraîne à agir comme il fait. Il y a là, en vérité, quelque chose d'étrange, pour ne pas dire d'un peu monstrueux, et l'on comprend qu'un grand nombre de critiques anglais s'en soient scandalisés.

L'auteur s'est bien chargé de leur repondre, dans une note qu'il a mise à la fin de son livre. Après avoir affirmé qu'il avait voulu « présenter une pensée sous les formes d'une histoire », il ajoute que son intention a été aussi de « dépeindre les types des esprits et des caractères, des croyances et de la civilisation, des efforts sociaux et des aspirations religieuses qui constituent la vie anglaise et américaine à la fin du XIXe siècle. » Mais « une peinture » n'est pas une pensée », et d'ailleurs ce roman ne saurait prétendre à être « une peinture ». A l'exception d'une partie assez instructive, en effet, la description du couvent anglican où se refugie le jeune homme, tout le roman n'est consacré qu'aux aventures des deux héros : les autres personnages ne sont que des comparses, à peine plus

réels que M. B..., M. de T..., et les autres amants de Manon Lescaut. Tout au plus pourra-t-on prendre quelque plaisir au portrait du chanoine Wealthy, le premier chef hiérarchique de John Storm ; est encore n'est-ce qu'une caricature, manifestement imitée de Dickens. Le vrai, le seul sujet du livre n'est point là ; il est à nous raconter la vie d'un « chrétien », sa vie et sa mort, puisque aussi bien John Storm reçoit, à la fin, la palme du martyre et qu'évêques et ministres, enfants et saintes femmes, prient à son chevet, sans compter Glory en Madeleine éplorée ; et puisqu'un journaliste, « d'origine juive », s'écrie dans un Premier-Londres, le soir de sa mort : « Que son sang retombe sur nous et nos descendants ! »

Est-ce donc que M. Hall Caine est « d'origine juive », lui aussi, pour comprendre de cette façon l'esprit de l'Evangile ? Ou bien n'a-t-il imaginé tout cet appareil de christianisme que pour donner plus de ressort, ou plus de poids, à l'histoire des amours d'une actrice et d'un clergyman ? Il aurait, en ce cas, admirablement réussi, car son roman a obtenu, comme je l'ai dit, un succès extraordinaire. Dès avant qu'il eût paru, on ne parlait que de lui. Seize jours ont suffi, du 9 au 25 août, pour épuiser une édition de cinquante mille exemplaires. Et aujourd'hui encore, il n'y a pas un journal qui ne s'en occupe ; on « interviewe » à son sujet les prêtres de toutes confessions, les orateurs socialistes, M. Gladstone et le général Booth ; on cite

les véritables noms de l'hôpital dont John Storm a été l'aumônier, du café-concert où il a retrouvé Glory Quayle. Et les revues illustrées nous montrent M. Hall Caine debout, en costume de cavalier jacobite, sur la terrasse du château féodal de Gleba, dans l'île de Man : le château où il a écrit *le Chrétien*, avec une plume dont on ne manque point, d'ailleurs, de nous faire connaître la marque.

Le Chrétien est incontestablement, en Angleterre, le « roman de l'année ». Et l'éminent critique, M. Andrew Lang, a beau inviter les lecteurs étrangers à « ne pas croire que ce soit là un genre de littérature en honneur parmi les hommes de lettres anglais ». C'est en tout cas, certainement, le genre de littérature que le public anglais préfère à tous les autres, pour les préoccupations religieuses qu'il y trouve ou s'imagine y trouver. Des citations de la Bible, des extraits de sermons, un ton général de solennité : il n'en faut pas davantage pour lui faire prendre au sérieux l'histoire la plus « temporelle » qui soit, et pour la lui rendre amusante par-dessus le marché. Car le résumé qu'on a lu plus haut ne saurait donner une idée de la gaucherie du roman de M. Hall Caine, de sa longueur et de sa monotonie, de ses incessantes répétitions des mêmes scènes dans les mêmes circonstances. Le livre est trop long de moitié, sans profit aucun. Il est plein d'erreurs et d'invraisemblances. On y lit que « Dieu a épargné Sodome en faveur de Loth ».

Glory, avec les instincts qu'on lui connaît, traverse les théâtres et les cafés-concerts, et jusqu'aux bouges les plus mal famés de l'East End, sans ternir une seule fois sa pureté de vierge, John Storm rompt ses vœux, se fait exclure du couvent où on l'a recueilli, et n'en reste pas moins, pour le supérieur et tous les Frères de ce couvent, un objet de tendresse et de vénération. Il a des aventures plus fantastiques que toutes celles du prince Rodolphe, dans *les Mystères de Paris*. Et le roman entier, d'ailleurs, semble une adaptation des procédés littéraires d'Eugène Sue à la vieille histoire de Manon Lescaut. Mais l'auteur affirme qu'il y a « incarné une pensée » ; il déclare qu'il a « fait emploi, pour son livre des journaux intimes, lettres, mémoires, discours et sermons de diverses personnes, vivantes ou mortes ». Et les lecteurs anglais dévorent pieusement ces quatre cent soixante pages ; et des journalistes se trouvent pour comparer *le Chrétien* aux nobles et pures méditations du cardinal Newman !

Non que M. Hall Caine soit dépourvu de talent. Il a d'abord le talent de se faire valoir, en choisissant pour chacun de ses livres le genre et le ton le plus à la mode. Des sept romans qu'il a écrits jusqu'ici, aucun ne ressemble à l'autre ni par le sujet, ni par le style, mais tous sont également venus à leur heure, puisqu'il n'y en a pas un qui n'ait réussi. Et, si dans chacun d'eux les critiques ont relevé à peu

près les mêmes défauts que je viens de signaler dans l'histoire de John Storm, une certaine disproportion entre les visées et le résultat final, une composition trop monotone avec trop de redites, mais surtout quelque chose d'affecté et qui sonne un peu faux, ils n'ont pu s'empêcher cependant d'y reconnaître aussi de précieuses qualités. M. Hall Caine ne sait pas composer un roman, mais il sait donner aux diverses scènes de ses romans, prises en particulier, un relief et un mouvement qui les font paraître vivantes. C'est un art que, sans doute, il a appris à l'école de Dickens, car il n'y a rien chez lui dont on ne sente qu'il l'a appris quelque part ; mais il l'a bien appris, et plusieurs des épisodes de son *Chrétien*, par exemple, sont traités d'une main vraiment très adroite. Et puis il sait écrire, ce qui n'est pas commun chez les romanciers de sa sorte. Dans les styles les plus différents, il se meut à l'aise, avec une correction souvent élégante, rehaussant ainsi d'une pointe de littérature la vulgarité ou l'invraisemblance de ses inventions romanesques. Enfin il connaît l'île de Man, et cela non plus n'est pas chose commune. Il en connaît à la fois les paysages et les mœurs, l'apparence extérieure et l'âme profonde. Les descriptions qu'il en fait, dans presque tous ses livres, sont pleines de couleur et de vérité ; là seulement on a l'impression qu'il est sincère et s'intéresse lui-même à ce qu'il nous dit. En touchant le sol de l'île de Man, c'est comme si ses personnages s'animaient

d'une vie nouvelle ; et rien n'est curieux, à ce point de vue, comme de comparer les charmantes lettres écrites par Glory durant son séjour au presbytère du révérend Quayle avec celles qu'elle écrit de Londres, maniérées et prétentieuses, semées de mots d'auteur d'un goût parfois douteux.

Mais toutes ces qualités ne suffisent pas à qui se mêle d'écrire un roman *chrétien*. Et je sais bien, après cela, que l'île de Man n'est pas une île comme les autres, puisque les chats, par exemple, y naissent sans queue ; mais je ne puis m'empêcher de croire que le châtelain de Gleba lui a fait injure en la supposant capable de produire une aussi fâcheuse espèce de « chrétien » que celle de ce John Storm, mauvais prêtre et mauvais amant, profanant la foi qu'il prétend servir !

VIII

LA VOCATION DE Mme BEECHER STOWE[1]

I

C'est en 1882 que Mme Beecher Stowe, alors âgée de soixante et onze ans, prit pour la dernière fois la parole en public. Ses éditeurs de Boston, profitant d'un séjour qu'elle faisait dans cette ville, avaient organisé en son honneur une grande soirée. Elle y vint, en compagnie de son frère Henry Ward Beecher, subit avec sa bonne grâce habituelle d'innombrables présentations, écouta des discours, des lectures de poèmes : puis, s'avançant au milieu de la salle, elle dit, de sa petite voix mesurée et tranquille :

Je tiens à déclarer que je remercie mes amis du fond du cœur. Et voilà tout. Ou plutôt non, car il y a encore ceci que je dois vous dire c'est : que si quelqu'un de vous éprouve le doute, ou le chagrin, ou la peine, s'il désespère de ce monde, je le prie de se souvenir de ce que Dieu a fait sous nos yeux.

[1] *Life and Letters of Harriet Beecher Stowe*, par Mme Annie Fields. 1 vol. Boston, 1898.

Qu'il songe que cette grande tristesse, l'esclavage, a disparu, à jamais disparu! Tous les jours, dans le Sud où je demeure, je suis témoin de ce miracle. Je vois autour de moi les humbles cases des nègres; je vois comment les habitants de ces cases deviennent sans cesse plus riches; j'y vois des hommes qui sont heureux de leur humble sort. Et certes ils ont besoin que vous preniez patience à leur égard. Ils ne sont point parfaits, loin de là; et leurs défauts sont de très graves défauts aux yeux de leurs frères les blancs. Mais ils sont heureux, cela ne fait point de doute, et ils connaissent infiniment mieux que nous le secret du bonhéur. Un vieux nègre, notre voisin, s'est acheté une maison, une belle maison à deux étages, avec une plantation d'orangers et un moulin à sucre. Il a en outre amassé une bonne somme d'argent. Rencontrant mon mari, l'autre jour, il lui a dit qu'il possédait vingt pièces de bétail, quatre chevaux, quarante poules, et dix enfants, tout cela à lui, lui appartenant en pleine propriété. Eh bien! voilà ce qu'un noir, jadis, n'aurait pas pu dire; et cet homme lui-même a attendu soixante ans de pouvoir le dire. Vous voyez qu'il ne faut jamais désespérer du monde, ni de Dieu!

L'auteur de *la Case de l'Oncle Tom* négligeait seulement d'ajouter que, si un tel « miracle » s'était réalisé, si quelques années avaient suffi pour transformer l'esclave du Sud en un citoyen libre, c'était à elle surtout qu'en revenait le mérite. Elle n'avait, au reste, nul besoin de l'ajouter. Tous ses auditeurs le savaient; l'Amérique entière le proclamait tous les jours. Et nous-mêmes, pour lointain que nous appa-

raisse désormais le souvenir de *l'Oncle Tom*, nous n'avons pas oublié pourtant que ce roman fut, suivant l'expression de Michelet, « le plus grand succès du siècle », tout une race ayant trouvé en lui « l'évangile de la liberté ».

Mme Beecher Stowe n'était pas, d'ailleurs, sans se rendre compte de cette énorme importance de son livre : mais ce n'était pas sa modestie seule qui l'empêchait d'y faire allusion. Ou, plus exactement, sa modestie ne se bornait point à l'empêcher d'y faire allusion ; elle l'avait, en outre, de très bonne heure, conduite à croire qu'une œuvre comme celle-là ne pouvait pas être simplement le fruit de son effort personnel, et qu'une force supérieure devait la lui avoir inspirée. L'année même où fut publiée *la Case de l'Oncle Tom*, en 1852, Mme Stowe racontait à une de ses amies que son frère, dans une lettre qu'il venait de lui écrire, lui disait sa crainte que le succès du livre n'eût pour effet de l'induire en orgueil, au grand dommage du salut de son âme. — « Le pauvre garçon, ajoutait-elle, s'inquiète bien à tort ! Il ne sait pas que ce n'est pas moi qui ai écrit le roman. » Et, comme son amie s'étonnait de cet aveu imprévu : « — Non, reprit Mme Stowe, ce n'est pas moi qui ai écrit *l'Oncle Tom;* je me suis contentée de transcrire ce que j'ai vu. — Et pourtant vous n'avez jamais été dans le Sud, où se passent les scènes que vous avez racontées ? — Non, en effet ; mais tout le livre m'est apparu sous la forme de visions, se succédant

l'une à l'autre; et je n'ai fait que les traduire en paroles. — Vous avez tout au moins arrangé les détails ? — Pas même cela, je vous assure. On m'a reproché d'avoir fait mourir Eva ! Hélas ! je n'ai pu l'éviter ! J'en ai été moi-même plus affligée que je ne saurais dire. C'était pour moi comme un deuil dans ma propre famille; et, après avoir raconté la mort d'Eva, je suis restée quinze jours sans toucher une plume. — Et l'oncle Tom, saviez-vous aussi qu'il aurait à mourir? — Oh ! oui, je l'ai su dès le premier jour, mais je ne savais pas comment il mourrait; c'est seulement au terme de mon travail que la scène de sa mort m'a été révélée. »

Encore pourrait-on ne voir là qu'une manière de parler; tant d'autres romanciers nous ont dit, ou fait savoir, que leurs récits leur étaient apparus « sous la forme de visions »! Mais Mme Beecher Stowe n'y mettait pas de métaphore. Toute sa vie, avec une obstination et une bonne foi admirables, elle s'est défendue d'être l'auteur de *la Case de l'Oncle Tom*. Elle s'en est défendue dans ses lettres, dans ses conversations, dans les préfaces qu'elle a écrites pour les diverses éditions du roman. « C'est à Dieu, et non pas à moi, que revient tout l'honneur de ce livre », déclarait-elle dans un *Avertissement au lecteur français*, publié en tête de la traduction de Mme Belloc. Et trente ans après, elle le déclarait encore. Se promenant, un soir, dans le parc de Newport, elle fut accostée par un capitaine de vaisseau en retraite, son voisin, qui lui

dit qu'il avait lu naguère « avec beaucoup de plaisir et de profit » *la Case de l'Oncle Tom*, et qu'il était très heureux d'en connaître l'auteur. — Mais ce n'est pas moi qui en suis l'auteur! fit la vieille dame, d'un ton décidé. — Pas vous? Et qui donc alors? — C'est Dieu qui en est l'auteur! Il m'a dicté le livre, je me suis bornée à transcrire! » A quoi le loup de mer répondit gravement: *Amen!* et telle fut la fin de leur entretien.

Le loup de mer, qui était un sage, avait sans doute senti que la vieille dame disait vrai. Oui, il y a certainement quelque chose d'extraordinaire, pour ne pas dire de miraculeux, dans la fortune de ce petit livre qui, surgissant à l'improviste, eut aussitôt pour effet de retourner l'opinion, de rendre populaire une cause jusque-là dédaignée, et de changer la vie de tout un pays. Le livre n'était rien qu'un roman, et assez médiocre, ou tout au moins d'un art assez pauvre, composé et écrit avec une inexpérience enfantine. Et l'auteur ne manquait pas seulement de l'expérience littéraire; elle ne connaissait pas même, on vient de le voir, les régions et les mœurs qu'elle prétendait décrire. Cent ouvrages avaient paru, avant le sien, qui semblaient avoir plus de chances d'attendrir ou de convaincre. Mais ils avaient passé inaperçus; et celui-là, du jour où il parut, remua l'univers. Traduit dans toutes les langues, où n'a-t-il point pénétré, où n'a-t-il point répandu, avec la haine de l'esclavage, le désir passionné d'un régime

plus humain ? Et n'est-ce pas chose naturelle que, effarée elle-même d'un succès à ce point prodigieux, Mme Stowe ait toujours refusé de s'en attribuer le mérite ?

La chose est si naturelle que, aujourd'hui encore, bon nombre de théologiens anglais et américains s'accordent à reconnaître dans *la Case de l'Oncle Tom* une œuvre directement inspirée par la Providence. Ces messieurs seraient prêts à dire, avec Mme Stowe, que « c'est Dieu qui a écrit » le fameux roman. « Jamais, avant ni après, Mme Stowe n'a rien produit de comparable à ce livre », nous affirme l'un d'eux, dans la dernière livraison de la *London Quarterly Review* ; « ses autres romans sont agréables, caractéristiques, pleins de renseignements curieux sur les hommes et les choses de son temps ; et tous reflètent admirablement l'âme à la fois très simple et très haute de la pieuse femme-enfant qui les a conçus. Mais nous voyons toujours comment elle les a conçus, à quelle source elle les a puisés, par quels moyens elle a donné une forme artistique aux matériaux divers qu'elle y recueillait ; tandis que nous ne voyons rien de tout cela, au contraire, pour le seul livre qu'elle ait écrit sous une inspiration d'en haut, sous la même inspiration qui a, jadis, appelé Jeanne d'Arc à sauver la France de la domination anglaise, et à sauver l'Angleterre de son funeste désir de souveraineté européenne. »

L'idée ne me serait pas venue, je l'avoue, de

rapprocher la mission de Mme Stowe de celle de Jeanne d'Arc, ni de considérer la bergère de Domrémy comme appelée d'en haut à sauver l'Angleterre ». Mais surtout il m'est impossible d'admettre que le caractère inspiré de *la Case de l'Oncle Tom* consiste en ce qu'on ne devine pas « comment il a été conçu, à quelle source l'auteur l'a puisé, et par quels moyens elle a donné une forme artistique aux matériaux divers qu'elle y recueillait ». Je reconnais bien que *la Case de l'Oncle Tom* ne ressemble en rien aux autres romans de Mme Stowe, *Dred*, *la Fiancée du Pasteur*, *Ma Femme et moi*; j'ajouterai même que ces romans sont, au point de vue littéraire, infiniment meilleurs que *la Case de l'Oncle Tom*, plus vivants, plus agréables, écrits avec un sens plus juste de la composition et du style. *La Fiancée du Pasteur*, en particulier, est un des plus beaux livres qu'une femme ait écrits. Et tous ces livres sont de véritables *romans*, les œuvres d'une femme de lettres toujours encore un peu inexpérimentée, mais très intelligente, très sensée, très désireuse de bien faire, et toute frémissante de noble passion. *La Case de l'Oncle Tom* est autre chose, cela ne saurait faire de doute; elle a été « conçue » autrement, « puisée à d'autres « sources », et l'on comprend qu'elle ait eu une autre destinée. Mais de ce qu'elle est différente des œuvres postérieures de Mme Stowe, de ce qu'elle leur est même littérairement inférieure, il ne s'ensuit point qu'on doive y voir le

fruit direct de l'inspiration divine. Ce n'est point là qu'est le miracle en elle, si miracle il y a. Et l'étonnement du rédacteur de la *London Quaterly Review* m'étonne d'autant plus que je le trouve exprimé dans le compte rendu d'un récent ouvrage américain, dont le principal mérite consiste, précisément, à nous montrer de la façon la plus évidente comment Mme Beecher Stowe a été amenée à « concevoir » *la Case de l'Oncle Tom*, à quelle « source » elle l'a « puisée », et par quels moyens elle l'a revêtue de sa « forme artistique ».

On ne saurait en effet imaginer une biographie plus complète, et plus intelligente, et plus « suggestive » que celle que vient de consacrer à Mme Beecher Stowe une dame américaine qui l'a beaucoup connue et aimée, Mme Annie Fields, poète elle-même, et de grand talent. Parmi l'énorme masse de documents divers qu'elle avait entre les mains, Mme Fields s'est attachée, avec un tact incomparable, à ne choisir que ceux dont l'intérêt documentaire se doublait d'une réelle signification psychologique ; et il lui a suffi ensuite de relier l'un à l'autre, par quelques lignes de commentaire ou d'explication, ses extraits du *Journal* intime, de la correspondance, et des autres écrits de son amie, pour nous introduire très profondément dans l'intimité de cette âme d'élite. En quatre cents pages d'une lecture charmante, son livre nous apprend de Mme Beecher Stowe tout ce que nous avons besoin d'en

savoir : il nous renseigne sur ses goûts et ses sentiments : il nous fait suivre, d'année en année, la formation de son caractère et le progrès de sa pensée. Et toute la vie de l'auteur de *la Case de l'Oncle Tom* nous y apparaît, dans sa belle simplicité : une véritable vie de femme chrétienne, pieusement employée au service du bien.

Mais des deux parties de cette longue vie, l'une antérieure, l'autre postérieure à la publication du fameux roman, c'est incontestablement la première qui offre pour nous le plus d'intérêt. Après *l'Oncle Tom*, Mme Beecher Stowe est devenue une femme de lettres, une femme célèbre aussi, ce qui ne pouvait manquer d'insinuer dans sa vie un peu de convention, pour ne pas dire de banalité. Et sans doute nous avons grand plaisir à la voir s'accommoder de la gloire avec un doux sourire enfantin, toujours simple et bonne, le cœur toujours rempli de rêves généreux. Ses lettres à George Eliot, charmantes de fraîcheur et de belle humeur, sa correspondance avec son mari et ses frères, ses angoisses patriotiques durant cette Guerre de Sécession où l'on peut bien dire que c'est elle qui a remporté la victoire, tout cela achève de nous inspirer pour elle une sympathie mêlée de respect. Mais nous n'en avons pas moins l'impression que, dès la publication de *l'Oncle Tom*, le rôle qu'elle avait à jouer se trouve fini, que son œuvre est faite, et que ses productions littéraires même les plus remarquables, ses romans, ses nouvelles, ne sont plus que des passe-temps où elle se

divertit. Et il n'y a pas, au contraire, une seule page, dans le récit de ses années d'enfance et de jeunesse, qui ne nous la montre s'apprêtant de toute son âme à la tâche qu'elle va accomplir, ou plutôt qui ne nous la montre poussée, à son insu, vers l'accomplissement de cette grande tâche. Car, s'il n'est pas vrai que la façon dont elle a écrit *l'Oncle Tom* ait désormais pour nous rien de mystérieux, nous ne pouvons nous empêcher, en revanche, de reconnaître la trace d'une intervention providentielle dans la façon dont elle a été, dès le début, prédestinée à l'écrire, et dont toutes les circonstances de sa vie l'y ont insensiblement préparée. C'est d'ailleurs de quoi elle-même avait conscience, quand elle faisait remonter à Dieu le mérite et l'honneur de son œuvre. Dans une admirable lettre qu'elle écrivait à son fils, en 1882, elle disait que ce qui constituait l'unité de sa longue vie, c'était « d'avoir eu à toute heure, depuis l'enfance, un sentiment très vif et très profond de la présence éducatrice et directrice de Jésus auprès d'elle ». Et en effet c'est comme si, pendant les quarante premières années de sa vie, une force supérieure l'eût sans cesse tenue par la main, l'affermissant, la guidant, l'empêchant de s'arrêter, jusqu'à l'heure qui convenait pour l'action décisive.

II

Son éducation, ses amitiés, les milieux divers

où elle a vécu, tout a toujours concouru à créer, autour d'une âme naturellement romanesque, une étrange atmosphère d'exaltation mystique et sentimentale. La voici d'abord élevée par sa mère, personne nerveuse, souffreteuse, d'une dévotion presque maladive, et dont le seul rêve était d'armer ses huit enfants pour le service de Dieu. « Un seul souvenir précis me reste de ma mère, écrira plus tard Mme Beecher Stowe. Je me rappelle qu'un dimanche matin, comme nous passions en courant devant elle, pour aller de la *nursery* au salon, elle nous arrêta et nous dit, de sa douce voix : « N'oubliez pas que le jour du Seigneur doit être sanctifié ! »

A quatre ans l'enfant, ayant perdu sa mère, passe quelque temps chez sa grand'mère, qui se fait lire par elle, tour à tour, ses deux ouvrages favoris : les *Evangiles* et les *Essais* du docteur Johnson. « Elle s'était formée de chacun des apôtres une image si vivante qu'elle nous parlait d'eux comme de vieux amis. Les remarques de Pierre, notamment, ne manquaient jamais d'amener sur ses lèvres un sourire indulgent. — Le voilà bien ! nous disait-elle. Comme c'est lui, toujours actif, toujours prêt à intervenir ! » Et l'enfant, à son contact, s'accoutumait à revêtir, elle aussi, d'une forme sensible toutes ses émotions et toutes ses pensées. Elle dévorait *les Mille et une Nuits*, *Don Quichotte*, écoutait avec délices les récits des voyages de ses oncles ; et parfois elle se surprenait à faire des vœux, comme sa

grand'mère, pour le prompt retour des Etats-Unis sous le sceptre du roi Georges.

Elle revint ensuite chez son père, théologien imperturbable, et une autre éducation commença pour elle. *Les Mille et une Nuits* furent remplacées par *la Prédestination* de Toplady, les *Sermons* de Lell, la *Philosophie morale* de Paley. Elle avait douze ans lorsqu'elle remporta le premier prix de style, à l'Académie de Litchfield, pour une composition dont le sujet était : *l'Immortalité de l'âme peut-elle se prouver à la lumière de la nature?*

Mais l'ardeur d'enthousiasme qui était en elle ne faisait que s'aviver sous cette discipline. Quand elle entendit lire, pour la première fois, la déclaration d'indépendance des Etats-Unis, un grand flot d'orgueil patriotique envahit son cœur. « J'aurais voulu, nous raconte-t-elle, pouvoir donner ma vie à cette cause sacrée. » Et elle ajoute que dès ce moment « elle aspirait de toute son âme à faire quelque chose, elle ne savait quoi, à lutter pour son pays, à se révéler au monde par un acte héroïque ». C'est cette aspiration qui désormais ne la quittera plus, qui l'étouffera et la torturera, jusqu'au jour où elle aura enfin trouvé l'issue que l'on sait.

Un jour, la jeune fille entend dire par son père que Byron est mort. « Je suis désolé de cette mort, ajoute M. le Dr Beecher. Je gardais toujours l'espoir que Byron vivrait pour faire quelque chose pour le Christ. Quelles hymnes

merveilleuses il aurait pu chanter ! » Et voilà que l'enfant, à peine sortie de table, grimpe sur une colline dominant la ville; elle s'étend parmi les fleurs, contemple le ciel, et pense longtemps, longtemps, à ce qu'est devenue l'âme de Byron. Le dimanche suivant, son père prend la mort du poète pour thème de son sermon. Il déplore que des dons aussi précieux soient restés stériles, faute de s'être employés à une œuvre digne d'eux. Il exalte l'héroïsme, proclame la nécessité des grands hommes, s'étend sur le rôle providentiel qu'ils ont mission de remplir. Sa fille l'écoute; elle boit ses paroles : et le lendemain, tandis qu'elle lit les *Sermons* de Toplady, elle songe au sort bienheureux de ces hommes qui peuvent agir, transformer le monde d'un élan de leur cœur[1].

A treize ans, après avoir appris le latin pour lire Virgile et Tacite, elle écrit une tragédie

[1] « Mon père, nous raconte Mme Beecher Stowe, avait aussi la plus vive admiration pour Napoléon. Il aimait à dire que c'était un héros, et qu'on devait regretter qu'il eût fini par échouer. Quand on lui objectait le caractère de Napoléon, son ambition, son manque de scrupules, etc., il répondait en comparant ces défauts à ceux des Bourbons, qui avaient remplacé le héros sur le trône de France : « Des âmes non moins corrompues, et, en outre, nulle valeur personnelle ! » Il disait que l'autorité d'un méchant hardi et intelligent valait mieux que celle d'un méchant faible et stupide. L'article du Dr Channing sur Napoléon le révoltait. « Pourquoi s'évertuer à appliquer à Napoléon les règles strictes de la perfection chrétienne, nous répétait-il, tandis qu'on ne s'avise jamais de les appliquer à aucun autre souverain, général, ou homme d'État d'à présent ? »

romaine en vers, *Cléon*, dont Mme Fields nous donne quelques fragments bien curieux. Un souffle tout stoïcien s'y fait jour, sous la gaucherie de la forme. On sent que la jeune fille est pleine de son sujet, qu'elle s'indigne de toute son âme contre la cruauté de Néron, et que c'est elle-même qui, par la bouche de Cléon, proclame devant l'empereur l'ardeur de sa foi.

Aussi bien ne tarde-t-elle pas à trouver une occasion de faire, pour son propre compte, une proclamation du même genre. Un dimanche d'été, elle croit entendre la voix du Christ, qui lui demande de venir à lui. Elle court dans la chambre de son père, se jette dans ses bras, et lui dit : « Père, je me suis donnée à Jésus, et il m'a prise ! »

Mais ce don d'elle-même ne lui suffit pas. Elle a besoin d'agir, et l'inaction où elle se voit condamnée va jusqu'à lui ôter le courage de vivre. « Je ne me sens d'aptitude pour rien, écrit-elle à sa sœur en 1827, et je me désole de n'être pas morte dans mon enfance, au lieu de vivre, comme je le fais, pour être à charge à moi-même et aux autres. Vous ne sauriez imaginer combien je souffre, par instants, à me trouver si faible, si inutile, si dépourvue de toute énergie. Je passe mes nuits sans dormir ; je ne cesse de pleurer et de me lamenter. »

C'est vers le même temps qu'elle écrit dans son *journal*, après une lecture de *Corinne* et d'une biographie de Mme de Staël : « Bien des

parties du roman, bien des parties du caractère de Mme de Staël me sont allées au cœur. Mais, en Amérique, des sentiments ardents et absorbants comme ceux-là deviennent encore plus profonds, plus passionnés et plus maladifs, par suite de la constante réserve extérieure que nous imposent les formes plus rigides de notre vie sociale. Ne pouvant s'épancher au dehors, ces sentiments brûlent à l'intérieur jusqu'à consumer toute l'âme, n'y laissant après eux que de la poussière et des cendres. Et tel me paraît avoir été le résultat de l'intensité excessive avec laquelle mon esprit a toujours pensé et senti, sur tous les sujets qui se sont présentés à lui. Cette flamme intérieure a fini par tout dévorer en moi, et ainsi, jeune encore, je me trouve incapable de prendre part à aucun des sentiments de mon âge. Toutes les formes de l'enthousiasme, — qu'il se soit agi de la nature, ou de l'art, ou de la religion, ou des émotions du cœur, — je les ai toutes éprouvées avec une force si ardente et si absorbante que mon âme en est désormais absolument épuisée. »

Mais la jeune fille se trompait ; la flamme qui brûlait en elle n'était pas près de s'éteindre. C'est elle qui la poussait, les années suivantes, à fonder des *écoles modèles*, à envoyer des nouvelles aux revues et des articles aux journaux, à se constituer la conseillère de ses amies, de ses frères, et de son père lui-même. « Vous me dites que vos inspirations littéraires ont failli être un piège pour vous, écrit-elle à son frère

Édouard en 1829 : oui, moi aussi, j'ai eu la même impression. Et je ne puis jamais penser sans des larmes d'indignation que tout ce qui est beau, et aimable, et poétique, dans les œuvres de l'art, a été offert en hommage à d'autres autels qu'à celui du Christ. Oh ! n'y aura-t-il donc jamais un poète, au cœur élargi et purifié par l'Esprit-Saint, qui veuille employer à des sujets dignes de ces ornements toutes les grâces de l'harmonie, tous les enchantements de l'émotion, de l'éloquence, de la poésie ? Mais pour ce qui est de moi, peu m'importe à quel service le Seigneur me réserve. Je sens du moins qu'il compte sur moi, et je ne veux pas que ma vie reste sans emploi. Tout ce qu'il m'a donné de talent, je le mettrai à ses pieds, trop heureuse s'il daigne en accepter l'hommage. Il saura bien doubler mon pouvoir, me donner la force qu'il donne à ses ouvriers ! »

Je ne serais pas surpris que le mariage d'Henriette Beecher n'eût été encore qu'un effet de son besoin d'agir et de se dévouer. Deux ans durant, elle s'était ingéniée à distraire, à consoler, à rappeler à la vie un jeune érudit ami de son père, le professeur Stowe, à le tirer du désespoir où l'avait plongé la mort de sa femme. Et quand, après ces deux ans, elle consentit à prendre auprès de lui la place de la morte, qui avait été son intime amie, peut-être y fut-elle amenée moins par l'amour que par la compassion, par l'espoir de rendre ainsi au malheureux savant l'énergie et l'activité que son chagrin lui

avait enlevées. Elle attendait beaucoup de lui, le croyait appelé à produire de grandes choses. A peine mariée, elle le détermina à partir pour l'Europe, où elle voulait qu'il étudiât l'organisation des universités; et sans cesse elle lui prodiguait les conseils, les encouragements, avec une sollicitude toute maternelle. « Ah! lui écrivait-elle, si j'étais un homme, et à votre place, comme je saurais profiter d'un pareil voyage! »

Elle-même, cependant, isolée, malade, accablée des plus cruels soucis matériels et moraux, toujours elle cherchait de nouveaux débouchés au torrent de passion qui coulait en elle. Tantôt elle écrivait de petits traités d'édification, tantôt elle aidait son frère à diriger un journal politique; ou bien encore elle s'occupait de recueillir, de cacher des esclaves fugitifs, et de les faire sortir des États-Unis. Non qu'elle fût encore une « abolitionniste »; mais elle ne pouvait voir une souffrance sans lui livrer aussitôt son âme tout entière. Et, tandis que les récits de ces misérables l'accoutumaient à considérer l'esclavage comme un des plus odieux fléaux de l'humanité, elle voyait, d'autre part, les apôtres de l'abolitionnisme raillés, persécutés, abandonnés sans défense à la haine de leurs adversaires. Sous ses yeux mêmes, à Cincinnati, une troupe de possesseurs d'esclaves venait un jour assiéger, envahir, saccager les bureaux d'un petit journal anti-esclavagiste. Mme Beecher Stowe sentait son cœur se gonfler. Qu'une occasion s'offrît, et le feu qui couvait en elle allait enfin éclater.

III

Cette occasion lui fut donnée par la fameuse Loi des Fugitifs, qui, votée au Congrès de 1850, renforçait d'une sanction nouvelle la légalité de l'esclavage. Mme Stowe reçut un jour une lettre de sa belle-sœur, qui lui disait : « Henriette, si je savais comme vous manier une plume, j'écrirais quelque chose pour faire sentir à la nation entière quelle chose maudite c'est que l'esclavage. » Mme Stowe lut cette lettre à haute voix, devant toute sa famille assemblée, et quand elle eut fini, se levant de son fauteuil avec une expression inspirée : « Oui, s'écria-t-elle, j'écrirai quelque chose de tel ! » Et le mois suivant elle répondait à sa belle-sœur que, aussi longtemps que son enfant dernier né lui réclamait tous ses soins, elle n'était guère en état de s'occuper d'écrire, mais que cependant elle écrirait le livre qu'on attendait d'elle, puisqu'aucun nouveau Luther ne surgissait pour prendre en sa main la cause de Dieu. En avril 1851, les premiers chapitres de *la Case de l'Oncle Tom* étaient envoyés au directeur de *l'Ere nationale*.

« Deux ou trois chapitres du roman avaient paru dans le journal, — c'est elle-même qui nous le raconte, dans la préface d'une édition illustrée de son livre, — lorsque l'auteur reçut une lettre d'un jeune éditeur de Boston, J.-P. Jewett, qui demandait l'autorisation de publier

l'Oncle Tom en volume. Mais il ajoutait qu'il ne pourrait publier le roman qu'en un seul volume, et qu'il craignait que, sous sa forme originale, il ne fût trop long. Il rappelait aussi que le sujet était impopulaire, qu'on en avait déjà les oreilles rebattues. Mme Stowe répondit que ce n'était pas elle qui faisait le livre, que le livre se faisait de lui-même, et qu'elle ne pouvait songer à l'arrêter ou à le raccourcir. Le sentiment qui l'avait poussée à écrire la dominait sans cesse avec plus d'intensité, jusqu'au moment où, après avoir achevé le récit de la mort de Tom, elle eut l'impression que toute sa force vitale l'avait abandonnée[1]. Elle eut alors à traverser une période de découragement profond et cruel. Quelqu'un la lirait-il? Quelqu'un entendrait-il sa voix? Cet appel où elle avait mis son âme, son esprit, et sa volonté, qu'elle avait tiré vraiment de tout le sang de son cœur, cet appel resterait-il vain, comme étaient restés vains déjà tant de soupirs des malheureux noirs, tant de leurs prières et tant de leurs larmes? On venait précisément d'arrêter et d'emprisonner à Washington toute

[1] Tout le chapitre de la mort de l'oncle Tom fut écrit en deux heures. Mme Stowe l'écrivit dans une chambre d'hôtel, à Andover, où elle était venue reprendre des forces. Une après midi d'été, comme elle se préparait à sa sieste quotidienne, la scène surgit brusquement devant ses yeux, avec tous ses détails, la visite de Georges, les soupirs du vieil esclave, ses dernières paroles. Elle s'assit à sa table, écrivit d'une seule traite le chapitre entier, et l'envoya, sans le relire, à l'imprimerie de *l'Ère nationale*. Elle disait souvent que, si son manuscrit s'était perdu en route, elle aurait été absolument hors d'état de le recommencer.

une troupe d'esclaves fugitifs. Plusieurs d'entre eux étaient des jeunes gens instruits, cultivés, à qui l'esclavage était intolérable. Quand on les mena à la prison, à travers les rues de la ville, une jeune femme nommée Emilie Edmonson, qui faisait partie de leur troupe, répondit à quelqu'un qui l'insultait au passage que, « loin d'avoir honte, elle était fière de l'effort qu'elle avait fait vers la liberté ». C'était le sentiment d'une héroïne : mais elle et ses compagnons n'en furent pas moins condamnés à être vendus aux enchères.

« *La Case de l'Oncle Tom* fut publiée en volume, le 20 mars 1852. Les doutes de l'auteur sur le résultat de son cri d'appel ne tardèrent pas à se dissiper. Dix mille exemplaires se vendirent en quelques jours, trois cent mille en moins d'une année. On lut le livre partout, et, de tous les coins des Etats-Unis, l'auteur reçut des témoignages d'ardente sympathie. L'indignation, la pitié, la détresse, qui longtemps avaient pesé sur son âme, semblaient passer tout entières dans l'âme de ses lecteurs...

« Dieu tout-puissant avait dès lors décrété la libération de la race opprimée. Et. bien que les Présidents, les sénateurs et les représentants se fussent accordés à déclarer qu'ils y étaient opposés, de grands signes contraignirent la nation à entendre la voix qui lui disait, du haut des cieux : Laisse mon peuple s'en aller en paix ! *La Case de l'Oncle Tom*, dans la ferveur qui l'a produite, dans la passion qu'elle a sou-

levée, n'était que le premier de ces signes, dont nous avons vu se succéder la miraculeuse série. Et maintenant la guerre est finie, l'esclavage n'est plus qu'un souvenir. La destinée de *la Case de l'Oncle Tom* est désormais accomplie. »

Voilà donc comment ce livre fameux a été conçu. La « source » où l'auteur l'a puisé, c'était son cœur même, un cœur qui, depuis quarante ans, s'armait d'enthousiasme et de foi, dans l'attente obstinée d'une grande mission à remplir. Et voilà pourquoi, malgré l'insuffisance de ses « matériaux » et la médiocrité de sa « forme artistique », Mme Beecher Stowe avait le droit de dire de lui que « c'était Dieu qui l'avait écrit »!

III

HOLLANDE

M. LOUIS COUPERUS [1]

Métamorphose, 1897

I

Si même le dernier roman de M. Louis Couperus n'était pas ce qu'il est, un très beau livre, élégant et robuste, plein d'émotion et de vérité, il mériterait encore d'être signalé pour la façon dont il porte la marque de son temps, et pour les renseignements qu'on en peut tirer sur la situation présente du roman, ou plutôt des romanciers, dans l'Europe entière.

M. Couperus, d'abord, s'y est essayé à un genre nouveau. Après avoir publié tour à tour, en moins de dix ans, des poèmes romantiques, et des romans naturalistes, et des romans psychologiques, et des romans sociaux, et des romans politiques, il a changé de manière, une fois de plus. Ni par le sujet, ni par les détails, ni même par l'esprit général, ses *Métamorphoses* n'ont aucun rapport avec cette *Paix du monde* dont j'ai eu, naguère, l'occasion de parler. C'est à croire qu'il y a, chez le jeune romancier hollandais, une sorte d'instinct fatal qui le pousse à

[1] Sur les précédents romans de M. Couperus, voir *Ecrivains Etrangers*, première série.

errer sans cesse d'un genre à l'autre, l'empêchant de produire jamais plus de deux ouvrages de nature semblable : un instinct d'autant plus fatal et d'autant plus spontané qu'on ne saurait soupçonner aucune considération intéressée d'avoir eu la moindre part à son développement. Dans chacun des genres divers qu'il a successivement abordés, en effet, M. Couperus a obtenu tout le succès qu'il pouvait désirer: à son *Eline Vere* comme à son *Illusion*, à son *Extase* comme à sa *Fatalité*, ses compatriotes ont fait l'accueil le plus chaleureux ; et lorsque, dans *Majesté* et *la Paix du Monde*, il leur a présenté deux spécimens d'une forme nouvelle, tenant à la fois du poème philosophique, du roman d'aventures, et de la satire sociale, ils ont été unanimes à juger que, de toutes les formes possibles, celle-là était la mieux faite pour convenir à son talent, et la plus conforme au génie de sa race. Mais voici que déjà le jeune auteur s'en est fatigué, de même que des autres. Il n'y a plus trace d'aventures, ni de satire, ni presque de philosophie, dans les *Métamorphoses;* et c'est un premier point par où ce livre me parait avoir, en plus de sa très haute valeur littéraire, quelque chose comme l'intérêt d'un signe des temps.

Car cette instabilité, ce perpétuel besoin de changement dont il témoigne chez un écrivain depuis longtemps célèbre, — le plus celèbre, et fort justement, des romanciers hollandais, —

ils se retrouvent à des degrés différents, d'un bout à l'autre de l'Europe, chez la plupart des jeunes écrivains. Ils se retrouvent par exemple en Allemagne, où M. Sudermann imite à tour de rôle Scandinaves, Russes, Français et Anglais, où M. Hauptmann déconcerte ses admirateurs eux-mêmes par la rapidité et l'imprévu de ses évolutions, et où l'on voit jusqu'à des vieillards, comme M. Spielhagen et M. Heyse, renoncer brusquement à leur ancienne manière. Ils se retrouvent encore en Pologne, et en Russie, et en Italie, et dans les pays scandinaves, où chaque année voit surgir une école nouvelle. De nouvelles écoles, combien en avons-nous vu surgir et disparaître, en France, depuis dix ou douze ans ? A combien de genres divers se sont essayés tour à tour nos poètes et nos romanciers, depuis le sonnet parnassien jusqu'à l'ode renouvelée de Ronsard, depuis le tableau naturaliste jusqu'au récit « néo-grec » ? C'est une succession ininterrompue de formules artistiques, dont on pourrait dire que leur unique principe est d'être à l'opposé les unes des autres. Et non seulement tout débutant se croit tenu de différer tout à fait de ses prédécesseurs, mais il s'ingénie ensuite à différer de lui-même, et à changer de manière pour chacun de ses livres. C'est comme si, à force de vouloir être « personnels », nos auteurs avaient perdu toute personnalité, et que toutes les formes, toutes les façons de sentir et de comprendre, leur fussent devenues également accessibles, pour ne pas dire également étrangères ; encore que, en

y regardant de plus près, on découvre que ce n'est point la personnalité qui leur manque le plus, mais la force de croire et celle de vouloir, la confiance dans la valeur des genres qui leur plaisent, et l'énergie d'y rester fidèles en dépit de la nouveauté, ou de la facilité, ou de l'éclat d'autres genres. Mais, quelles que soient les causes de cette espèce de maladie littéraire, on ne saurait nier son existence, ni sa gravité et l'étendue des dommages qu'elle est en train de causer. N'est-ce pas elle, en effet, qui, contraignant les jeunes écrivains à changer sans cesse de manière, empêche les diverses manières de se développer, de se fixer, et de produire pleinement la somme de beauté dont elles sont capables? Et les écrivains eux-mêmes, ne les empêche-t-elle pas de réaliser pleinement leur somme de talent, dans cette course fiévreuse où elle les condamne? Il n'y a pas jusqu'à la connaissance du « métier » dont elle ne les prive, puisqu'à chacun de leurs nouveaux livres les malheureux sont forcés de se créer de toutes pièces un style, une méthode, des procédés absolument nouveaux. Et effectivement le métier s'en va, d'année en année, aussi bien en littérature que dans les autres arts. Jamais peut-être on n'a travaillé davantage, jamais en tout cas on n'a autant « cherché »; mais, quoi qu'il en soit de la valeur de ce qu'on a trouvé, c'est chose trop certaine que la plupart des jeunes romanciers ne savent ni composer un roman, ni l'écrire, ni mettre en valeur le sujet ou les épisodes, avec

la même adresse qu'on le faisait autrefois. On n'a plus le temps d'apprendre, ni de réfléchir, d'acquérir de l'expérience par soi-même ni de profiter de l'expérience acquise par les devanciers. Et que c'est bien là une maladie, et non pas le résultat d'une préoccupation effrénée de la mode, ou de la recherche du succès à tout prix, c'est ce que prouve assez clairement l'exemple de M. Couperus : car on ne saurait imaginer un artiste plus consciencieux, plus désintéressé, plus dédaigneux de la mode, ni qui ait moins besoin de changer de manière pour garder son succès. Et cependant il change de manière sans cesse, il vient d'en changer encore, entraîné par un instinct dont il n'est point maître.

Ce point, au surplus, n'est pas le seul par où son dernier livre ait de quoi nous instruire. Le choix du genre nouveau où il s'est essayé mérite, lui aussi, d'attirer l'attention ; lui aussi a, en quelque sorte, tout l'intérêt d'un signe des temps. Les *Métamorphoses* sont, en effet, plutôt qu'un roman, une autobiographie. L'auteur nous y raconte l'histoire d'un jeune romancier hollandais qui a passé exactement par les mêmes phases que nous savons qu'il a lui-même traversées. Et ce romancier a beau s'appeler Hugo Aylva, ses livres ont beau avoir pour titres *Mathilde*, *le Jeu d'échecs*, *Nirwana* et *Anarchisme*, nous devinons aussitôt que, sous Hugo Aylva, se cache M. Louis Couperus, que

Mathilde est là pour désigner *Éline Vere*, *le Jeu d'échecs* pour désigner *Fatalité*, que le véritable titre de *Nirwana* est *Extase*, et que les deux parties d'*Anarchisme* s'appellent en réalité *Majesté* et *la Paix du Monde*.

Mêmes sujets, mêmes tendances, même suite; l'identité est complète entre les livres du héros et ceux de l'auteur. Après tant de vies fictives de bourgeois et d'empereurs, de jeunes filles sentimentales et de jeunes femmes mal mariées, c'est sa propre vie que M. Couperus a entrepris de nous faire connaître; et en cela encore il a suivi, sans doute à son insu, un instinct qui lui est commun avec un très grand nombre d'autres romanciers. C'est comme si, en même temps que leur besoin de changement les dépouillait de leur personnalité, les jeunes auteurs eussent perdu aussi toute force d'invention : incapables désormais de rien imaginer, et trop heureux d'avoir quelques souvenirs qu'ils puissent étaler devant nous. Il y en a bien parmi eux qui, très noblement, s'efforcent de donner à leur récit une portée générale, et de tirer une leçon des menus faits qu'ils racontent. Mais ces faits n'en sont pas moins les faits de leur propre vie, clairement, ouvertement présentés comme tels. Et l'on n'en est pas moins tenté de croire à une sorte de faillite de l'imagination créatrice, devant cet accord des romanciers à se prendre eux-mêmes pour héros de leurs livres.

A y réfléchir, cependant, ce phénomène lit-

téraire ne vient pas uniquement, peut-être, d'une subite décroissance de l'imagination. Sa vraie cause est plutôt d'ordre moral : c'est l'habitude qu'on a acquise de penser à soi, de croire qu'on pouvait se connaître mieux que les autres, ou même qu'on ne pouvait connaître que soi. M. Couperus, en particulier, pour nous en tenir à lui, ne manque certainement pas du pouvoir d'inventer ; il excelle au contraire, — chacun de ses romans précédents nous en est la preuve, — non seulement à imaginer des personnages vivants, mais à substituer leur vie à la sienne, à ressentir leurs émotions et à penser leurs pensées. Mais avec tout cela il s'est accoutumé à admettre que son âme était la seule où il pût pénétrer ; et, à force de vouloir y pénétrer, il a fini par se complaire en elle, si bien qu'il a cru sentir, un beau jour, que nulle âme n'était plus digne d'être offerte en exemple à nos méditations. Son cas présent n'est en vérité que la conséquence nécessaire de l'évolution qu'il a subie, que nous avons tous subie depuis dix ans environ. Le « roman psychologique » ayant été reconnu naguère comme un genre spécial, l'avènement du roman autobiographique ne pouvait manquer d'en résulter, tôt ou tard.

C'est du moins ce qui ressort de la façon même dont M. Couperus nous explique la série de ses « métamorphoses ». Nous y voyons les lents progrès que fait, dans l'âme du héros, l'habitude, — on pourrait dire la manie, — de

l'analyse psychologique, et comment elle le porte sans cesse davantage à s'analyser soi-même, jusqu'au jour où, découvrant l'impossibilité de jamais connaître d'autres âmes, le jeune romancier se décide à prendre la sienne pour sujet de ses livres. C'était là un travail intérieur que n'eussent point soupçonné les lecteurs d'*Eline Vere*, ni de la *Paix du Monde* ; il se poursuivait cependant sans interruption, et maintenant en voici toutes les phases exposées sous nos yeux.

II

Mais, pour ne pouvoir plus, en ce moment, s'intéresser à d'autres aventures qu'aux siennes, M. Louis Couperus n'en est pas moins resté un artiste, passionnément épris de beauté et de perfection ; et, si son nouveau livre diffère, par son genre, de tous les précédents, il y a mis en revanche, fort heureusement, les mêmes précieuses qualités de noble, élégante et tendre poésie. Et il s'est encore efforcé de donner à son autobiographie toutes les apparences d'un roman, entremêlant à l'analyse de ses « métamorphoses » une foule d'épisodes familiers ou tragiques, et variant leur décor avec une maîtrise admirable. Paysages d'Italie, de Belgique, de France, souvenirs d'années d'enfance passées aux Indes hollandaises, dans l'enchantement d'une féerie vivante, mais surtout puissantes et délicates

peintures du port de Scheveningue et du Bois de la Haye, ce sont peut-être les pages les plus belles du livre, celles où s'aperçoit le mieux l'âme profondément poétique de ce soi-disant psychologue. Combien je regrette de ne pouvoir pas les traduire, comme aussi de ne pouvoir pas m'arrêter à loisir devant le récit des deux amours de Hugo Aylva!

De ces deux amours, au reste, l'un risquerait de nous paraître un peu invraisemblable : celui qu'éprouve le jeune romancier pour une de ses compatriotes rencontrée à Paris, une femme qui a eu jadis un mari détestable, et qui a perdu depuis lors tout pouvoir d'aimer. En vain Hugo Aylva lui lit ses livres, en vain il l'intéresse à ses projets artistiques, en vain il lui fait voir qu'il mourra de tristesse si elle ne consent pas à se donner à lui. L'impitoyable femme s'obstine à ne se point donner, répétant que son « cœur est mort », et pleurant et se désolant sur ce cadavre, qu'il ne tiendrait qu'à elle de ressusciter. Oui, décidément, elle est trop invraisemblable, et Aylva aussi, qui prend si au sérieux ses coquetteries! Mais comme, au contraire, l'autre histoire d'amour est naturelle et touchante, et quelle délicieuse figure que cette petite Emilie qui, dès les premiers chapitres et tout au long du livre, éclaire de son doux sourire la vie du jeune homme! Longtemps celui-ci, tout occupé à s'analyser, dédaigne l'hommage discret qu'elle lui fait des roses de son cœur; et, quand enfin il s'en aperçoit, après des années, peut-être

jugera-t-on qu'il n'en éprouve pas autant d'orgueil et de joie qu'on aurait voulu. Mais d'autant plus on aime cette exquise jeune fille. On se plait à la voir à la fois si naïve et si sage, si tendre et si réservée ; on songe aux adorables jeunes filles des romans de Dickens, ses sœurs, simples, gracieuses, aimantes comme elle ; et il y a des moments où l'on est heureux d'oublier les « métamorphoses » de Hugo Aylva pour s'attarder auprès de cette enfant, qui reste la même malgré les années.

Cette histoire d'amour aurait de quoi, à elle seule, justifier le succès du nouveau roman de M. Couperus. Mais elle n'est, dans le roman, qu'un épisode, et sans aucun rapport avec le sujet principal. Que la petite Emilie aime ou non Hugo Aylva, qu'elle l'épouse à la fin du livre ou qu'elle se marie avec un autre homme, cela ne touche en rien à la suite des « métamorphoses » du jeune psychologue : car ces métamorphoses sont tout intellectuelles, ce sont les courses qu'il fait d'un idéal à l'autre, dans sa recherche passionnée de la perfection esthétique. Il y a ainsi, à travers tout le livre, deux récits qui vont côte à côte sans se confondre jamais : le récit de l'évolution d'une pensée et celui d'une aventure d'amour. Et je ne puis m'empêcher de croire que la faute en est au genre même que s'est choisi M. Couperus. C'est parce qu'il a essayé de raconter sa propre vie, ou tout au moins la vie de son esprit, qu'il n'a pas trouvé un moyen d'unir plus intimement ces

deux récits parallèles. Il y aurait fallu un artifice d'invention, mais, plutôt encore, il y aurait fallu une pleine liberté dans la conception et la composition du roman. M. Couperus s'en est tenu, pour une partie du livre, à ses souvenirs personnels ; il a voulu être exact, noter l'enchaînement de ses idées, tel qu'il se le rappelait ; et de là vient, sans doute, que les épisodes qu'il lui a adjoints ne font jamais corps avec lui, restant, pour ainsi dire, en marge du récit principal.

Mais j'ai hâte d'en venir à ce récit lui-même, et d'indiquer les métamorphoses successives qui forment, dans leur ensemble, la carrière littéraire de Hugo Aylva. Elles sont, d'après M. Couperus, au nombre de cinq, dont chacune fait l'objet d'un chapitre spécial, portant comme titre le titre d'un des livres du jeune héros. Il y a ainsi le chapitre de *Torquato Tasso*, celui de *Mathilde*, celui de *Nirwana*, celui d'*Anarchisme*, et enfin celui des *Métamorphoses;* car le dernier roman de Hugo Aylva a le même nom que le dernier roman de M. Couperus, et le caractère autobiographique de l'ouvrage se trouve, par là, affirmé une fois de plus. Mais la vérité est que, de ces cinq métamorphoses, deux seulement ont une importance essentielle, la première et la dernière, celle qui transforme un jeune poète en un romancier réaliste, et celle qui le conduit à se prendre soi-même pour sujet d'un roman. Les autres ne sont, en fin de compte, que les phases progressives d'une lente évolution ;

ces deux-là sont vraiment des révolutions, des changements brusques, complets, troublant de fond en comble toute la vie d'une âme.

Au début du livre, Aylva s'occupe à finir un grand poème, *Torquato Tasso*, dont des fragments ont paru déjà dans une revue d'Amsterdam. Il n'a en tête que de beaux rythmes et de belles images, trop heureux de pouvoir oublier, tandis qu'il écrit, la mesquine et banale réalité qui l'entoure. Mais voici qu'un de ses amis de collège, Herman Scheffer, lui apporte les anciens romans de M. Zola. Aylva ne connaissait encore que l'*Assommoir* et *Nana;* il lit *la Fortune des Rougon*, *la Curée*, *la Faute de l'abbé Mouret :* et à son imagination d'enfant ces œuvres font l'effet de vastes poèmes, auprès desquels son *Tasse* lui semble tout au plus un honnête devoir sagement composé. Il n'a point de cesse pourtant qu'il l'ait achevé, et à tout moment son enthousiasme d'autrefois lui revient au cœur. Il se sent né pour le rêve, non pour l'observation; le peu qu'il a entrevu de la vie n'a fait que le remplir de mélancolie ; et des romans même de M. Zola il ne tarde pas à se fatiguer. Pourquoi donc les derniers chants de son poème n'ont-ils plus ni la fraîcheur, ni la liberté des premiers ? Pourquoi, ce poème fini, Aylva met-il si peu d'entrain à en finir d'autres ? C'est un peu parce que son ami Scheffer le raille sur ses goûts « vieux jeu » ; un peu aussi parce que son *Tasse* lui vaut d'amères critiques parmi des éloges ; un peu parce qu'il a l'impression que désormais le monde n'a

plus besoin de poèmes. Mais surtout il a perdu sa foi artistique. Le contact d'un autre idéal l'a, par degrés insensibles, détaché du sien. Puisque son ami place au-dessus de tout l'observation et le réalisme, puisque le *Nieuwe Gids* lui reproche de se complaire dans un genre démodé, puisque son *Torquato Tasso* n'intéresse personne, c'est donc que l'art tel qu'il le conçoit n'est point l'art véritable. Et, faute de pouvoir en concevoir un autre, le jeune homme se décourage. Il passe une année entière à lire, à se promener, à fréquenter les salons de la Haye, s'efforçant par tous les moyens de combler le grand vide qui s'est fait en lui.

Bientôt rien ne survit plus, en apparence au moins, du rêveur ingénu qui mettait en tercets les amours du Tasse. Aylva est devenu un élégant mondain, assez instruit pour pouvoir parler de tout avec un air compétent, assez indifférent pour pouvoir, au besoin, s'essayer dans tous les genres sans trop de gaucherie. C'est alors qu'il s'aperçoit, un beau jour, que la vie est au demeurant une chose des plus simples, et que l'expérience qu'il en a vaut bien celle d'un autre. La mode est aux romans d'observation. Pourquoi ne suivrait-il pas la mode sur ce point, lui qui la suit sur tant de points ? Et, de l'expérience qu'il a acquise, pourquoi n'en ferait-il pas un roman ?

Telle est sa première métamorphose : au poète de *Torquato Tasso* se substitue un romancier réaliste, l'auteur de *Mathilde* et du *Jeu d'échecs*.

Mais je n'ai indiqué là que le mécanisme extérieur de la transformation; car tout le roman de M. Couperus est, pour ainsi dire, écrit en partie double, et sous la série des raisonnements conscients de Hugo Aylva, des prétextes qu'il se donne et des illusions qu'il subit, on découvre toujours un travail plus profond, un sourd travail de l'instinct, guidant le jeune poète tout au long de la vie. Dans ces romans qu'il croit n'écrire que pour le public, et où il se flatte de ne rien laisser voir de lui-même, c'est toute son âme au contraire qu'involontairement il y met. Il s'en rend compte d'ailleurs quelques années après, lorsque, de roman en roman, son instinct l'a conduit à écrire le *Nirwana*. Il reconnaît alors que ce livre fait partie de son être, que chacune de ses pages est vivante en lui, et que la littérature, qu'il prenait pour un amusement ou une distraction, est au fond la seule chose qui lui tienne au cœur. C'est pour elle qu'il se résigne à vivre, après son aventure d'amour avec l'impassible Hélène de Vicq; c'est pour elle qu'il parcourt le monde, toujours en quête d'impressions nouvelles, tandis qu'Emilie lui offre vainement sa tendresse, tandis que son ami Den Bergh lutte et souffre en silence, tandis que sa vieille mère agonise loin de lui. Il s'occupe, pendant ce temps, à raconter l'histoire d'un empereur rêvant la paix du monde ; et dans cette œuvre d'une haute portée philosophique, destinée à recueillir tout le fruit de son expérience et de sa réflexion, le seul véritable objet qu'il

poursuive est le même qu'il poursuivait jadis dans ses vers de jeunesse : il n'a toujours en tête que de beaux rythmes et de belles images.

Deux catastrophes survenant coup sur coup, le suicide de son ami Den Bergh et la mort de sa mère, le tirent brusquement de son extase poétique. C'est alors aussi que, de retour en Hollande, il découvre enfin l'amour d'Emilie, si longtemps, si aveuglément dédaigné. Et la dernière métamorphose se produit en lui. Le soi-disant observateur s'aperçoit qu'il n'a jamais rien su, qu'il a passé comme en un songe à travers la vie, et que non seulement il n'a compris ni sa mère, ni son ami, ni la chère jeune fille, mais qu'il n'a même jamais tenté de les comprendre. Ainsi il en vient à réfléchir sur l'histoire de son âme. Une longue suite de transformations, inconscientes et fatales, une série de métamorphoses, c'est là ce qu'il a été, du plus loin qu'il se revoit. Et un désir le prend de raconter ces métamorphoses, puisque, aussi bien, il ne connaît que lui seul, et que toute son observation ne peut porter que sur lui.

III

Je crains que cette analyse ne donne une idée par trop insuffisante de l'intérêt du roman de M. Couperus. C'est un roman tout en nuances, subtil, un peu fuyant, quelque chose comme un roman *impressionniste*, où les faits les plus

importants ne sont encore qu'à peine esquissés. Mais il a du charme, il est naïf et tendre, et personne ne le lira sans en être touché. Et si peut-être il manque trop de réalité, s'il n'a point la couleur ni le relief de la vie, la faute en est sans doute à ce qu'il est trop vrai, l'auteur n'ayant voulu le faire qu'avec ses souvenirs.

Fort heureusement, d'ailleurs, cet excès de vérité n'a rien de gênant. Car il y a une chose dont ni Hugo Aylva ni M. Couperus ne semblent se douter, mais qui n'en apparaît pas moins clairement aux lecteurs de leurs livres : sous la série de leurs métamorphoses, ils restent tous deux des poètes, et les plus graves sujets leur sont surtout l'occasion de beaux rythmes et de belles images. C'est même, en fin de compte, la seule conclusion définitive qu'on puisse tirer de ces *Métamorphoses* touchant l'histoire intellectuelle de leur jeune auteur. On y voit comment les circonstances, et cet instinct de changement qu'il portait en lui, l'ont ballotté sans arrêt d'un idéal à l'autre, mais on y voit aussi que, dans tous les genres, il est resté ce qu'il était déjà au début de sa carrière, un rêveur épris seulement d'émotion et de beauté, l'amant de Léonore d'Este et le confident de Pétrarque.

L'œuvre qu'il nous donne pour une autobiographie est surtout un poème. En vain il s'est efforcé d'y être exact et précis, infatigable à vouloir se montrer à nous dans sa réalité. La même aventure lui est arrivée pour ses propres

sentiments que pour ceux des héros de ses livres précédents, d'Eline Vere ou du jeune empereur des îles Lipari ; à peine a-t-il tenté de les saisir qu'ils se sont transfigurés, se colorant sous ses yeux d'une teinte lyrique. La forme même dont il les a revêtus est celle d'un poème plus que d'un récit, imagée et chantante, avec des retours de mots, des alternances de longues périodes et de phrases rapides, un rythme toujours expressif et savamment varié. Et c'est par là, en vérité, que ses compatriotes peuvent le mieux se rassurer sur la suite prochaine de ses « métamorphoses ». — « Mon art, nous dit-il au dernier chapitre du livre, s'est d'abord présenté devant moi comme un enfant candide avec de grands yeux pleins de lumière; puis j'ai vu en lui une jeune fille élégante et mélancolique, puis il a pris en moi la forme d'une femme que j'ai aimée. Plus tard, quand j'ai écrit *Anarchisme*, il s'est montré à moi plus vieux, plus grave, imprégné d'une beauté plus sereine; c'est aujourd'hui une de ces figures étranges où se plaît la fantaisie des peintres symbolistes. Demain, peut-être, il aura changé d'aspect, une fois de plus... » Mais, quel que soit l'aspect sous lequel son art se montrera demain à M. Couperus, quelle que soit la « métamorphose » qui succédera à celle qu'il a, cette fois, cherché à décrire, on pourra être certain désormais qu'à travers tous les genres quelque chose en lui ne variera point : son naïf et profond instinct de la beauté poétique.

IV

ITALIE

LE NOUVEAU ROMAN ITALIEN[1]

I

J'ai signalé naguère les principaux résultats d'un voyage entrepris par un journaliste italien, M. Ugo Ojetti, « à la découverte des écrivains » de son pays[2]. Un vrai voyage de découverte, en effet, puisqu'il a conduit M. Ojetti de Naples à Milan, de Pise à Ancône, et qu'il lui a fait lier connaissance avec des hommes que jamais, jusqu'alors, il n'avait eu l'occasion de voir. Mais encore que la description de la figure de ces hommes, de leur logement et de leur manière de vivre tienne, dans son récit, une place considérable, ce n'est pas seulement les « écrivains italiens » que le jeune explorateur s'était, à l'origine, proposé de « découvrir ». Son enquête avait une portée plus haute. Il avait résolu de se rendre compte par lui-même, une bonne fois, de ce qui en était au juste des chances d'avènement d'une certaine « renaissance latine », dont on parlait beaucoup, dans ce temps-là, comme devant se produire d'un

[1] L'*Incantesimo*, par E. A Butti; *Roberta*, par Luciano Zuccoli ; l'*Invisibile*, par Domenico Ciampoli, etc., 1897.
[2] *Écrivains étrangers*, première série.

moment à l'autre. Cette renaissance allait-elle vraiment se produire ? et quand ? et sous quelle forme ? Voilà ce qu'il avait rêvé de savoir, et de nous dire ; et lorsque les écrivains qu'il *interviewait* avaient fini de l'entretenir d'eux-mêmes et de leurs confrères, il ne manquait pas de leur demander leur avis sur cette promesse d'une « renaissance latine ».

Les réponses qu'il recevait, malheureusement, n'étaient pas faites pour le mettre à l'aise. La plupart des écrivains italiens reconnaisasient bien qu'un prochain réveil du génie latin serait la chose du monde la plus désirable ; et plusieurs se piquaient même de savoir la forme précise, l'unique forme sous laquelle il pouvait se produire. Mais outre que, sur ce second point, ils n'étaient guère d'accord, chacun assignant à la renaissance latine un programme différent d'après le genre particulier de ses propres travaux, il n'y en avait au total qu'un très petit nombre qui crussent à la proximité d'une telle renaissance. Les uns disaient que la littérature italienne aurait d'abord à se créer une langue ; d'autres, qu'elle aurait à se débarrasser des influences étrangères ; d'autres, qu'elle aurait encore à s'en imprégner davantage. Et, — phénomène assez singulier, ou, si l'on veut, assez naturel, — la grande majorité de ces messieurs s'entendaient à exclure, en tout cas, de tout droit à faire partie d'une renaissance latine, présente ou future, celui de leurs confrères qui seul, par l'éclat de ses œuvres, avait

ramené sur la littérature italienne les yeux de l'Europe. C'était lui pourtant, M. Gabriel d'Annunzio, qui, on s'en souvient, nous avait donné à tous l'illusion d'un soudain renouveau du génie latin. Mais voilà que, dans l'Italie entière, des juges d'une autorité incontestable l'accusaient, sinon de manquer de talent, du moins d'avoir un talent étranger à l'esprit de sa race, et mieux fait pour entraver que pour produire une « renaissance latine » ! Ils lui opposaient, qui M. Fogazzaro, qui M. Verga, sans compter ceux qui lui opposaient Manzoni, ou encore Pétrarque. Et tout cela avait beau nous être transmis par M. Ojetti sur un ton léger et plein de bonne humeur, notre désarroi n'en était que plus grand. Nous nous disions seulement, en manière de consolation, que, si la renaissance latine arrivait à se produire quelque jour, elle trouverait bien le moyen de s'affirmer par des œuvres, sans qu'il y eût besoin d'aucune *interview* pour nous en certifier l'existence. Et, par ailleurs, une conclusion certaine ressortait pour nous de l'intéressante enquête de l'explorateur italien : qu'il s'agît d'une renaissance ou d'un simple progrès, ou même d'un recul, nous avions l'impression qu'un changement était en train de se produire dans la littérature d'outre-monts. On était las des anciens genres et des anciennes formules; une inquiétude profonde agitait les esprits, et, d'année en année, la lutte littéraire devenait plus vive. Quelque chose de nouveau se préparait, à coup

sûr, mais sans que personne pût en deviner encore la nature ni les caractères.

Trois ans se sont passés depuis lors, et le changement que nous attendions s'est, en effet, produit. Mais, hélas ! ce changement n'avait rien d'une renaissance ! Le nombre des livres s'est accru, et le nombre des auteurs. On s'est essayé à de nouveaux genres et à de nouvelles formules. Mais non seulement le vieux génie latin ne s'est pas réveillé ; on dirait même que nul ne s'attarde plus à espérer son réveil. Des divers programmes exposés dans les *interviews* de M. Ojetti, en vain on en chercherait un qui se soit réalisé. La littérature italienne n'est devenue ni plus plastique, ni plus philosophique, ni plus cosmopolite, ni plus *italienne*. Et, si l'on ne saurait nier qu'elle ait énormément changé, les critiques même les plus optimistes sont contraints d'avouer qu'elle n'eût guère perdu à rester plutôt telle qu'elle était.

II

Le changement qu'elle a subi est, d'ailleurs, difficile à bien définir. Et peut-être, si fâcheux qu'il soit, a-t-il eu surtout pour cause un fait des plus heureux : la reconnaissance, désormais unanime et incontestée, du remarquable talent de M. d'Annunzio. Car le temps n'est plus où les écrivains italiens refusaient à l'auteur du *Triomphe de la Mort* le droit d'être des leurs

et, dédaigneusement, nous reprochaient de le prendre au sérieux. Personne ne songe plus même à lui opposer M. Verga, ni M. Fogazzaro, honnêtes et consciencieux conteurs qu'une telle comparaison ne pouvait qu'amoindrir. On s'accorde enfin à le tenir pour un artiste merveilleusement doué, original jusque dans l'imitation, hardi et charmant, et tout imprégné, en outre, du génie latin. Quels que soient les défauts de ses livres, leur grâce est la plus forte ; et on ne lui demande plus que d'en écrire de nouveaux.

Il n'en écrit point, cependant, amusé sans doute par d'autres projets. Les *Vierges aux Rochers* attendent toujours leur suite, et c'est à peine si, depuis deux ans, il a publié autre chose qu'un petit poème dramatique d'une vingtaine de pages. Mais tandis qu'il se repose, son influence croît et s'étend autour de lui, de telle sorte que pas un roman italien ne paraît plus, désormais, qui n'en porte la trace. Jeunes et vieux, tous ses confrères la subissent, souvent à leur insu. Ils imitent ses sujets, son style, ses artifices poétiques. Ils imitent même ses imitations; et l'on voit repasser dans leurs livres, revêtues de la forme spéciale qu'il leur a donnée dans les siens, les théories philosophiques de Nietzsche, ou encore les vagues images de Rossetti et des préraphaélites anglais. Mais comme, avec tout cela, ils ne lui ressemblent en rien, étant surtout des esprits clairs, positifs, et d'ordinaire un peu secs, ces innombrables emprunts qu'ils lui

font se plaquent, en quelque sorte, à la surface de leurs livres : et c'est pour nous une impression à la fois piquante et mélancolique de découvrir, sous cet appareil factice de mysticisme et de perversité, de bonnes petites histoires d'autrefois les plus innocentes du monde.

Encore l'influence de M. d'Annunzio n'est-elle pas la seule qu'ils subissent, ni, à beaucoup près, la plus regrettable. Ils se montrent très préoccupés, aussi, de nouvelles théories, — ou plutôt hypothèses, — de la science, et en particulier de celles qu'inventent tous les jours, avec une fécondité et une assurance imperturbables, les « anthropologues », « criminologues », « psycho-physiologues » italiens de l'école de M. Lombroso. On sait combien cette école est active et bruyante, et l'insistance qu'elle met à transformer en des lois générales de menus faits observés en passant. Mais peut-être ne se rend-on pas compte de l'énorme importance qu'elle a su prendre, en Italie, et du contre-coup vraiment extraordinaire qu'elle y a produit, dans les domaines les plus divers de la vie intellectuelle. Sur vingt livres italiens qui paraissent à présent, dix au moins sont manifestement inspirés des doctrines lombrosistes ; et, dans la plupart des dix autres, on peut être assuré de trouver à chaque page quelques-unes de ces formules imposantes et vides qui constituent, en somme, le plus clair des conquêtes scientifiques du professeur de Turin. « Dégénérescence », « sexualité », « type mattoïde », voilà des mots qu'on

rencontre, à présent, jusque dans les poèmes et dans les romans-feuilletons. Le plus gros succès littéraire est allé, cette année, à un ouvrage de M. Niceforo, *la Criminalité en Sardaigne*, où l'on apprend que la Sardaigne est, au point de vue psychologique, divisée en zones, et que dans chacune de ces zones l'instinct naturel du crime se traduit sous une forme différente : c'est un peu comme si, en s'appuyant sur un examen statistique des faits-divers de nos journaux, on nous disait qu'à Belleville le délit endémique est le « coup du père François », tandis que Grenelle a le monopole du « vol à la tire », et que le « vol à l'américaine » se produit de préférence dans les environs de la gare Saint-Lazare. Un autre criminologue, M. Sighele, étudie, dans un gros ouvrage plein de termes nouveaux, *la Criminalité sectaire*, et démontre, avec une égale certitude, que tous les membres d'une secte, religieuse ou politique, contractent en s'y affiliant, le germe d'une maladie morale particulière, qui les prédispose aux impulsions criminelles. « Crime », « criminel », « criminalité », il n'est plus guère question d'autre chose dans la littérature italienne. *Les Chroniques criminelles* de MM. Ferrero et Sighele trouvent plus de lecteurs que les romans les plus pathétiques; et ceux-ci, du reste, ne manquent point de faire une part considérable à « l'impulsion criminelle », dans la trame de leurs aventures, sans compter que le héros y est [...] jours un « dégénéré supérieur », et souve[...]

« épileptoïde », comme il convient aux hommes de génie.

Tout cela donne, naturellement, à la nouvelle littérature italienne un caractère très spécial, et c'est cela qui l'a tant changée, depuis deux ans, mais dans un sens tout à fait différent de celui que pouvaient nous faire prévoir les pronostics recueillis par M. Ojetti. L'influence de M. d'Annunzio et celle de M. Lombroso l'ont rendue à la fois scientifique, nietzschéenne, préraphaélite et criminologique. Les romans italiens s'appellent maintenant *l'Invisible*, *l'Automate*, *Jacques l'Idéaliste*. Et *l'Invisible* est une explication psycho-physiologique des phénomènes spirites; *l'Automate* raconte les aventures galantes d'un jeune homme à impulsions fatales; *Jacques l'Idéaliste* est une dissertation sur les divers moyens de faire son bonheur en ce monde. *La Faute d'une femme honnête*, de M. Enrico Castelnuovo, est un gros roman tout employé à débattre l'intéressant problème que voici, et qui est bien digne, en effet, d'occuper un compatriote de M. Niceforo : pourquoi faut-il qu'une femme honnête ne puisse faillir sans porter aussitôt la peine de sa faute en devenant enceinte, tandis que les femmes perdues peuvent, au contraire, passer impunément d'un amour à l'autre, être toujours amantes sans jamais être mères? L'étonnant problème! Et combien, à supposer qu'il eût quelque fondement réel, combien il y avait d'intérêt à le discuter!

III

Je serais désolé, après cela, de paraître injuste pour les jeunes romanciers italiens, d'autant plus que certains d'entre eux ont un talent très réel, et que, si l'influence de M. Lombroso n'a guère été pour eux, jusqu'ici, d'aucun profit littéraire, il n'en pouvait être de même de celle d'un artiste tel que M. d'Annunzio. Celle-ci a, dès maintenant, sensiblement rehaussé, sinon la portée, du moins le ton du roman italien. Les livres de tous ces jeunes gens sont, autant que j'en puis juger, beaucoup mieux écrits que ceux des romanciers de la génération précédente, ou, en tout cas, avec plus d'art. Les images y sont plus abondantes et plus fortes, les périodes plus amples, le rythme plus sonore. Au lieu de la simplicité un peu sèche du style de M. Verga et de son école, la nouvelle prose italienne pécherait plutôt par un excès d'emphase; mais c'est incontestablement une prose *poétique*, mieux appropriée qu'aucune autre au génie de la langue; et l'honneur en revient tout entier, incontestablement, au poète du *Triomphe de la Mort* et des *Vierges aux Rochers*.

Le tort de ces écrivains n'est nullement, d'ailleurs, qu'ils subissent l'influence de M. d'Annunzio, ni même celle du professeur Lombroso. Leur tort est de ne laisser agir ces

influences, comme je l'ai dit, qu'à la surface de leurs livres, de telle sorte que celle-ci se trouve encombrée d'une masse de termes, de formules et de développements sans le moindre rapport avec le fond des sujets. Qu'on imagine un bon roman d'amour avec un mariage à la fin, ou un tableau de mœurs campagnardes, ou une aventure d'adultère du genre « parisien », tout cela traité simplement, de la façon ordinaire, et parfois même d'agréable façon; mais qu'on imagine tout cela entremêlé à chaque instant de professions de foi *nietzschéennes*, ou de commentaires psycho-physiologiques, ou encore d'un étalage de perversité tout à fait hors de propos, n'ayant d'excuse que de s'appuyer sur la théorie du *sur-homme*, ou sur celle de la « lutte pour la vie » : c'est l'impression que font la plupart de ces livres, comme si les auteurs les avaient remaniés après coup, afin de les mettre à la mode du jour. Comment ne pas regretter qu'ils ne les aient point publiés plutôt tels qu'ils les avaient conçus, au risque de paraître vieux jeu, et de rester en marge de la Renaissance Latine?

Voici, par exemple, *l'Enchantement*, le nouveau roman de M. Butti[1]. C'est l'histoire d'un jeune homme délicat et naïf, Aurelio Imberido, qui, passant l'été sur la rive d'un lac du nord de l'Italie, y fait la rencontre d'une belle jeune fille, et se sent peu à peu entraîné vers elle.

[1] *Le Charme*, ou *le Sortilège*, traduiraient peut-être plus littéralement le titre italien : *l'Incantesimo*.

Longtemps il résiste à cet entraînement, par un mélange d'orgueil et de timidité. Il s'est mis à croire que l'amour est un sentiment inférieur dont le penseur et l'homme d'action, surtout, doivent se garder avec soin. Et, un jour qu'il se trouve en tête à tête avec la jeune fille, il ne résiste pas au désir de lui exposer cette théorie, un peu pour l'étonner, un peu pour se garantir soi-même contre l'amour qui grandit en lui. Sur quoi la belle Flavia se laisse fiancer à un autre homme, ce dont le jeune misogyne est profondément atterré. Il se décide alors à déclarer son amour, mais la jeune fille refuse de l'entendre. Elle n'a pas oublié la profession de foi qu'il lui a faite; avec de telles idées, il serait homme à lui reprocher d'avoir entravé son génie! Et Aurelio se désole, tantôt maudissant ses idées, tantôt s'y raccrochant avec frénésie, jusqu'à ce qu'enfin, auprès du lit de mort d'une vieille parente qu'ils ont soignée en commun, Flavia et lui, poussés par un instinct plus fort que toutes les raisons, tombent amoureusement dans les bras l'un et l'autre.

C'est là, comme l'on voit, un petit roman sentimental assez anodin, mais simple, gracieux, et pouvant donner lieu à plus d'une scène touchante. M. Butti l'a, du reste, fort habilement traité, à quelques singularités près, que je vais signaler tout à l'heure. La figure de la jeune fille, surtout, est dessinée, ou plutôt esquissée avec beaucoup d'art; et l'on ne saurait trop louer les nombreuses descriptions qui ac-

compagnent le récit : trop nombreuses peut-être, mais variées à souhait, colorées, vivantes, dignes de l'admirable nature qui les a inspirées. Jamais encore, ni dans *l'Ame*, ni dans *l'Automate*, M. Butti n'avait montré d'aussi précieuses qualités de poète et de peintre. Et si, malgré la différence des sujets, sa Flavia rappelle un peu l'Hyacinthe du *Triomphe de la Mort*, si le style de ses descriptions fait inévitablement songer à celui des paysages de M. d'Annunzio, n'est-ce pas une preuve des heureux effets qu'a déjà produits, en Italie, l'influence d'un maître justement célèbre ?

Mais l'influence de M. d'Annunzio a produit, dans l'œuvre de M. Butti, d'autres effets moins heureux. Elle a notamment conduit le jeune romancier à parsemer ses récits de digressions philosophiques, morales et scientifiques, qui, dans un sujet du genre de celui qu'il s'était choisi, ne pouvaient manquer de paraître déplacées. Et, de fait, on n'imagine pas combien ces digressions abondent dans *l'Enchantement*, combien elles y ont peu de rapport avec l'action, et combien elles dénaturent le caractère de celle-ci, sans profit pour la beauté, ni pour la vérité. A chaque page, M. Butti s'interrompt d'être lui-même pour imiter la manière et jusqu'aux expressions de M. d'Annunzio. Il s'efforce de donner aux simples amours d'Aurelio et de Flavia les proportions d'un vaste symbole poético-scientifique, sans s'apercevoir qu'une telle entreprise n'est point son fait, que son sujet ne

comporte pas des prétentions aussi hautes, et qu'un tour plus simple l'aurait mieux servi.

Il nous avertit, d'abord, dans son *Avant-Propos*, que le roman qu'il nous offre est le début d'un grand *cycle*. Son objet est de nous y montrer « l'action dissolvante et destructrice exercée sur l'individu par un principe élémentaire, général et continu comme la Mort, opérant peut-être avec moins de promptitude, mais à coup sûr avec autant d'intensité et d'efficacité ». Ce principe est l'Amour, et l'on se demande avec stupeur comment, même dans tout un cycle de romans, les amours d'Aurelio et de Flavia pourront mettre en lumière cette « action dissolvante sur l'individu ». Flavia est si douce, si ingénue, si peu disposée à incarner un « principe élémentaire »; et Aurelio, avec toutes ses théories, est un si bon petit amoureux!

Je sais que M. Butti ne l'entend pas de cette manière, et que de son Aurelio, en particulier, il prétend faire un être supérieur, le type de ce *sur-homme* dont rêvent, à présent, tant de romanciers du Nord et du Midi. « La solitude et la vie contemplative l'avaient, nous dit-il, accoutumé aux réflexions larges et synthétiques... Il avait une tête d'une noblesse singulière, qui suffisait à le faire reconnaître pour le produit d'une race d'élite, dirigée, de siècle en siècle, par une série de générations successives, vers le sommet de l'espèce... Dernier descendant d'une famille aristocratique, qui avait donné à l'histoire plusieurs noms illustres de capitaines

et de diplomates, dès l'enfance il avait senti le besoin de dominer, de se faire un chemin au travers de la foule, de remplir le monde de sa personne et de son génie. Peu à peu, dans la retraite, ses tendances natives de dominateur se précisèrent; les enseignements de la philosophie positive, et surtout ceux de la sociologie et de l'économie politique, lui ouvrirent un immense horizon d'action. » Ainsi il fut amené à former le plan d'une sorte de ligue, où les trois aristocraties de la naissance, de la fortune, et de l'intelligence s'uniraient pour résister aux progrès de la démocratie. Plan que M. Butti juge magnifique « d'audace et d'insolence », et dont il ne se lasse pas de nous ressasser les détails. Son héros y pense nuit et jour; il sent que son âme, « asservie à un aussi haut idéal, est désormais incapable des sentiments inférieurs du sacrifice et de l'amitié »; et c'est pour travailler librement à la réalisation de son plan, — en d'autres termes, pour écrire, dans les revues, de graves études de sociologie, — qu'il s'interdit tout contact avec la femme, « cet être bas et mauvais, le plus terrible ennemi de la personnalité, le démon symbolique de l'Espèce, destructeur de l'individu ». L'amour n'est pour lui, — et aussi, comme on l'a vu, pour M. Butti, — que « l'éternelle duperie, le stratagème de la nature pour conserver l'Espèce ». Il lui reproche « d'avilir la personnalité », d'être « une indigne renonciation de l'homme à sa supériorité naturelle », ou encore

d'être « la fonction bestiale et immonde commune à tous les êtres vivants, et attestant clairement l'ignominie de nos origines ». Il demande compte aux femmes, « mères, sœurs, épouses, amantes », de leur indifférence pour « la science et la philosophie », pour « les grandes révolutions de la société moderne ». Il estime que le devoir de l'homme supérieur est de les mépriser, comme d'ailleurs tous les êtres faibles, « les esclaves », ou encore les « barbares ». Se promenant un matin avec sa bien-aimée, il aperçoit un vieux pêcheur qui s'épuise à ramer. « Voilà, s'écrie-t-il, un être indigne de ma compassion! La fatigue, pour lui, n'est pas une douleur. Et que sont ses souffrances en regard des miennes? La souffrance de l'humanité inférieure est le résultat logique, nécessaire, presque providentiel, de la lutte pour la vie entre les individus de notre espèce! Et je serais un lâche en même temps qu'un sot si, devant le spectacle de cette souffrance, je me laissais aller à un sentiment de révolte contre les lois immuables de l'existence, qui sont aussi celles du progrès! »

Le seul devoir des êtres tels que lui est en effet, — il le dit encore à sa chère Flavia, — de « développer leur propre individualité dans toute sa puissance, en l'étendant aussi loin que le permettra la résistance extérieure ». Voilà sa morale, une morale que, sans l'intervention de la malheureuse Flavia, il aurait été capable d'imposer au monde ! Et tout cela, il faut bien l'avouer, est

déjà assez déplaisant à lire dans les poèmes philosophiques de Nietzsche; mais que penser d'un roman où tout cela survient sans rime ni raison, se superposant au récit des premières amours d'un jeune dadais ?

Je pourrais signaler, dans la forme du roman de M. Butti, dans ses artifices de composition et d'expression, bien d'autres témoignages non moins typiques des deux influences que j'ai dites. La grand'mère d'Aurelio nous est présentée comme « atteinte d'un commencement de dégénérescence nerveuse qui l'empêche de jamais fixer sa pensée ». La brune Flavia, l'héroïne, est accompagnée, à travers tout le livre, d'une de ses cousines, Luisa, qui n'a vraiment pour rôle que d'être blonde et de former ainsi avec Flavia une sorte de groupe préraphaélite, à la manière de celui des trois sœurs des *Vierges aux Rochers*. Mais ce ne sont là que des détails, et j'ai hâte d'en venir à un second roman italien récemment paru, la *Roberta* de M. Zuccoli, où les mêmes influences se montrent, sinon à un plus haut degré, du moins plus clairement encore et avec plus de dommage pour l'intérêt du récit.

Roberta est l'histoire de deux sœurs, dont l'une, Roberta, est phtisique, tandis que l'autre, la belle veuve Emilia, resplendit au contraire de vie et de santé. Les deux sœurs habitent ensemble une villa aux environs de Gênes; elles s'aiment tendrement; et Emilia emploie toutes ses forces à soigner Roberta, s'obstinant à

espérer pour elle une guérison dont personne, d'ailleurs, n'ose lui avouer l'impossibilité. Mais un soir, la malade ayant eu des crachements de sang, on amène près d'elle un nouveau médecin, un homme jeune et beau, qui ne tarde pas à s'emparer du cœur d'Emilia. Désormais ce n'est plus que par devoir, presque à regret, que la belle veuve continue de se sacrifier à sa sœur, de telle sorte que celle-ci, se sentant enfin devenue à charge, et apprenant en outre que ses jours sont comptés, s'enfuit au hasard des routes, avec le vain rêve de connaître, elle aussi, fût-ce pour en mourir, les joies de l'amour et de la liberté.

Telle est la trame de ce petit roman, dont le sujet ne manque pas d'une certaine vérité tragique. M. Zuccoli a voulu, évidemment, nous montrer quelle part d'inexorable et amère fatalité entre jusque dans nos sentiments les plus intimes, pour les modifier à sa fantaisie. Il n'y a pas d'affection si solide qu'elle soit sûre de résister à toutes les circonstances; et Emilia elle-même ne peut s'empêcher d'oublier son ancienne tendresse pour sa sœur Roberta, le jour où celle-ci lui apparaît comme un obstacle, sur le chemin d'un bonheur nouveau qu'elle aperçoit devant elle. Mais une conception aussi simple d'un tel sujet n'était point faite pour suffire à l'ambition de M. Zuccoli. Imprégné comme il l'était des poèmes de M. d'Annunzio, et davantage encore, peut-être, des manuels de vulgarisation scientifique en vogue dans son

pays, il a prétendu revêtir ses personnages d'une signification supérieure.

Emilia est devenue pour lui le symbole de l'Espèce, cette fameuse « Espèce » dont M. Butti, déjà, nous avait tant parlé. Dans Roberta, il a incarné la dégénérescence; et du conflit qui se produisait dans l'âme des deux sœurs il a prétendu faire une façon de microcosme de la lutte pour la vie. Mais le pire malheur est que, pour accentuer ce caractère symbolique de ses personnages, il a cru devoir leur prêter, pour ainsi dire, des sentiments « scientifiques », ce qui par instants les rend ridicules, et d'autres fois tout à fait déplaisants. Quelques citations, d'ailleurs, permettront d'en juger.

Voici d'abord, au début du livre, Emilia qui se désole d'un nouveau crachement de sang survenu chez sa sœur. « Et, par un raffinement satanique de son imagination, une foule d'épisodes riants se présentèrent à son esprit, allant à l'encontre de son désespoir. Puis, par une association d'idées malencontreuse, elle se rappela des pages qu'elle avait lues, des paroles qu'elle avait entendues sur la loi de sélection, sur la nécessité mathématique de la mort précoce. Sans doute sa petite sœur était inapte à soutenir le choc de l'existence; elle portait en soi la plaie mortelle d'une antique race épuisée; elle paraissait avoir été conçue dans une nuit de névrose... » Mais je ne puis me résigner à traduire la suite des rêveries de cette jeune femme, que l'auteur nous représente comme le

modèle de la parfaite santé du corps et de l'esprit. « Tu t'attaches à un monstre, lui soufflait sa raison. Tes efforts ne serviront qu'à prolonger une agonie, et à te communiquer à toi-même des germes mortels. »

La préoccupation de ces « germes » joue un rôle énorme dans la vie morale d'Emilia. Une nuit, après un cauchemar, la malheureuse Roberta s'échappe de son lit, réveille sa sœur, et la supplie de la prendre un instant près d'elle. « Les regards d'Emilia parcoururent le corps dévêtu de la jeune fille, ce corps moite d'une moiteur contagieuse. L'instinct de la vie se révoltait en elle contre l'idée d'un sacrifice sans raison. » Si bien que Roberta, tremblante de terreur et d'angoisse, dut retourner toute seule dans sa chambre. « Ne t'attache pas à elle, disait encore à sa sœur la voix du bon sens ; elle est condamnée. Tu es du côté de la vie, et elle, de la mort. Tu as les droits de ceux que le génie de l'Espèce a créés pour l'entretien de son intégrité ; Roberta n'a que le devoir de renoncer, devoir que lui imposent son mal et le danger de la contagion. »

Sur ce point de morale particulier, cependant, la sage Emilia est en désaccord avec un autre des représentants de l'Espèce dans le roman, le jeune médecin Cesare Lascaris. Celui-ci estime en effet, lui aussi, que c'est « absurdité pure », pour une personne bien portante, de s'attacher à une créature « dégénérée et vouée à la mort » ; mais il déclare que

les créatures de cette espèce ont « le droit de vivre autrement que nous, qui sommes sains, et qui représentons l'exemple ». — « Enlevez donc le masque de votre visage, leur dit-il, jetez au loin l'hypocrisie atavique! Soyez libres! »

Lui-même, d'ailleurs, en bon évolutionniste, s'il se résigne à garder « l'hypocrisie atavique », ne se fait pas faute, au moins, de jeter loin de lui ce qu'il appelle « les illusions de l'altruisme ». On n'imagine pas un être plus profondément égoïste, ni d'une façon plus consciente et plus raisonnée. C'est lui qui, au nom de l'Espèce, travaille délibérément à détacher Emilia de sa sœur moribonde. Et cependant la « sensualité » st chez lui si développée, d'une façon si normale et si intégrale, qu'il ne peut se résigner à aimer séparément aucune des deux sœurs. Il trouve qu'à elles deux elles se complètent; et, tantôt l'une après l'autre, tantôt même ensemble, c'est à toutes les deux que va son désir. « La blonde maladive s'était liée pour toujours dans son esprit à la vigoureuse brune, sa sœur. »

Mais à quoi bon poursuivre ces citations, ou en chercher d'autres du même genre dans d'autres romans? Le lecteur sait maintenant quel étrange et détestable fruit ont produit, dans la jeune littérature italienne, ces soi-disant doctrines scientifiques et philosophiques, dont on nous affirmait naguère que leur action serait toute spéculative, et que

jamais elles ne descendraient dans la pratique de la vie. Les y voilà descendues, ou tout au moins en train d'y descendre. Déjà elles sont sorties du domaine abstrait de la science pour entrer dans le drame et dans le roman. Ce sont elles qui, à Copenhague, inspirent M. Peter Nansen; elles qui, en Italie, conduisent les écrivains d'un talent incontestable, tels que M. Butti et M. Zuccoli, à représenter comme légitimes, normales, conformes aux exigences de l'Espèce, les façons de penser et d'agir les plus monstrueuses. N'y a-t-il pas là un réel danger? Et le moment ne serait-il pas venu de se mettre sérieusement en quête d'un vaccin moral, capable de prémunir les âmes contre une contagion plus fâcheuse cent fois que celle que redoute l'héroïne de M. Zuccoli, et qui lui fait refuser d'accueillir dans ses bras une sœur qu'elle adore et qui va mourir?

V

RUSSIE

I

TOLSTOIANA[1]

En tête du finale de son dernier *quatuor*, (en *fa* majeur, op. 135), Beethoven a placé un court récitatif de deux phrases qui, reparaissant ensuite au milieu du morceau, en coupe le développement de la façon la plus saisissante. Et sous les notes de ces deux phrases Beethoven a inscrit des paroles. « Faut-il que cela soit? » demande l'une des phrases, et l'autre répond : « Oui, il faut que cela soit! » Et l'on ne peut rien imaginer de plus tragique que ces paroles, justifiant, accentuant l'impression de lutte, de défaite, et de résignation qui se dégage de cette dernière œuvre du plus grand des hommes. « Faut-il que cela soit? » Nous voyons Beethoven, vieux et malade, se révoltant une fois encore contre la fatalité de souffrance qui pèse sur lui, et dont il vient précisément de se plaindre, plus profondément qu'il n'avait jamais fait, dans le sublime *lamento* qui précède cet étrange *finale;* mais la fatalité est inexorable :

[1] *Kak jyviet i rabotaïet gr. L. N. Tolstoy* (Comment vit et travaille le comte Tolstoï), par P. Serguenko, 1 vol. in-8° illustré. Moscou, 1898. On trouvera d'autres études sur le comte Tolstoï dans les deux premières séries d'*Ecrivains Etrangers*.

« Oui, il faut que cela soit! » Et, lorsque le récitatif paraît, dans le cours du morceau, la question est devenue un vrai cri, un appel qui déchire le cœur, et la réponse est, au contraire, souriante et douce, comme si la nécessité même de subir la souffrance finissait par rendre celle-ci plus facile à subir.

Or la vérité est que Beethoven, dans ce *finale*, n'a pas songé un instant à rien exprimer de pareil. Il s'occupait à terminer son *quatuor*, lorsque la propriétaire du logement qu'il habitait lui a rappelé qu'il lui devait le prix de son terme; et Beethoven s'est amusé à noter la question qu'il s'est, à ce sujet, posée, et la réponse qu'il y a faite aussitôt : « Faut-il que cela soit? » signifie simplement: « Dois-je payer mon terme? » et: « Oui, il faut que cela soit! » est la constatation de ce qu'a d'inéluctable le paiement du terme. C'est du moins ce que nous apprend un de ces nombreux confidents du maître qui, après sa mort, se sont ingéniés à le rabaisser à nos yeux, en nous racontant par le menu ses caprices, ses mauvaises humeurs, ses distractions, en étalant devant nous ses faiblesses et ses ridicules. Et, de même que nous savons désormais ce que Beethoven a exprimé dans ce *finale*, où nous étions portés à croire qu'il avait exprimé le fond même de son cœur, de même il n'y a pas une de ses œuvres sur laquelle ces confidents n'aient cru devoir nous fournir des renseignements destinés à nous rappeler que Beethoven n'était rien qu'un pauvre

homme illettré, d'esprit médiocre, et sans l'ombre de goût. Les premières notes de la *Symphonie en ut mineur*, par exemple, n'ont pris que plus tard leur caractère symbolique : Beethoven a entendu des coups frappés à la porte de sa chambre, par quelque visiteur, et il s'est amusé à les mettre en musique. Le touchant « adieu » de la sonate *les Adieux, l'Absence et le Retour* est simplement une sorte de plaisanterie musicale, offerte par Beethoven à l'archiduc Rodolphe. qui lui avait annoncé son prochain départ pour la campagne. Et le *Rondo a capriccio*, avec son rythme forcené, exprime la colère qu'a éprouvée Beethoven en constatant qu'il avait perdu un gros sou, car ce remarquable musicien était d'une avarice sordide, et c'est encore un des traits de son caractère que ses confidents se sont empressés de nous révéler.

De même il n'y a personne qui, en lisant la *Sonate à Kreutzer* du comte Tolstoï, n'ait senti ce que ce singulier récit avait de fiévreux, de passionné, et pour ainsi dire de fatal. C'est comme si l'auteur avait été entraîné par une inspiration subite, qui ne lui eût laissé le temps ni de réfléchir, ni de graduer ses effets et d'orner son style. Jamais peut-être un livre n'a eu à ce point le caractère de la fatalité, et nous aussi, en le lisant, nous sommes entraînés malgré nous ; nous haletons devant l'horreur tragique du drame qui se déroule sous nos yeux. Or, voici la véritable origine de la *Sonate à Kreutzer*, telle que nous la raconte un ami et confi-

dent du grand écrivain russe, M. Serguenko, dans un livre entièrement fait de révélations du même genre :

Tolstoï avait invité chez lui, à Jasnaïa-Poliana, le peintre Repine et l'acteur Andreief-Bourlak, qui le divertissait follement par ses récits et ses farces. Une dame qui arrivait de l'étranger, Mme G..., joua, un soir, devant eux la *Sonate à Kreutzer* de Beethoven avec tant d'expression qu'ils en furent tous trois profondément émus. Et Tolstoï dit alors à Repine :

— Voulez-vous ! Nous allons faire, vous et moi, une *Sonate à Kreutzer ?* Vous la ferez avec votre pinceau, moi avec ma plume, et notre ami Andreief-Bourlak lira mon roman sur la scène, en face de votre tableau !

Cette proposition fut approuvée avec empressement, et, dès le lendemain, Tolstoï se mit à l'œuvre, avec sa ténacité ordinaire.

Voilà à quelle ingénieuse pensée nous devons un des chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine ! Et M. Serguenko nous renseigne pareillement sur l'origine de toutes les autres œuvres du comte Tolstoï, nous apprenant, par exemple, que la *Puissance des Ténèbres* n'est que l'adaptation d'une aventure arrivée à Jasnaïa-Poliana, et que Tolstoï n'a écrit la *Mort d'Ivan Illitch* que pour noter, pour ainsi dire, les détails qu'un ami venait de lui fournir sur la mort d'un conseiller à la cour de Moscou. M. Serguenko nous apprend encore que, par la puissance et la continuité de l'inspiration, Tolstoï

ne peut être comparé qu'à Antoine Rubinstein. Il nous apprend que les salons de l'auteur de *Qu'est-ce que l'art?* à la ville comme à la campagne, ne désemplissent pas d'hôtes de tout âge et de toute condition, qu'on y dîne et qu'on y danse le plus élégamment du monde, qu'on y fait d'excellente musique, et que les valets de chambre sont souvent en peine de caser l'énorme quantité de manteaux, sorties de bal, etc., dont ils ont la charge au vestiaire de l'antichambre.

Et moi qui ne connais pas plus le comte Tolstoï que je n'ai connu Beethoven, je déclare que rien de tout cela ne saurait être vrai. Non, ce n'est point pour se plaindre d'avoir à payer son terme que Beethoven a mis en tête de son dernier *finale* cet appel désespéré! Non, ce n'est point pour divertir l'archiduc Rodolphe qu'il a écrit le plus sublime *adieu* qu'un musicien ait jamais écrit! Et qu'il ait été avare, cela non plus n'est pas vrai : ses confidents intimes nous l'ont affirmé, mais ils se sont trompés, et des documents authentiques sont venus, ensuite, nous démontrer qu'ils s'étaient trompés. De même encore, le comte Tolstoï n'a pas écrit la *Sonate à Kreutzer* pour rivaliser avec un peintre et un comédien! Et peut-être y a-t-il des réceptions dans la maison qu'il habite; mais c'est alors comme s'il y en avait dans une maison voisine; et peut-être le comte Tolstoï est-il forcé d'y assister, mais certainement il n'y prend point de part! Est-ce que son portrait, déjà, ne suffirait pas à le certifier? Est-ce qu'on ne

reconnait pas aussitôt, dans ce beau visage de vieillard, le reflet d'une âme sincèrement dédaigneuse des plaisirs mondains? En vérité, les portraits seuls du comte Tolstoï suffisent pour nous le faire connaître mieux que toutes les révélations de M. Serguenko, et le livre de ce dernier est, fort heureusement, tout rempli de ces portraits, de sorte qu'on ne doit pas le tenir pour tout à fait inutile; mais il nous prouve, une fois de plus, l'inanité et même les inconvénients de ces confidences sur la vie familière et intime des grands hommes. Non seulement, en effet, ces confidences ne servent qu'à nous distraire de l'œuvre des hommes qu'elles prétendent nous faire connaître, mais elles sont presque toujours, elles sont forcément inexactes, car les seuls vrais confidents des grands hommes gardent toujours pour eux ce qu'ils en ont su. Ainsi Moschelès, autrefois, s'est imaginé être le confident de Beethoven parce qu'il lui avait servi d'intermédiaire auprès des éditeurs de Londres! Et sans doute M. Serguenko a eu avec le comte Tolstoï des relations très étroites, car on sent qu'il l'admire passionnément et qu'il n'a rien négligé pour s'approcher de lui; mais son livre n'en est pas moins dépourvu de tout ce qui pouvait avoir pour nous un véritable intérêt. A peine quelques anecdotes assez amusantes, du genre de celle-ci:

Un jour, le comte Tolstoï apprend que deux dames américaines sont venues tout exprès à Moscou pour

le voir. Il les reçoit et les fait entrer dans son cabinet de travail. Les deux dames lui racontent qu'elles font un voyage autour du monde et que, passant par la Russie, elles ont tenu à voir « le plus grand écrivain russe ». Elles ajoutent qu'elles sont enchantées d'y avoir réussi : tout le programme de leur voyage se trouve désormais réalisé.

Léon Nicolaiëvitch Tolstoï leur dit alors avec un sourire :

— Je crois que vous auriez pu occuper votre temps d'une façon plus utile !

Sur quoi l'une des deux Américaines de s'écrier joyeusement, en se tournant vers sa compagne :

— Eh bien ! j'étais convaincue que Léon Tolstoï nous dirait quelque chose de ce genre !

Et aussitôt les deux dames se lèvent et prennent congé.

Mais, à part ces anecdotes, et deux entretiens que je vais traduire, le reste du livre n'est guère que du bavardage. Tout cela n'est pas ennuyeux, ni prétentieux, ni choquant : mais on se demande pourquoi l'auteur ne transporte pas plutôt son observation dans d'autres milieux où elle trouverait une matière plus variée et plus riche.

Et voici maintenant les deux entretiens qui forment, à eux seuls, toute la partie vraiment intéressante de l'ouvrage de M. Serguenko. Tous deux, comme l'on va voir, se passent de commentaire ; et, en même temps qu'ils nous font pénétrer dans l'intimité du comte Tolstoï, ils nous aident à comprendre le sens et la portée véri-

tables de deux de ses plus récents livres, qui ont été l'un et l'autre très commentés, et, je le crains, assez mal compris : *Qu'est-ce que l'art ?* et la *Sonate à Kreutzer*.

Le premier entretien s'engage à propos d'une exposition de peinture qui a eu lieu à Moscou. Un jeune peintre loue, devant le comte Tolstoï, un paysage qui est un des *clous* de l'exposition.

— Ah ! oui, cettte grande machine, s'écrie Léon Nicolaïevitch d'un ton passionné. A qui cela peut-il servir, des peintures de ce genre? Est-ce que tout le monde ne connaît pas ce qu'elle représente, et n'avez-vous pas l'impression que le peintre se moque de vous, en prétendant vous le faire connaître? L'art doit, nécessairement, dire toujours quelque chose de nouveau : il est, en effet, l'expression du sentiment intérieur de l'artiste, et il n'a de raison d'être, il ne réalise sa destination que lorsque ces sentiments qu'il exprime nous sont, jusque-là, inconnus, et puis aussi lorsque ce sont des sentiments que nous avons profit à connaître. Voyez, par exemple, le *Christ devant Pilate*, de Gay : voilà de l'art véritable, bien que le tableau soit médiocrement peint. Il est mal peint, cela est fâcheux : mais personne ne nous a parlé du même sujet comme l'a fait Gay, avec son Christ épuisé de souffrance en face de son Pilate repu et satisfait. Et toujours et partout les Christ et les Pilates ont été, seront ainsi. Mais rappelez-vous aussi comment Gay travaillait à la préparation de ses sujets ! Dix ans durant, sans interruption, il avait étudié la vie du Christ, et non pas du dehors, non pas en Palestine, mais au dedans de son cœur. J'arrivais parfois le soir dans

son atelier : je le trouvais assis sur son divan, les tempes ébouriffées, lisant l'Evangile. Il n'y a pas d'autre moyen de faire de bon art, car, enfin, l'art, c'est un moyen d'expression énorme, le plus puissant de tous...

Le jeune peintre, évidemment, n'était pas convaincu. Avec mille précautions respectueuses, il se mit à développer des arguments pour établir que, dans un paysage, ce n'était pas le sujet qui avait de l'importance, mais la manière dont il était traité.

— Vous admettez bien la prière, Léon Nicolaïevitch? demanda-t-il timidement au comte Tolstoï.

— Sans doute. Est-ce que l'on pourrait vivre sans prier?

— Eh bien voici. Je crois que pour l'artiste un tableau peut aussi être une prière. Et les uns exposent leur prière dans des sujets historiques, les autres dans des fantaisies ou des allégories, et d'autres encore dans le paysage... Vous reconnaîtrez bien que certains paysages peuvent avoir une action bienfaisante sur les âmes. Ils peuvent faire naître en elles de bons sentiments, ou les empêcher de mal agir...

— Mais ma chatte, en sautant de la table sur le plancher, peut, elle aussi, m'empêcher de mal agir, reprit Léon Nicolaïevitch sans vouloir insister. Et il se mit à parler de la quantité d'arts mensongers, de contrefaçons d'art, qui s'imposent aujourd'hui à l'admiration des hommes.

— Où que l'on aille désormais, chez les libraires, chez les marchands de vaisselle, chez les bijoutiers, partout il n'y a plus que de l'art. Et non pas un art d'amateur, un art de fantaisie, pas du tout : un art dûment patenté, avec des diplômes et des médailles d'or ! Allez dans un théâtre : là encore, rien que de

l'art, et l'art y est le plus souvent représenté par une petite dame qui lève sa jambe plus haut que sa tête. Et cet art, tel qu'on est en train de nous le faire, tout le monde le prend au sérieux. Les journaux lui consacrent plus de colonnes qu'aux plus graves événements politiques ou sociaux. Et il y a même de grands organes qui payent à prix d'or des critiques spéciaux qui, la nuit, au sortir du théâtre, s'installent à l'imprimerie, dans le bruit des machines, et écrivent leurs impressions, afin que, dès la première heure, le lendemain matin, le monde puisse savoir comment telle ou telle petite dame a levé la jambe le soir précédent.

— Tout cela est vrai, Léon Nicolaïevitch, dit un des assistants; mais en admettant que cet art contemporain n'apporte au monde aucun profit réel, en admettant qu'on aurait intérêt à le supprimer, dites-moi ce que vous auriez à mettre à sa place?

— Ah! voilà une prétention singulière! répliqua le comte Tolstoï en haussant les épaules. C'est comme si quelqu'un venait chez moi avec une fluxion... La fluxion l'étouffe, elle l'empêche de vivre sa vie. Je le guéris de sa fluxion. Et lui se tournant vers moi : « Mais qu'est-ce que vous allez mettre à la place de ma fluxion? » A la place d'une fluxion, on ne met rien du tout!

Le second entretien portait sur la responsabilité respective du mari et de la femme, tant dans l'adultère que dans les autres crises de la vie de mariage. Les interlocuteurs de Tolstoï exprimaient l'avis, — éminemment moderne et qui va de plus en plus s'étendant par le monde, — que toute la faute est à la femme, sexe

inférieur et pervers. Le comte Tolstoï, comme on verra, ne fut point de cet avis.

— Est-ce que nous pouvons jamais, dit-il, faire part à la femme de tous nos sentiments? Et, faute de le pouvoir, est-ce que nous pouvons lui rien reprocher, tandis que c'est nous-mêmes qui, d'une façon systématique, l'avons accoutumée à un mensonge incessant? Est-ce que ce que nous apprécions le plus en elle, ce qui nous attire surtout vers elle, ce n'est pas son sexe? Est-ce que ce n'est pas uniquement pour son sexe que nous l'épousons, quand ce n'est pas pour sa dot? Et ensuite nous voulons qu'en outre elle soit pour nous une amie! Tout cela n'est que fausseté et mensonge! Si nous avons besoin d'un ami, nous le cherchons parmi les hommes, et nous savons bien que nulle femme ne saurait nous tenir lieu d'un ami. Et pourquoi, dans ces conditions, mentons-nous à nos femmes, en leur affirmant que nous les tenons pour nos plus proches amies? Nous savons que c'est faux : pourquoi mentons-nous?

— Mais alors que devons-nous faire? demanda quelqu'un.

— Le mari doit prendre sur lui tout le poids de la situation dont il est responsable par son mensonge, répondit le comte Tolstoï d'un accent de profonde conviction : le mari doit être plein de déférence pour sa femme et la respecter comme une victime, et tout lui pardonner. Quoi qu'elle fasse, il n'a pas le droit de la priver de son soutien, et cela parce que le mariage avec tous ses mensonges, pour des pécheurs tels que nous, le mariage est un moyen de nous élever et de sortir un peu de notre ignominie.

Et Léon Nicolaïevitch nous raconta qu'il connaissait un ménage qui longtemps avait vécu dans un

état de pureté parfaite, en frère et sœur. L'extraordinaire égalité de rapports qui s'était établie entre eux avait été pour lui une source infinie d'étonnement et d'admiration, si bien qu'un jour, écrivant à la jeune femme, il n'avait pu s'empêcher de lui dire à quel point il était touché d'un si noble exemple; mais grande fut sa confusion devant la réponse qu'il reçut. La jeune femme lui répondit qu'elle ne méritait pas ses éloges, car son profond, son constant désir était d'être pour son mari autre chose qu'une amie, que son désir était d'être pour son mari une vraie femme et d'en avoir des enfants, et que c'était par soumission à la volonté de son mari et par amour pour lui qu'elle se résignait à vivre indéfiniment dans cet état de pureté...

Et, en nous racontant cela, Léon Nicolaïevitch se sentit si ému qu'il se mit à pleurer devant nous.

— Qui de nous, reprit-il, qui donc aurait le courage de leur faire un reproche ou de les mal juger, si, à la fin, ces deux jeunes gens tombaient dans les bras l'un de l'autre et se mettaient à vivre comme un mari et une femme? Et déjà cette confession si franche, si noble, sortie de la bouche de cette femme infiniment réservée, et la soumission de cette femme à la volonté de son mari, — comme cela est beau, comme cela nous rabaisse en regard de la femme!

II

J'ai cité deux beaux entretiens du comte Tolstoï : en voici encore un troisième, d'un genre tout différent, mais qui mérite, lui aussi,

d'être signalé. Il pourrait être intitulé, comme on va voir, l'*Inutile Sagesse*.

Un certain M. F. Tchebotaref raconte, dans un petit journal de province, une visite faite par lui au comte Tolstoï en 1892. M. Tchebotaref n'était pas encore à ce moment journaliste, et ce n'est pas pour soutirer une *interview* au comte Tolstoï qu'il lui a fait visite, dans la célèbre maison de Jasnaïa-Poliana. Il arrivait tout droit de son village, jeune paysan de dix-huit ans ; et il traversait la Russie à pied, portant dans sa poche le manuscrit d'un grand drame sur le servage, qu'il avait écrit l'hiver précédent. Il allait à Moscou, pour montrer son drame à des auteurs de profession : ne connaissant, d'ailleurs, le nom d'aucun d'eux, ne sachant rien des conditions de la vie littéraire, mais bien résolu à tirer parti de son drame et à cesser d'être un paysan. Il allait ainsi le long des routes, du fond du gouvernement d'Orel à Moscou, lorsqu'on lui dit un jour que, aux environs d'un certain village qu'il traversait, demeurait un certain Léon Tolstoï, qui passait pour être un écrivain fameux. Il résolut aussitôt de l'aller voir, pour lui soumettre son drame et pour le prier de le pousser dans la littérature. Le comte Tolstoï l'accueillit avec une entière bienveillance, lut son drame et lui dit :

— Eh bien, mon ami, voilà ! Vous êtes un paysan, un vrai et pur paysan russe, — au reste, cela se voit assez, — vous êtes encore tout attaché au sol, et

avec cela vous vous donnez l'air d'un demi-bourgeois, vous portez un paletot, vous mettez des gants'... Cela n'est pas bien!... Et vous allez à Moscou, dans une grande ville et, évidemment, vous avez l'intention de vous y fixer, d'y vivre! Et vous vous imaginez trouver votre intérêt à agir ainsi! Eh! bien, non, mon ami, vous vous trompez! Si vous vouliez écouter mon conseil, vous vous en retourneriez de ce pas chez votre maman, dans votre village, et là vous resteriez; vous y resteriez toute votre vie, vous aideriez vos parents dans leurs travaux, et vous-même vous travailleriez, vous cultiveriez la terre. Là vous serait révélée la sagesse, là vous découvririez le vrai sens de la vie, son but...; vous découvririez cela sans même le chercher, mais à plus forte raison en le cherchant. Et alors, comprenant tout, vous pourriez essayer de tout expliquer aux autres; alors vous pourriez écrire des drames, de vrais drames, ayant une raison d'être. Allons, mon fils, retournez dans votre village; cela vaudra mieux que d'aller à Moscou, croyez-moi!

Mais le jeune paysan, naturellement, ne tint aucun compte de l'avis du vieillard. Il continua sa route jusqu'à Moscou, et je ne vois pas que son drame, ni aucun de ses autres travaux, aient encore attiré sur lui l'attention de ses compatriotes; mais j'espère au moins que son article du petit journal lui aura été suffisamment payé, et qu'ainsi sa visite de naguère au comte Tosltoï n'aura pas été pour lui tout à fait sans profit. Sans compter que, maintenant qu'il est complètement « déraciné » du sol, rien ne l'empêche de demander au comte Tolstoï de nouveaux conseils

qu'il transformera, ensuite, en de lucratives *interviews*.

L'auteur de la *Sonate à Kreutzer*, est, en effet, à la disposition de tous ceux qui s'avisent de le consulter. Petits et grands, les amis et les inconnus, chacun est assuré de trouver auprès de lui un accueil empressé, et le nombre des lettres qu'il écrit, en particulier, est incalculable ; mais ce qu'on ne saurait imaginer, c'est la beauté de ces lettres, leur simple et forte éloquence, la douceur de leur ton et la force de leur pensée. Une petite revue *tolstoïenne*, publiée en Angleterre par M. Tchertkof, les *Feuilles de la Parole libre*, a l'excellente idée de donner à ses lecteurs, dans chaque livraison, des fragments de ces lettres du comte Tolstoï. Réunis en volume, ces fragments feraient un véritable et admirable manuel du tolstoïsme, plus clair, plus précis, plus convaincant que *Ma Religion* ou que *le Salut est en vous*. Qu'on me permette d'en citer un, choisi au hasard :

J'ai reçu ces jours-ci, — écrit le comte Tolstoï, — la visite d'une jeune fille qui m'a demandé (question si commune et si monstrueuse!) ce qu'elle devait faire pour se rendre utile. Et tout en causant avec elle, je me suis rendu compte, mieux que je ne l'avais encore fait auparavant, de ce qu'il y avait dans cette question qui me choquait si fort.

Le grand malheur, le malheur qui perd des milliers d'entre nous, ce n'est pas que les hommes vivent sottement, c'est qu'ils ne vivent pas suivant

leur propre conscience. Les hommes substituent à leur conscience propre une autre conscience, plus haute que la leur (la conscience du Christ, par exemple) : et, comme ils n'ont pas la force de vivre suivant une conscience supérieure à la leur, ils ne vivent ni suivant celle-là ni suivant la leur, et ainsi ils vivent sans conscience.

Et elle, la pauvre petite jeune fille, elle ne se doute même pas qu'elle ait une conscience à elle !

C'est là un grand malheur. Car rien n'est plus indispensable pour chacun de nous que de dégager, au fond de notre âme, notre conscience propre et de vivre d'après elle, au lieu de nous en choisir une étrangère et de ne pouvoir la suivre, et de mentir, mentir toujours, pour paraître nous conformer à une conscience étrangère.

Aussi préféré-je infiniment le débauché, le bambocheur, qui ne réfléchit pas et écarte de parti pris toute réflexion ; je le préfère infiniment à l'intellectuel qui vit d'après une conscience qui n'est pas la sienne propre. Chez le premier, la conscience peut parvenir à se dégager ; chez le second jamais, à moins qu'il ne se débarrasse de son intellectualisme pour se placer dans la situation morale du premier.

UNE INTERVIEW DE DOSTOÏEVSKY

J'ai signalé naguère l'inutilité de la plupart des renseignements recueillis, sur la vie intime du comte Tolstoï, par un des familiers de ce grand écrivain. Voici, au contraire, dans une revue russe, *l'Œuvre féminine*, quelques souvenirs sur Dostoïevsky, où la moindre anecdote se trouve, fort habilement, élevée à une signification et à une portée supérieures, de telle sorte que l'auteur de ces souvenirs nous offre, en dix pages, un portrait plus vivant et plus saisissant que ne l'a fait en tout un volume, et à grand renfort de photographies, l'auteur de *Comment vit et travaille le comte Tolstoï ?*

L'auteur de ces souvenirs sur Dostoïevsky, Mme Mikoulitch, est d'ailleurs un écrivain des plus distingués. Elle s'est fait connaître, il y a quelques années, par de curieuses études d'un caractère de jeune fille. En une série de trois nouvelles d'un genre à demi humoristique, à demi sentimental, et dont la forme rappelle un peu certains des adorables petits romans de Gyp, elle a successivement raconté les fiançailles, le voyage de noces, et la vie de ménage de la gen-

fille Mimotchka ; et le talent qu'elle a mis à ces légères esquisses lui a valu un honneur qu'ont dû certainement lui envier tous les écrivains russes d'à présent, l'honneur d'être remarquée, encouragée et recommandée au public par le comte Tolstoï.

Mais j'avoue qu'à *Mimotchka* et aux autres romans de Mme Mikoulitch je préfère encore les *Souvenirs sur Dostoïevsky*, que vient de publier *l'Œuvre féminine*. Ils sont simples, évidemment sincères, écrits avec un délicat mélange d'enjouement et d'émotion, et je ne crois pas que personne ait jamais mieux exprimé ce qu'il y avait à la fois de bizarre, et d'inquiétant, et de tragique, et d'irrésistible dans l'aspect et les manières du poète de *la Maison des morts*.

Non pas que Mme Mikoulitch ait été l'amie ni la confidente de Dostoïevsky. Elle ne l'a même, en vérité, connu que de loin et n'a eu qu'une fois l'occasion de s'entretenir avec lui ; mais on sent que cet entretien l'a touchée trop profondément pour qu'un seul de ses détails lui soit sorti de la mémoire. Et chacun de ces détails, à force de précision et d'exactitude, a aujourd'hui pour nous une valeur typique.

Mme Mikoulicth était une jeune fille de dix-huit ans et venait de se fiancer, lorsque, au printemps de 1879, une amie l'introduisit dans un salon de Saint-Pétersbourg que Dostoïevsky fréquentait volontiers. Cet homme admirable avait alors publié son dernier roman, les *Frères Karamazof*, où il exprimait avec plus de force

encore que dans ses autres livres son idéal tout chrétien de renoncement, de pardon, et de résignation. On sait en effet que, au point de vue de la doctrine morale, Dostoïevsky est le précurseur direct du comte Tolstoï, et ce n'est point sans raison que celui-ci, dans son livre sur l'art, cite *l'Idiot*, *les Frères Karamazof* et *les Souvenirs de la Maison des Morts* comme les meilleurs modèles de ce que devrait être, suivant lui, la littérature chrétienne. Il y aurait à écrire, sur cette morale de Dostoïevsky et sur ses rapports avec celle du comte Tolstoï, une étude des plus intéressantes, et qui mettrait en lumière bien des traits curieux du caractère russe. Et l'on pourrait y citer, en la commentant, la belle lettre écrite par le comte Tolstoï à Strachov, au lendemain de la mort de Dostoïevsky : « Jamais je n'ai vu cet homme », écrivait l'auteur d'*Anna Karenine*, « jamais je n'ai eu de rapports directs avec lui; mais maintenant qu'il est mort je m'aperçois que, de tous les hommes, il m'était le plus proche, le plus cher et le plus nécessaire. Jamais l'idée ne me viendra d'oser me comparer à lui, jamais! Tout ce qu'il a fait est de telle sorte que je ne puis que m'en nourrir et l'admirer pieusement. L'art peut m'inspirer de l'envie, l'intelligence aussi; mais une œuvre toute sortie du cœur ne peut que me donner une profonde joie. »

Les *Frères Karamazof*, d'ailleurs, avaient aussitôt été jugés du public russe à leur véritable valeur. Par-delà les complications de l'intrigue,

on avait été d'accord pour y voir une œuvre de haute portée morale et religieuse, l'éloquente profession de foi d'un christianisme régénéré. Et, tandis que les vieux libéraux, comme Tchédrine, accusaient Dostoïevsky de mettre son talent « au service des tendances les plus dangereuses », toute la jeunesse l'admirait, s'attachait à lui comme à un prophète.

Aussi Mme Mikoulitch tremblait-elle d'émotion lorsqu'elle vit, un soir, entrer dans le salon des Ch... « ce petit homme au visage maladif et pâle, avec sa barbe blonde mal fournie, son front ridé et ses yeux perçants ». Et quand la dame de la maison lui offrit de la présenter à l'illustre écrivain, elle s'enfuit, épouvantée, à l'autre coin du salon, où elle passa tout le reste de la soirée en contemplation :

Pas une seule fois je ne l'entendis élever la voix pour contredire, bien que la plupart des hôtes du salon fussent d'opinions opposées aux siennes. Le plus souvent il se taisait; parfois seulement il répondait à une question directe qu'on lui adressait. Il parlait admirablement, avec beaucoup de chaleur et de conviction. Ce soir-là, il parla du catholicisme, maudit la civilisation de l'Occident et sa vie, où tout était sapé, désagrégé, et se décomposerait du jour au lendemain. Alors, à l'entendre, devrait commencer la mission du peuple russe. Il croyait de toutes ses forces à cette mission du peuple russe, à sa force morale (dont il trouvait la preuve dans sa capacité de souffrir et de se résigner), et c'était

d'elle qu'il attendait la conversion du monde au vrai christianisme.

Souvent, par la suite, Dostoïevsky revint encore chez les Ch... Mais la jeune enthousiaste se refusait toujours à lui être présentée. Elle se bornait à le regarder et à l'entendre de loin. Je regrette de ne pouvoir pas citer le récit qu'elle fait d'une soirée où, à la demande de Dostoïevsky, une pianiste joua, deux heures durant, des sonates de Beethoven. Cette musique de Beethoven était, pour Dostoïevsky, comme du reste pour le comte Tolstoï, une source idéale de divertissement. Et l'on peut bien dire que leurs œuvres en portent la trace : celle de Dostoïevsky, surtout, en est tout imprégnée.

Mais j'ai hâte d'arriver à l'unique entretien que Mme Milkoulitch ait eu avec lui. C'était un peu après leur première rencontre, et quelques semaines avant la mort de Dostoïevsky. Celui-ci avait lui-même remarqué la jeune fille qui, sans jamais lui parler, ne le quittait pas des yeux; et, certain soir, il lui avait demandé de faire avec lui une partie de cartes. D'abord ils avaient joué en silence, mais bientôt ils s'étaient mis à bavarder, et la jeune fille, enhardie, avait interrogé son partenaire sur toute sorte de sujets, littéraires et autres.

Encore était-ce lui qui, surtout, avait pris plaisir à l'interroger. « Vous allez vous marier? » lui disait-il. « Et quel caractère avez-vous? Etes-

vous capricieuse ? Etes-vous bonne, généreuse ? Etes-vous constante dans vos affections? Etes-vous pieuse ? Priez-vous beaucoup? Comment priez-vous? Et le mal qu'on vous fait, vous le rappelez-vous? Savez-vous pardonner? Comment pardonnez-vous? »

C'était ainsi une suite pressée de questions, auxquelles la jeune fille, tout émue, avait grand'-peine à répondre. Pour se remettre, elle lui demanda, à son tour, s'il n'avait rien écrit avant les *Pauvres Gens*, le premier ouvrage qu'il eût publié. Non. Dostoïevsky n'avait rien écrit d'original avant les *Pauvres Gens*, mais il s'était exercé à traduire : il avait traduit en russe des romans de Balzac.

Il avait pour Balzac une admiration passionnée; quand il apprit que je n'avait lu qu'*Eugénie Grandet*, il m'enjoignit de me procurer toute de suite et de lire le *Père Goriot*, les *Parents pauvres*, *Un Grand Homme de province à Paris*.

— Lisez cela, lisez-le avec soin! Et, si cela vous plait, je vous indiquerai d'autres livres et je vous dirai ce qui me plait, à moi, le plus dans ceux-là!

Je lui demandai ce qu'il pensait de Zola en comparaison de Balzac. Il me dit qu'il n'avait lu de Zola que deux romans, la *Fortune des Rougons* et *Nana*, et qu'il avait pris le parti de s'arrêter là.

— De sorte que Balzac vous paraît supérieur?

— Infiniment! me répondit Dostoïevsky; en souriant, comme si ma question lui eût semblé enfantine.

— Eh bien, alors, dites-moi qui vous paraît supérieur, de Balzac ou de vous?

Cette fois il me répondit très sérieusement : « Chaque écrivain n'a de valeur que par ce qu'il apporte à la littérature de personnel et d'original ; de sorte que comparer deux écrivains est toujours impossible. Je crois que tous deux, Balzac et moi, nous aurons eu notre mérite propre.

Je voulus ensuite l'interroger sur Tolstoï ; mais l'entretien dévia sur les romanciers français contemporains, Flaubert, les Goncourt et Daudet. Il n'admirait que le premier de ces écrivains, et encore n'avait-il plaisir à relire qu'un seul de ses romans.

Enfin la jeune fille parvint à placer le nom de Tolstoï. « Oh ! celui-là est une grande force ! » dit Dostoïevsky. » C'est le plus merveilleux talent que nous ayons eu en Russie. Et il n'a pas encore tout dit... »

Il parla ensuite de la mission de l'écrivain et du rôle de l'art dans la société de l'avenir. Puis, se rappelant de nouveau qu'il avait affaire à une jeune fiancée, il lui dit qu'il serait heureux de la savoir heureuse, l'interrogea tendrement sur le caractère et les sentiments de son fiancé. « Et ne manquez pas de lire le *Père Goriot* », lui dit-il, « et vous me direz ce que vous en aurez pensé. Alors nous bavarderons ! »

La jeune fille ne devait plus le revoir. Le jour même de son mariage, le 28 janvier 1881, elle apprit la mort du cher grand homme, qui lui avait si sincèrement souhaité bonheur.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I

ALLEMAGNE ET PAYS SCANDINAVES

II

ANGLETERRE ET ÉTATS-UNIS

III

HOLLANDE

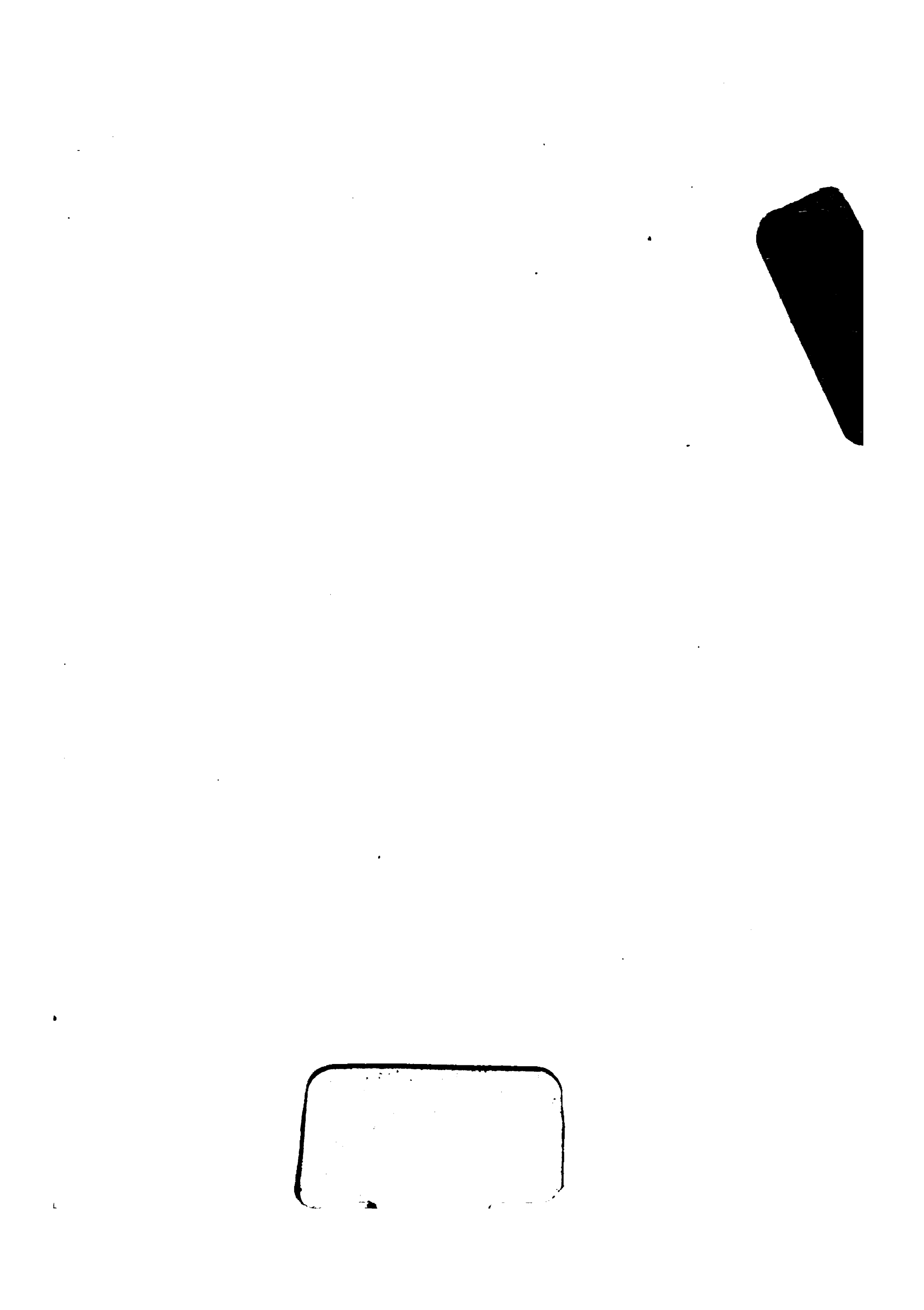
IV

ITALIE

V

RUSSIE

Tours, imprimerie Deslis Frères 6, rue Gambetta.




Widener Library
3 2044 094 434 644